

Université de Montréal

Cinq variations héroïques et sérieuses sur un air célèbre
suivi de
Destruction et construction romanesque : étude du double mouvement de la musique
dans Moderato Cantabile de Marguerite Duras

Par Jeanne Hourez

Département des Littératures de langue française
Faculté des Arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures et postdoctorales
en vue de l'obtention du grade de M.A.
en Littératures de langue française

mai 2019

© Jeanne Hourez, 2019

Résumé

Dans ce mémoire en recherche-crédation, il est au cœur de mes préoccupations d'aborder la musique classique à travers le double mouvement qu'elle peut entretenir dans un texte littéraire en étant à la fois destruction et composition de la structure romanesque.

Mon texte de création *Cinq variations héroïques et sérieuses sur un air célèbre*, s'envisage comme une caricature du milieu musical portée par un personnage, qui, à travers cinq monologues délirants utilisant le principe de la variation et du ressassement, dresse un portrait satirique de la musique classique auquel nous sommes peu habitués.

Comme un parallèle de ces variations à l'arrière-goût grinçant, il m'apparaissait intéressant dans mon essai *Destruction et construction romanesque : étude du double mouvement de la musique dans Moderato Cantabile de Marguerite Duras*, d'étudier l'implication de la musique dans cette œuvre et de relever l'importance du principe de la variation. Porteuse d'un message à la connotation destructrice, la musique demeure cependant primordiale à la construction du roman et entraîne l'avènement de nouveaux codes de lecture. La musique s'établissant à la fois comme composante de l'écriture et architecture de l'ouvrage, je souhaitais mettre en lumière les tensions qu'elle entretient dans l'écriture durassienne, dans un spectre allant du microscopique au macroscopique, au travers d'une analyse d'extraits révélant son implication à divers niveaux.

Mots-clés : création, musique, variations, roman, structure, Marguerite Duras

Abstract

In this work of research-creation, it is at the heart of my intentions to approach classical music by considering the dual movement that this topic can undergo in a literary text, as it serves both as destruction and composition within the novel structure. My creative writing project, *Cinq variations héroïques et sérieuses sur un air célèbre*, is envisioned as a caricature of the musical milieu from the perspective of a character who, through five delusional monologues integrating the principles of variation and repetition, paints a satirical portrait of classical musical, a genre with which we are unaccustomed. As a parallel to these variations and their bitter aftertaste, it appears interesting to, in my essay, *Destruction and construction in the Novel: the dual movement of music in Moderato Cantabile by Marguerite Duras*, study the involvement of music in this work and bring to the fore the importance of the principle of variation. Carrying a message of destructive connotations, music remains, however, essential in the construction of the novel and generates the advent of new codes of reading. Music is established both as a component of writing and the architecture of the work. I would like to bring to light the tensions that music builds in Durassian writing, in a spectre moving from the microscopic to the macroscopic, through an analysis of extracts revealing its involvement at multiple levels.

Keywords : creative writing, music, variation, novel, structure, Marguerite Duras

Table des matières

RÉSUMÉ	I
ABSTRACT	II
TABLE DES MATIÈRES	III
REMERCIEMENTS	V
CINQ VARIATIONS HÉROÏQUES ET CÉLÈBRES SUR UN AIR CÉLÈBRE	1
<i>LES ANIMAUX CHROMATIQUES</i>	2
<i>TE DEUM POUR UN FÉLIN</i>	18
<i>LES MACHINES SYMPHONIQUES</i>	30
<i>LES DROGUES AD LIBITUM</i>	48
<i>LES ÉLÈVES DÉCOMPOSÉS</i>	61
DESTRUCTION ET CONSTRUCTION ROMANESQUE : ÉTUDE DU DOUBLE MOUVEMENT DE LA MUSIQUE DANS MODERATO CANTABILE DE MARGUERITE DURAS	77
INTRODUCTION	78
PREMIER CHAPITRE :	84
L'EMPREINTE MUSICALE DANS MODERATO CANTABILE	84
<i>MUSIQUE, VOIX, BRUIT : TROIS COMPOSANTES SONORES DE MODERATO CANTABILE</i>	84
<i>RÉPÉTITION ET POLYPHONIE : DES PROCÉDÉS MUSICAUX COMME MOTEURS DE L'ÉCRITURE</i>	88
DEUXIÈME CHAPITRE :	94
L'IRRUPTION MUSICALE COMME MATÉRIEL DESTRUCTEUR	94
<i>LE CRI LIBÉRATEUR</i>	94
<i>LA PERTURBATION MUSICALE : VERS UN NOUVEL ÉTAT</i>	96
<i>L'OMBRE DE DIONYSOS : LA DAMNATION MUSICALE D'ANNE DESBARESDÉS</i>	98
<i>DISPARAÎTRE DANS L'ANTI-MUSIQUE : VERS UNE COMPOSITION DU DÉSASTRE</i>	101
TROISIÈME CHAPITRE :	104
LA FORME MUSICALE COMME ARCHITECTURE ROMANESQUE	104
<i>LA FORME SONATE ET SES DEUX THÈMES</i>	104
<i>DES THÈMES ET DE LEURS VARIATIONS : UN AUTRE ÉCHO MUSICAL</i>	109

<i>MODULATIONS LITTÉRAIRES</i>	112
<i>MODERATO CANTABILE : THÈMES ET VARIATIONS DE L'ÉCRITURE</i>	115
CONCLUSION	120
BIBLIOGRAPHIE	I
ANNEXE I	VI

Remerciements

Ce mémoire n'aurait jamais pu voir le jour sans l'enseignement inspirant de ma directrice de recherches, Catherine Mavrikakis, dont la vision littéraire m'a fascinée depuis le premier jour. Grâce à sa générosité, sa franchise et sa confiance, elle m'a poussée à me surpasser et m'a permis de relever un défi auquel je n'avais pas songé. Je ne saurais assez la remercier pour sa patience et son dévouement tout au long de mon cheminement.

Pour leur soutien, je remercie mes parents, qui m'ont donnée l'opportunité de voler de mes propres ailes dans une voie nouvelle à un moment où j'en avais le plus besoin.

Toute ma gratitude va également à Antoine, pour ta parfaite gestion de mes nombreux doutes et non moins nombreuses angoisses ; je n'aurais sans doute pas réussi à écrire ces pages de manière aussi sereine sans ton support et ta présence quotidienne.

Merci aussi à mes relecteurs d'outre-Atlantique, et à ma relectrice gatinoise.

Une pensée également pour tous les acteurs du milieu de la musique classique : les anecdotes que j'ai pu recueillir depuis plus de vingt ans grâce à vous ont été une source d'inspiration foisonnante.

Finalement, un immense merci au département des Littératures de langue française, qui, en m'offrant la bourse Laurent Mailhot-Élyane Roy, m'a témoigné une belle reconnaissance de mon travail et de mon investissement, et m'a donné l'opportunité de rédiger ce mémoire dans des conditions idéales.

Cinq variations héroïques et célèbres sur un air célèbre

Les animaux chromatiques

ils me dégoûtent tous, à attendre, comme ça, passifs, dans leur fauteuil moelleux, spécialement rembourré pour accueillir leurs fessiers de riches, ces sièges qu'ils sponsorisent, fièrement, qui exhibent leur nom sur des plaques dorées, ils ressemblent à des vautours, tiens, oui, des vautours aux yeux rivés sur toi, pauvre proie évidente et facile, mais moi, je n'ai rien demandé, absolument rien, en fait, je souhaite simplement donner un concert, interpréter ma partita de Bach, ma sonate d'Ysaÿe et le reste de mon programme en étant le plus honnête possible avec moi-même, et peut-être, pour une fois, me faire plaisir, hein, ne rien avoir à prouver à personne, rien qu'une toute petite fois, j'aimerais pouvoir me réfugier dans ma bulle, mon jardin secret musical, sans les craindre, ces vautours qui me guettent, mais non, mais non, je, je, je ne peux pas, je ne peux jamais en fait, sans cesse, ils m'épient, et je n'arrive pas à me séparer de cette appréhension qui me laboure le ventre avant de commencer, chaque fois, je suis mortifié de monter sur scène, ils me terrorisent, parce que je sais qu'ils m'attendent au tournant, et oui, devant eux, je me transforme en une minuscule créature fragile, une cible évidente, je n'ai pas encore entamé mon récital qu'ils se purlèchent déjà les babines à la lecture du programme, assoiffés, complices, prêts à faire un carnage, d'avance, je sais qu'ils vont être là, à écouter, à scruter, ils étudient tout, tout, chacun de mes mouvements, prêts à te condamner, à relever la moindre fausse note, l'écart de tempo, le geste trop mou, le son trop dur, la bouche qui se crispe, le front qui se plisse, tout, tout, tout, ils ont tout prévu, tout noté dans leur Moleskine après avoir mené leur enquête, s'ils avaient le culot d'amener les partitions en concert, ils

se feraient un plaisir pervers d'entourer rageusement les erreurs, comme s'ils étaient professeurs, tiens, ils en casseraient presque la mine de leur crayon au premier *staccato* pas assez précis, avec leur air suffisant, incroyable ce qu'ils peuvent être insupportables à s'asseoir tout devant, comme des premiers de classe, ils se donnent tellement d'importance alors qu'ils ne comprennent rien à la musique, rien à rien, ils te mitraillent de leur regard glaçant derrière leurs énormes lunettes de vieux myopes, oui, et à chaque concert, ça recommence, quand j'entre sur scène, l'hostilité de ces vieux rapaces riches aux doigts boudinés dans des chevalières m'agresse, je sais d'avance qu'ils vont critiquer ce qu'ils entendront, même s'ils sont à moitié sourds, de toute façon, ils fondent leur vision sur des critères absurdes, des critères sortis de l'esprit farfelu de personnes âgées atteintes d'Alzheimer, le choix du programme, le nom, la nationalité, les professeurs, l'âge surtout, hein, comme si cela importait réellement, mais visiblement, oui, à leurs yeux, c'est primordial d'être le plus jeune, alors ils te jugent en prenant en modèle des références idiotes qu'ils ont trouvées sur Internet et qui ne veulent rien dire, qui n'ont aucun rapport avec la musique, est-il bien habillé, bien coiffé, bien lissé, par le milieu, les années, les professeurs, les déceptions, et pour les filles, c'est encore pire, quelle calamité, ils évaluent la couleur et la coupe des robes, tiens, elle n'avait pas un peu l'air anorexique, moi je l'ai trouvée plutôt boudinée, le teint trop pâle, des boutons sur les joues, ils se permettent de commenter le maquillage, la coiffure, la hauteur des talons, si les chaussures s'accordent bien avec le tissu de la tenue, rien ne va jamais, non, rien, comme si l'habit faisait le musicien, hein, comme si ça comptait, parce que oui, en plus de bien jouer, on se doit de participer à un défilé de mode, il faut aussi être beau à regarder, harmonieux à tous points de vues, on m'a déjà fait une réflexion sur le choix de ma cravate, par exemple, j'ignorais

que c'était aussi essentiel de porter une cravate parfaitement assortie, et après ça, ils regardent avec mépris les prix remportés dans des concours, parce qu'il paraît que c'est la réponse à tout, tiens, juste un troisième prix pour le soi-disant petit prodige du coin, et tiens, elle, on ne l'attendait plus mais elle a quand même remporté le concours international Sibelius après s'être faite éliminer au premier tour du Tibor-Varga, tout y passe, tout, oui, ils me répugnent, je n'ai pas encore fini d'accorder mon instrument qu'ils sont déjà en train de m'ausculter sous toutes les coutures et de prédire l'avenir, à chaque concert, j'ai droit à une chirurgie médicale complète, une dissection de la personnalité, quelle chance, hein, j'essaye de me démener pour exister, pour leur faire passer un bon moment, pour transmettre de la belle musique, mais ils me font tourner en bourrique, oui, au lieu de ça, je me retrouve face à une panoplie de têtes blanches, en apparence amorphes, le cou serré dans des nœuds papillon en soie ou des colliers de pierres précieuses, qui n'ont qu'une seule chose en tête, te prouver à travers leurs sourires faussement béats qu'eux, au moins, ils connaissent la musique, ils la connaissent même mieux que toi qui en fais depuis petit, parce qu'ils sont riches, ils vont souvent écouter des concerts, des opéras, après les parties de bridges quotidiennes, d'ailleurs, ils ont même des fauteuils à leur nom, leur manière de montrer qu'ils ont les moyens, qu'ils sont aisés et cultivés, de toute façon, chaque fois que je joue, j'assiste à une parade de cirque, un cirque avec aux premiers rangs les clowns, un peu plus loin, le carnaval des animaux, les pingouins, les blaireaux, les rapaces, les coqs, les requins, les serpents et j'en passe, les uns aussi arrogants que les autres, Saint-Saëns se retournerait dans sa tombe, le pauvre, sans oublier au fond, les marionnettes manipulées par le système, et ça, c'est nous, les musiciens, quel beau défilé on fait, ils me dégoûtent, ces vautours qui ne voient en toi qu'un bout de viande, rien d'autre que de la chair fraîche qu'il

faut dépecer pour mieux mater, qu'il faut pousser à bout, pour voir si ça se tord, si ça se brise, si ça éclabousse ou bien si ça reste entier, stoïque, insensible, il faut montrer que la confiance en soi n'a jamais sa place, que les gens trop sûrs d'eux sont les plus faciles à démolir, oui, oui, démolir, pas simplement briser, car ces rapaces ne font pas les choses à moitié, hein, non, ils ne laissent aucunes miettes et prennent un plaisir malsain à voler ta raison, et tous les jours, je me demande pourquoi je m'inflige ça, encore et encore, car c'est la même chose depuis le début, franchement, je ne sais pas ce qui m'a pris quand j'ai commencé le violon, à sept ans, on me l'avait pourtant dit que la musique, ce n'était pas se la couler douce en s'amusant un peu de temps en temps, en impressionnant la famille à Noël, ma mère, mon père, mes oncles, mes tantes, même mes grands-parents, tous, ils m'avaient suggéré de prendre une autre voie, plus valorisante et reconnue, on m'a même incité à envisager autre chose, tu es sûr que tu veux faire du violon, tu es certain que tu veux te lancer là-dedans, ça a l'air un peu instable comme milieu quand même, non, tu as bien pesé les pour et les contre, j'aurais peut-être dû y réfléchir deux fois, tiens, plutôt que de m'embarquer dans ce foutoir, j'aurais pu faire n'importe quoi, avocat, consultant, ingénieur, médecin, pas forcément que des parties de plaisir non plus, mais des métiers qui rapportent, avec lesquels tu ne crèves pas de faim le quinze de chaque mois, n'importe quoi, n'importe quoi qui soit un vrai métier, oui, et non pas un truc ringard de troubadour qui n'a pas évolué depuis trois cents ans, et même, même si j'avais voulu être original, parce que l'originalité, c'est très à la mode de nos jours, bien plus que l'authenticité de nos valeurs, hein, j'aurais pu faire quelque chose de bien vu, sécuritaire, reconnu, mais non, non, il a fallu que je choisisse l'art, la musique, cette chose précaire et fragile agréable aux oreilles qui se casse la figure à partir du vingtième siècle, quelle belle affaire, mais le violon

c'était franchement pas mal, joli, délicat et fougueux, ma façon à moi de me démarquer, et puis, plus jeune, ça faisait de l'effet devant mes copains d'école aux spectacles de fin d'année, quand je sortais mon biniou, et que je jouais des trucs qui avaient l'air un peu compliqués et énigmatiques pour des gamins, oui, oui, c'était sympa, je ne vais pas le nier, pendant quelques temps au moins, jusqu'à ce que tu te rendes comptes que tu as mis les doigts dans un bordel absolu, que tu ne peux plus sortir de cette spirale infernale, et qu'on te demande de faire des choix à un âge où on ne devrait pas décider de l'avenir, à neuf, dix, onze ans, qu'est-ce que tu veux faire plus tard, si tu veux choisir la musique, tu as intérêt à t'y mettre sérieusement, hein, parce que tu es déjà en retard par rapport aux Chinois et aux Russes, qui eux, travaillent d'arrache-pied depuis qu'ils sont en âge de marcher, passent leur journée à étudier les pièces les plus difficiles du répertoire, ces pays-là forment une armée de petits prodiges complètement désensibilisés et prêts à tout dégommer alors si tu crois qu'ils vont t'attendre, tu rêves, ma parole, tu rêves, voilà, c'est comme ça qu'on te montre le chemin, on t'indique par où tu dois passer, les étapes sont claires, le projet aussi limpide qu'un *legato* de Schubert, donc tu finis par te jeter dans la gueule du lion, et si tu fais tout comme prévu, il n'y aura pas de problème, non, mais encore faut-il les passer, ces étapes, et on ne te prévient pas de la difficulté de la chose, non, non, en apparence, tu joues du violon, mais en vérité, personne ne t'a préparé à rentrer dans l'arène et à affronter d'autres musiciens, tous aussi affamés que toi, voire plus, qui suivent le même régime depuis des années, et comme le violon c'est joli, délicat et fougueux, tu réponds que oui, allons-y pour la musique, une option intéressante qui sort de l'ordinaire, les musiciens ont l'air de mener la belle vie et de s'épanouir, en plus tu ne te débrouilles pas trop mal, alors pourquoi se casser la tête à envisager autre chose, hein, c'est une bonne piste, et comme il

faut décider maintenant, tout de suite, que tu subis déjà la pression du système sans trop t'en rendre compte car tu es encore jeune, alors d'accord, misons sur violoniste, comme une dernière manche de poker jouée en désespoir de cause, qu'est-ce qu'ils me dégoûtent, oui, ils me dégoûtent, comme si un enfant pouvait connaître quelque chose à l'art du bluff, hein, alors oui, c'est sûr qu'elles font rêver, ces grandes salles remplies de pingouins et de blaireaux, tu t'y imagines déjà, accueilli en héros, applaudi partout dans le monde comme Itzhak Perlman, Anne-Sophie Mutter, Pinchas Zukerman, moi aussi, on m'a eu de cette manière, oui, oui, moi aussi, on m'a flanqué un violon dans les mains, j'ai régalié l'assistance sans rien y comprendre, une fois, deux fois, trois fois, on m'a promis des voyages aux quatre coins de la planète, les plus grandes salles du monde, des beaux moments de partages avec d'autres musiciens, mais en fait, ceci n'est qu'un cadeau empoisonné qu'on t'emballa dans du beau papier brillant pour t'émerveiller, voilà, tu n'es qu'un enfant, quel gamin n'aime pas les cadeaux, hein, mais ensuite, plus tard, tu finis par comprendre que tu as été abusé, parce que dès tout petit, on te cache l'envers du décor, on te dit que pour réussir, il faut jouer comme certains artistes dont les noms te bercent depuis très jeune, alors tu bosses comme un fou, un fou, oui, au départ, dans les petits conservatoires, les petites écoles de musique, tout se passe bien, tu arrives toujours premier aux examens de fin d'année parce que tu es le seul qui joue correctement et un peu mieux que les autres, tu sautes une classe, deux classes, trois classes, mais ensuite, ensuite, la désillusion arrive très vite, oui, parce qu'il faut commencer les concours, et là tu te rends compte que des gens comme toi, des jeunes musiciens un peu doués, il en existe beaucoup, beaucoup, beaucoup trop, en fait, il y en a des milliers, et clairement, ils ne font pas ça pour rigoler eux non plus, non, il y a même quelques spécimens qui sont encore meilleurs que toi

et qui gagnent déjà tout à leur âge, et oui, grave erreur, regarde où tu en es dix ans plus tard, te voilà complètement désillusionné, tiens, et avec un seul but, celui de contenter les rapaces qui t'observent, et pour ça, tu dois devenir le meilleur, faire trembler les autres, jouer impeccable, parce que ça leur plaît bien, ça, oui, que tout soit lisse, rapide, bien poli comme un meuble Ikea neuf, il faut que ça brille, tu vois, que ça pète, que ça envoie des paillettes dans les yeux, ça doit les impressionner, les vautours, comme des tours de magie, peu importe si ce que tu ressens reste noir ou blanc, tu dois donner l'illusion d'un tableau coloré avec des personnages heureux, un dessin animé innocent, et non l'image de pantins dépressifs comme ces fonctionnaires, ce beau discours de ton enfance sorti si souvent de la bouche de ta mère, tu parles, ils ont bon dos les fonctionnaires, hein, la musique devient pire, tu n'as pas le temps de respirer ni de vivre, encore moins d'être heureux, et surtout, surtout, il ne faut pas se plaindre, hein, même si les autres des premiers rangs, eux, ils n'y connaissent que dalle, ils se vengeront de leur ignorance, ils l'ont entendue la fausse note à la troisième mesure de la réexposition du premier mouvement, un drame, ce doigt qui a glissé à côté, ce petit doigt qui est monté légèrement trop haut au milieu du passage virtuose, on ne retiendra que ça de ton concert, oui, ça oui, car il n'y a que cela qui compte pour ces pingouins qui font le concours de celui qui saura mieux déceler les erreurs, je ne suis pas dupe, hein, je sais très bien que le jeu n'existe plus en musique, je, je, je ne sais même pas s'il a déjà existé, d'ailleurs, parce qu'avec ces carnivores, la partie est perdue d'avance, on parie sa vie, son futur, ils sont tellement certains de leur vision de la musique qu'on n'a plus le droit d'en jouer, non, il faut performer comme un sportif doit battre un record du monde, voilà, la notion même de jeu est associée à la médiocrité, à la facilité, si tu veux jouer de la musique et t'amuser un peu, fais-le dans ton coin, ne dérange pas les

gens qui le font sérieusement, mais qu'est-ce que la vraie musique si on ne peut plus s'amuser, hein, après on te parle d'épanouissement, on te dit que ta musique doit donner une impression de légèreté, que tout doit paraître limpide, personne ne veut ressentir ton trac, débrouille-toi avec, c'est ton problème ça, après tout, le public n'a pas à subir tes angoisses, il vient t'écouter pour se changer les idées, pour rêver, penser à autre chose qu'à son quotidien déprimant, pour passer un bon moment, en somme, il faut donc que ça coule, que ce soit agréable à entendre, la vie à deux-cents à l'heure qu'il mène l'opresse bien assez ainsi, pas besoin de stress supplémentaire, tu dois t'oublier car tu ne comptes pas, tu ne comptes plus, seule la musique importe, en tombant dedans, tu as signé un contrat et tu t'es mis à son service, tu dois la rendre vivante, la faire exister, et tant pis si toi tu t'éteins, oui, tant pis, mais comment peut-on être épanoui quand les vieux fourbes te démolissent dans ton dos, après être venus te saluer en souriant de leurs dentiers flippants, en te racontant à quel point ils ont aimé ton concert, que tu faisais des merveilles avec ton instrument, tu parles, ils entretiennent la pourriture du système, ce sont eux qui te forcent à jouer ainsi, en fait, sans imperfections, sans fausses notes, le but de ta présence est de divertir des blaireaux, tu dois toujours contrôler ton jeu mais surtout ne jamais le montrer, et le système appuie sur toutes tes erreurs alors chacune d'entre elles apparaît comme la fin du monde, l'apocalypse de ta vie de musicien, comme celle qui va te rayer définitivement de la carte, voilà, voilà, on a fini par décréter que dans la musique, seule compte la performance, il faut performer, performer, performer, mais quelle horreur, quel sacrilège pour cet art censé être accessible à chacun, ils l'ont complètement sali avec leurs désirs de le polir dans tous les sens, de l'aseptiser, parce que derrière leurs faux sourires, ils s'en fichent royalement de ton petit confort, comme si ça comptait, et puis quoi encore, tiens, il

faudrait en plus que tu sois heureux, mais seul le plaisir des blaireaux et des têtes blanches importe, tu dois les combler, tu n'es qu'un intermédiaire, ton propre contentement vient en dernier, loin, très loin, ne viendra peut-être pas, après tout, il fallait choisir un autre métier si tu n'étais pas prêt, hein, et ensuite, on te parle d'esprit sain dans un corps sain, on te dit de t'aérer la tête, de faire du sport, de te promener pour penser, respirer, réfléchir, rester zen, qu'il ne sert à rien de passer ses journées à travailler son instrument comme un abruti, que tu seras meilleur ensuite, tu parles, tout le système est pourri jusqu'à la moelle, il faudrait le raser entièrement et tout replanter, d'ailleurs, j'aimerais bien les y voir, moi, ces blaireaux, avec un instrument dans les mains, tiens, à passer des concours en subissant une pression monumentale, je me ferais un grand plaisir de leur parler de yoga et de méditation, de marche dans la nature, de cycles respiratoires, en leur présentant ça comme une solution miracle à l'intimidation paralysante des concours, ces fameuses batailles dans lesquelles tu te lances sans aucun espoir, parce que ta chance de gagner ou d'être pris est infime, oui, car tout le monde a un niveau monstrueux dans ces compétitions, il ne faut pas se faire des idées, les concours d'orchestre, par exemple, ce sont des véritables combats, où, en plus, il n'y a pas toujours une ouverture de poste à la clef, et non, et non, c'est juste qu'ils sont contraints par la loi de tenir des auditions chaque année, alors on te fait passer les premiers tours derrière paravent, tu ne deviens qu'un numéro parmi tant d'autres, anonyme, pas de nom, pas de visage, juste un numéro sur lequel tu joues ta vie, c'est la roulette russe musicale, et oui, d'ailleurs, je m'en souviens bien du jour où j'ai gagné cette place de chef d'attaque des seconds violons, des mois de stress, d'insomnies, de réflexion intense sur les partitions, de rodages devant diverses personnes qui se font un malin plaisir de te critiquer sans bienveillance, ça m'a rendu tellement malade que j'étais à deux doigts d'abandonner,

plus rien n'avait de sens, j'ai failli dégueuler en entrant sur scène, je ne voulais pas y aller, non, je ne voulais plus, j'avais tout juste assez d'énergie pour tenir debout, j'étais épuisé physiquement, mentalement, je voulais simplement dormir, dormir, dormir des jours et des jours, et malgré tout, cette saleté de paravent m'a sauvé, mine de rien, je ne pouvais pas voir les vautours, et c'est un peu grâce à ça que j'ai réussi à m'en sortir, à passer un, deux, trois tours, nous n'étions plus que deux en finale, avec cette attente interminable pour les résultats, l'un des moments les plus éprouvants de toute ma vie, terrible, terrible, et quand ils m'ont choisi, j'ai pleuré, mais pas de joie, non, non, de déception pour l'autre candidat, j'étais à la limite de la crise de nerfs, j'avais mal pour lui, si mal, tellement envie de lui dire que je comprenais sa douleur, mais j'ai rapidement compris en voyant les revolvers qui avaient remplacé son regard qu'il valait mieux que je ne l'approche pas, je n'ai jamais vu un tel visage de haine, non, jamais, j'ai même commencé à culpabiliser, à penser que c'était de ma faute, oui, oui, de ma faute s'ils ne l'avaient pas choisi, il devait sans doute imaginer que j'avais soudoyé le jury, que je ne méritais pas ma place, et la culpabilité m'amenait les mêmes idées, mais quelle expérience traumatisante, traumatisante, et puis, tout s'est enchaîné, je n'ai même pas eu le temps de profiter de cette petite victoire qui ressemblait plus à une étape qu'à autre chose, parce qu'il a de nouveau fallu que je me remette au travail en vue des prochains objectifs, voilà, voilà, on n'a jamais aucun répit dans ce foutu milieu, aucun, quatre jours plus tard, j'avais pris place sur ma chaise dans l'orchestre pour entamer mes premières répétitions, et entre temps, il avait fallu que j'apprenne un tas de partitions, avec beaucoup de pression car je n'avais pas le droit à l'erreur, comme d'habitude, les autres musiciens attendaient suspicieusement cet étranger qui avait eu le culot de leur voler leur place, me faire respecter serait une tâche ardue, je me sentais

comme un imposteur quand je me suis assis sur ma chaise le premier jour, oui, un imposteur, j'ai eu immédiatement envie de partir en courant, de leur dire qu'ils s'étaient trompés, que je n'étais pas le bon candidat, qu'il fallait rappeler l'autre finaliste, qu'il méritait plus cette place que moi, mais non, rien à faire, hein, maintenant il me fallait assumer, impossible de faire marche arrière, je n'avais plus qu'à subir la période d'essai qui m'attendait durant les mois qui suivaient, une étape durant laquelle tout le monde observe tes moindres faits et gestes, j'espérais ne pas me faire virer comme certains musiciens à qui c'était arrivé, parce qu'ils avaient commencé à se sentir un peu trop bons, un coup de tonnerre dans le milieu, la dégringolade en bas de l'échelle, et puis, il ne faut pas se leurrer, hein, ça a l'air important en apparence, mais en fait, quand tu es chef d'attaque des seconds, on ne te regarde jamais dans les concerts, tu es insignifiant, oui, complètement insignifiant, et tu espères juste que derrière toi, les autres vont te suivre, sinon, ça va retomber sur toi, évidemment, mais à cette place, tu fais simplement de la figuration, tu es juste là pour te fondre dans la masse et répondre à ce que le grand zigoto dans son complet hors de prix devant toi te demande de faire en agitant inutilement sa baguette comme un possédé, lui aussi, tiens, d'ailleurs, si j'avais pu, je lui aurais arraché les yeux et coupé les mains, avec son air suffisant et ses chaussures lustrées par son cachet dix fois supérieur au mien, tous les soirs où je joue en concert sous sa baguette, je dois affronter son regard quand il rentre sur scène, splendide d'égo, un regard qui me lacère de ses yeux noirs, je suis sans cesse en train de me demander ce que c'était cette fois-ci, hein, une erreur de ma part, un coup d'œil qui ne lui a pas plu, ma tête qui ne lui revient pas aujourd'hui, ou bien simplement l'humeur de chien qu'il a décidé d'avoir, tiens, je n'y couperai pas, ça sera forcément ma faute, oui, pour aucune raison, ma faute, et il s'imagine qu'il va faire de la belle musique,

qu'il va être digne des plus grands avec son caractère de cochon, comme si nous faire jouer parfaitement pouvait suffire, mais non, rien du tout, c'est un tout que l'on n'arrive plus à envisager, parce que les musiciens les plus respectés, eux, ils étaient dévoués, aimables avec la musique, ils existaient entièrement pour elle, et non pas pour impressionner la galerie, tiens, d'ailleurs, quand on y songe, les plus grands enregistrements datent de la première moitié du vingtième siècle, personne ne me contredira là-dessus, ils sont devenus des références, des canons de la musique, on cherche sans cesse à les imiter tellement ils sont spéciaux, les disques de Menuhin, ceux d'Oïstrakh, de Rostropovitch, de Richter, certes, oui, ils n'ont pas un son parfaitement lissé, ils crépitent, lors des prises de son en direct, on y entend les applaudissements du public, la respiration des artistes, le bruit de la pédale du piano, quelques accidents de justesse par-ci par-là, et pourtant, ces enregistrements modèles sont ceux qui ont été faits d'une traite, sans coupure ou rattrapage de notes, pas ceux décousus et reprisés des milliers de fois, où l'on cherche à corriger une note par-ci, un accord par-là, non, non, ils forment un tout authentique, ces disques, ces vieux vinyles, ils transmettent quelque chose, ils parlent, ils disent la vérité, parce qu'à cette époque, les artistes ne pensaient qu'à faire vivre et respecter la musique, alors pourquoi, pourquoi cette chasse à l'imperfection quand on sait très bien que ce n'est pas ça qui devrait compter, hein, aujourd'hui, seule la virtuosité infallible importe, on ne fait plus attention à la musique, quelle tristesse, on mène une bataille constante les uns contre les autres, contre soi-même, contre la musique, la folie pointe le bout de son nez, nous nargue en tirant la langue, sans parler des tics que tu prends sans même t'en rendre compte, tiens, des mouvements nerveux que tu ne perçois plus, rongements d'ongles, triturations de cheveux, grincements de dents, clopes et chewing-gums à la file pour calmer tes angoisses,

les fameuses qui ne te quittent jamais et avec lesquelles tu dois vivre au quotidien, on ne compte plus les rituels drastiques que tu t'imposes avant les concerts non plus, hein, ranger les partitions dans l'ordre avant de partir, préparer trois tenues de rechange, caresser minou deux fois, étudier plusieurs alternatives de trajets, au cas où il arrive un problème, manger des pâtes au beurre par peur d'une indigestion, partir des heures en avance, enfiler la chaussure de concert gauche en premier, vérifier les boutons de la veste cinq fois, et surtout, surtout, se sentir mal si tout ne se déroule pas comme prévu, on ne sait plus pourquoi on joue, non, non, bouffés par ce système qui nous rend timbrés, il n'y a plus aucune bienveillance, plus d'insouciance, de légèreté, presque plus d'amour, oui, plus d'amour du tout en fait, on a complètement perdu le plaisir de la musique, complètement, la joie de vivre a disparu, on ne peut plus s'amuser, parce que si tu as le malheur de prononcer ce mot, on te rit au nez, on se prend pour les dieux du monde alors qu'on est coincés dans un univers étriqué, on s'étouffe, on étouffe la musique, comme la planète sur laquelle on vit, trop de monde, pas assez de place, on s'entasse dans de la bouillasse musicale informe, et pendant ce temps, pendant ce temps, eh bien, on te demande de performer, encore et encore, sur des scènes de plus en plus immenses et toujours plus écrasantes, bordées par toutes sortes d'animaux malveillants, qui attendent l'occasion parfaite pour te cracher leur venin au visage, tapis dans l'ombre, à te regarder t'enfoncer dans les pièges qu'ils tendent avec délectation, petite proie, voilà, on ne peut plus s'épanouir, non, c'est presque interdit, je ne sais pas comment on fait pour tenir, je ne sais vraiment pas, on doit croire encore, mais je ne sais pas en quoi, non, il doit y avoir quelque chose, une foi en la musique, en la beauté de l'art, un apaisement dans les partitions que l'on interprète, dans les harmonies qui se succèdent et chatouillent les oreilles délicieusement, oui, c'est ça, on tient grâce aux

petits moments de répit qu'on réussit à attraper au vol de temps en temps, mais on a perdu la joie de jouer parce qu'on ne peut plus se faire plaisir, seuls les médiocres pensent à leur bien-être personnel, les mauvais, ceux qui n'y arrivent qu'à moitié, eh bien, ils n'y arrivent pas en fait, car non, il n'y a pas de juste milieu ici, c'est comme en sport, hein, soit tu es un gagnant, soit tu n'es rien, de la jalousie envers l'élite et aucune considération pour les autres, voilà comment tu dois agir quand tu es musicien, voilà, être envieux des meilleurs, orgueilleux de perfectionnisme, il faut battre les records coûte que coûte, il n'y a plus de place pour les créateurs, pour les originaux, pour ceux qui osent tenter des expériences, parce que quand tu es créateur, tu es médiocre, la création, c'est pour ceux qui veulent s'inventer rois, là aussi, ça signifie que tu n'as pas réussi à rentrer dans le moule de la perfection et que tu as dû trouver autre chose à faire pour te faire entendre, on t'insulte, on pense que tu veux juste te faire remarquer, que tu as pris la voie de la facilité, la prise de risques n'existe plus parce qu'elle implique peut-être de se planter, en beauté parfois, et comme on n'a jamais le droit à l'erreur, il n'y a plus aucune place pour les bavures, parce que de toute façon, tiens, il y aura toujours quelqu'un qui jouera mieux que toi, plus vite, plus fort, avec plus de confettis et de paillettes, il jouera de son jeu aseptisé et parfaitement maîtrisé, de manière très sereine, sans trop se poser de questions, et celui-là, il aura tout gagné, à commencer par le cœur de ces pingouins idiots, qui souhaitent simplement être impressionnés quand ils vont au concert et battre des mains le plus stupidement possible, et ceux qui font ça par plaisir, eh bien, ils sont forcément mauvais, insignifiants, ce sont les échecs du milieu, les déchets de la société musicale, surtout, surtout ne perds pas ton temps avec les ordures de la musique classique, laisse-les de côté, ces ratés, ne t'encombre pas d'ondes négatives, mais qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre, hein, la logique n'existe plus,

quand je les écoute parler, ces ancêtres sournois, je n'ai qu'une envie, c'est de les bouffer, oui, je les boufferais quand je les entends débiter leur prétendue connaissance de la musique devant moi, j'aimerais tellement leur faire subir ce qu'ils me font subir, leur cracher ma rancœur, les traiter de tous les noms, écraser le caviar hors de prix qu'ils me servent pour m'amadouer sur leur crâne dégarni, les étripier dans leur sommeil comme l'angoisse le fait avec moi chaque soir, quel enfer, mais quel enfer, et pourtant, je ne chôme pas, non, loin de là, pas comme tous ces blaireaux glandeurs qui viennent nous contempler comme une curiosité sortie d'un autre siècle qu'on exposerait dans un musée, ils sont beaux, tiens, avec leurs costumes de marque et leurs robes de soirée ridicules, assis le plus devant possible pour être bien certains de ne rien manquer du spectacle, il ne manque plus que le popcorn, comme au cinéma, alors que finalement, ils n'y connaissent rien à la musique, rien, rien, rien, ils n'ont toujours pas compris que les risques ne se prenaient pas en faisant des concours destructeurs de musique, corrupteurs de mental, mais qu'ils résidaient dans l'interprétation elle-même, quand tu oses te mettre en danger en livrant une version personnelle, réfléchie, que tu montres réellement ce qu'il y a à l'intérieur de toi, quand tu joues avec tes tripes, oui, que tu cherches à toucher les gens, quitte à ne pas plaire à tous, et oui, et oui, là réside le vrai risque, voilà, mais personne n'a rien compris, ou plutôt, tout le monde a tout oublié, les blaireaux se contentent de bluffer en permanence, de te mener la vie dure, et tous les jours, je dois magouiller avec eux en sachant très bien que je ne suis qu'un pion sur leur échiquier, je ne sais pas à quel moment j'ai fauté, probablement à aucun d'ailleurs, mais quelle injustice, quand même, d'être considéré de la sorte, oui, c'est injuste ce bordel, on sait très bien qu'on ne remportera jamais la partie, jamais, ils sont plus forts que nous, avec leur argent et leur réseau, alors qu'ils ne

connaissent rien de rien au vrai musicien, celui qui arrive à dire quelque chose avec ses doigts, qui se dévoue entièrement à son art, celui qui vit la musique, qui la respire, qui la chérit, qui la respecte, qui lui laisse la place d'exister, c'est ça, le vrai musicien, et ils ne le connaissent pas, ils ne savent rien du tout, non, ils ne savent pas et ils s'en foutent

Te Deum pour un félin

dans la vie, de toute façon, c'est mon chat qui me comprend le mieux, seul cet animal amorphe la plupart de la journée arrive à saisir ma réalité, et je ne comprends pas pourquoi, non, je me souviens encore quand je l'ai récupéré, il avait deux mois, juste deux mois, une toute petite chose, je suis rentré par hasard dans un refuge, je ne sais même plus pourquoi, et je suis tombé sur cet amour, un adorable sac à puces ébouriffé borgne, il semblait un peu apeuré, il m'a regardé avec un air implorant, un peu malicieux, son œil larmoyant qui semblait dire, sors-moi de là, emmène-moi avec toi, tu as l'air gentil, et moi, je sais que je suis mignon, j'ai déjà pris possession de ton esprit, oui, tu sais que tu vas m'adopter, tu le sais bien que je vais repartir dans tes bras, hein, ne lutte pas, ne lutte pas contre ton cœur, misère, misère, que ces bêtes ont un don pour nous apitoyer, c'est terrible, évidemment que je n'ai pas pu résister, j'ai été faible, très faible, tiens, je devais sûrement manquer d'affection, ou être dans un trou psychologique profond à la suite d'un concours raté, d'un concert manqué, ou d'une relation défectueuse, encore une, tiens, ou un mélange de tout peut-être, je ne sais plus, j'ai faibli et je suis ressorti avec Berlioz dans les bras, il s'appelait ainsi, comme le compositeur, comment ne pas y voir une prédisposition, hein, alors voilà, une décision irréversible, trop tard pour les regrets, j'imaginai la tronche de mes parents quand ils verraient la photo, ça allait être ma fête, je voyais déjà mon père me dire, tu n'aurais pas pu en choisir un normal au moins, avec quatre pattes deux oreilles deux yeux, les lèvres pincées de ma mère, son mutisme parlant pour elle, et quand j'ai appelé mes parents pour leur annoncer la nouvelle, ils étaient loin d'être ravis, ah ça, non, tu m'étonnes, ils ne me trouvaient déjà pas assez responsable pour m'occuper convenablement de moi-

même alors que dire d'un autre être vivant, hein, mais je leur ai sorti un beau discours sur les bienfaits d'un animal de compagnie dans ma vie solitaire et complètement dézinguée de musicien, oui il est borgne, mais il est mignon, sage, il ne fera pas de bêtises, si je ne le prends pas, ils vont l'euthanasier, je vais bien m'en occuper, très bien même, et tout de suite, les grands mots comme répartie, mais comment tu feras quand tu partiras en tournée, qui va s'en occuper, tu n'as pas intérêt à le ramener chez nous quand tu ne pourras plus t'en occuper, il ne manquerait plus que ça, tiens, c'est ton chat, tu te débrouilleras avec, on n'en veut pas, un seul œil en plus, franchement tu aurais pu faire un effort et te montrer adulte pour une fois, je leur ai baratiné que Berlioz aurait un impact positif sur mes heures de pratiques, que justement, il me forcerait à rester plus souvent chez moi et donc à travailler plus, toujours plus, mais je n'ai pas réussi à les rassurer, ils ont changé de sujet pour me parler des derniers événements de ma vie musicale, et qu'est-ce qu'il a dit ton professeur à ton dernier cours, est-ce que ça avance assez tes morceaux, et tes derniers concerts, comment ça s'est passé, tu as bien joué, tu es content de toi, comment tu te situes par rapport aux autres, tu travailles assez, tout pour faire semblant qu'ils y comprennent quelque chose, qu'ils s'intéressent à ce que je fais alors que ce qui leur importe sont les résultats, oui, il faut des preuves que les sacrifices en valent la chandelle, le nombre de fois où je me suis pris des réflexions parce que je n'avais pas gagné un concours ou que je ne donnais pas l'impression d'être le meilleur dans un concert de classe, il leur faut du concret, des prix, des diplômes, des mentions très bien à l'unanimité avec les félicitations du jury, des commentaires élogieux, des engagements, des chiffres, des contrats, des, des, des, je ne sais pas, mais il leur faut comparer avec ce qu'ils connaissent, oui, voilà, comment faire comprendre à des non-musiciens que ce n'est pas forcément un échec de ne pas gagner, que

les erreurs sont nécessaires pour avancer, qu'il faut voir plus loin, plus grand, c'est la progression qui compte, mais non, pour eux, ce sont les résultats, juste les résultats, ma famille ne peut saisir que les succès, et le système entretient bien cet état d'esprit, d'ailleurs, à forger un gouffre toujours plus profond entre les gagnants et le reste, des perdants, coûte que coûte, on creuse, encore et encore, toujours plus profond, hein, alors oui, Berlioz était un beau pied de nez à leur fermeture d'esprit, bien sûr qu'ils tiraient une gueule de trois pieds de long, j'aurais probablement fait pareil à leur place, mais j'en avais marre de subir leurs questions débiles à longueur de semaine, et quand j'ai raccroché, la pilule avait fini par passer, plutôt de travers mais avalée quand même, j'ai regardé le chaton qui s'était couché à mes pieds, minou ronronnait en me faisant des clins d'œil, et je me suis promis de toujours le chérir, à la vie, à la mort, oui, oui, on va traverser les épreuves de la vie ensemble toi et moi, tu seras mon fidèle compagnon de route, on est dans le même bateau maintenant, il faut dire qu'on est tous un peu fous, nous les musiciens, toute la journée à l'instrument, on vire facilement maso, du coup, guère étonnant que je me ramasse avec cette boule de poils, je me disais que lui, il me donnerait un peu d'amour et de reconnaissance, voilà, au moins un sur cette planète, et pas question de me parler de chantage affectif en échange de denrées alimentaires, non, Berlioz valait mieux que ça, il me regardait avec le vrai regard de l'amour félin, comme un chien son maître, et même, même s'il le faisait juste pour bouffer, j'étais prêt à l'accepter, non, décidément, je crois que ça n'allait pas très bien dans ma vie, pas bien du tout, en fait, mais finalement, pour une fois, j'ai eu raison, Berlioz, je ne l'échangerais pour rien au monde, non, non, non, c'est l'une des seules réussites de ma vie, oui, la seule chose que je n'ai pas ratée, il faut bien s'encourager comme on peut, hein, voir un semblant de positif quelque part, et puis, ce chat

est plus humain que les bipèdes insensibles que je fréquente à longueur de journée, comme mes voisins, tiens, tous aussi pénibles les uns que les autres, car oui, quand tu es musicien, tu n'as pas vraiment le choix que d'habiter une grande ville, si tu pars habiter en campagne, tu restes dans la médiocrité, isolé de la vie culturelle et musicale, mais, évidemment, on le sait bien, qui dit grande ville, dit train de vie élevé, et surtout, surtout, c'est là que commence la petite guerre avec les voisins, ceux qui supportent la musique en apparence, qui te disent que oui, oui, aucun problème pour jouer, allez-y, on adore la musique, on l'écoute très souvent, on va même au concert, le violon c'est incroyable, absolument incroyable, on a acheté le dernier disque de Vadim Repin, vous le connaissez, non, quel musicien merveilleux, ma femme pleure à chaque fois, vraiment, vous pouvez travailler quand vous voulez pendant la journée, n'hésitez pas, cela te donne le sourire, de l'énergie à revendre, enfin des gens compréhensifs, mais tu déchantes rapidement, ces mêmes personnes finissent par taper sur les murs avec toutes sortes d'outils dès que tu sors ton instrument, et oui, et oui, la désillusion arrive très vite, car d'un coup, ils se rendent compte que t'entendre travailler ton violon, ce n'est pas aussi plaisant qu'assister à un nouveau concert chaque jour, non, non, non, mais je les comprends tout de même, oui, je les comprends, quand pendant des heures tu travailles le même passage, des semaines durant, tu deviens dingue, toi aussi, mais la musique classique est exigeante, avoir un voisin musicien n'est pas la même chose qu'écouter des disques à longueur de journée, ça non, alors vient le moment des négociations, tu dois essayer de trouver un compromis avec eux, leur graisser la patte et les contenter, jouer entre les coups sur les murs et leur faire de grands sourires, à ceux-là même qui se payent le luxe d'aller écouter des concerts toutes les semaines et de s'asseoir au premier rang en faisant semblant d'y connaître quelque chose,

tu peux toujours prier pour tomber sur des gens compréhensifs et aimables, mais cette chance reste infime, aussi grande que celle de réussir, entre les retraités irascibles, qui tiennent à leur confort, soi-disant sourds sauf pour le violon, les femmes enceintes qui ne supportent rien, les toxicos que tu troubles en pleine cuve, le jeune pro dynamique qui travaille de chez lui pour monter sa start-up et que tu déranges en pleine réflexion, sans compter ceux qui ne se gênent pas pour faire plus de bruit que toi, les fêtards qui mettent la musique à fond tous les soirs de la semaine pour se venger, avec beaucoup de basses s'il vous plaît, les geeks qui jouent aux jeux vidéo toute la nuit, les supporters qui regardent les matchs de leur équipe préférée plusieurs fois par semaine en hurlant à chaque but ou carton jaune, les enfants qui courent en long en large en travers, les nanas superficielles qui ne peuvent pas quitter leurs talons et qui se font un malin plaisir de marcher au-dessus de ta tête pour accompagner tes heures de pratiques de claquements insoutenables, la liste est longue, très longue, et là-dedans, mon chat, mon petit rayon de soleil à poils, même lui, il comprend mieux tout ce cirque, il ne me juge pas quand je joue, bon, c'est vrai, il dort souvent, oui, je ne vais pas le nier, la plupart du temps même, un chat reste un chat après tout, il ne faudrait pas trop lui en demander, mais il est attachant, quand il ne m'empêche pas de dormir en voulant chasser les araignées en pleine nuit, qu'il n'essaye pas d'attraper mon archet quand je travaille ou qu'il ne décide pas subitement de tout démolir alors que je m'accorde une courte pause, il est mignon, oui, mais en fait, généralement, c'est une terreur, si un jour je l'avouais à mes parents, aïe aïe aïe, je n'ose même pas imaginer ce qu'ils diraient, tiens, un déluge de paroles moralisatrices dans le vent, à part ça, le reste du temps, quand Berlioz est disposé et qu'il ne dort pas, il fait mine d'écouter, un air nonchalant dans son œil valide, il me regarde, parfois, j'ai l'impression qu'il apprend en

même temps que moi, j'ai toujours dit que les animaux se montraient plus sensibles que les humains, je le crois encore, mon chat en est la preuve, il a beau être insupportable et ne faire que des conneries, pourtant, il est d'une patience infinie quand je répète le même morceau pendant des semaines, le même passage pendant des heures, il cligne de l'œil, jamais loin, il semble m'encourager à continuer, alors bon, je continue, un peu pour lui, un peu pour moi, je ne voudrais pas le décevoir, quoi, c'est attachant ces petites bestioles tout de même, si mignon avec son museau tout rose, ses pattes en forme de cœur et son poil de lapin, même quand il fait une bêtise, je ne peux pas lui en vouloir, et puis ça me détend, je pense à autre chose quand je passe l'aspirateur sur le rouleau de sopalin déchiqueté ou que je ramasse les plumes éparpillées d'un jouet, et puis il arrive à me supporter H-24, lui, au moins, un gros point quand même, parce que toutes les filles qui s'y sont essayé ont fini par partir en courant au bout de quelques semaines, ou quelques mois éventuellement, Annabelle, intelligente, brillante, belle et capricieuse, malheureusement, elle n'aimait pas Berlioz et c'était réciproque, elle le trouvait infect, ça n'a pas duré longtemps, à la vie à la mort avec mon chat, j'ai dit, elle n'a pas trop apprécié, non, et elle est partie, Justine, un peu trop dévouée, pour le coup, qui a cru bon de jouer la maman de remplacement et a fini par se fatiguer, Élixa, gentille mais pas fute-fute, elle ne comprenait pas grand-chose à mon milieu et me demandait de lui jouer des chansons, Marion, certainement pas prête à affronter mon histoire d'amour avec le violon, Sophie, extraordinaire musicienne mais complètement névrosée, tiens, c'est moi qui suis parti cette fois-ci, pas la force d'assumer une compétition permanente dans mon couple, un an et trois mois, mon record, mais bon, je les comprends, ces filles, quoi, c'est infernal la vie d'un musicien, absolument ingérable, peu importe de quel milieu elles venaient, un esprit de domination musical et intellectuel

finissait par s'installer entre nous, ou alors elles appelaient à l'aide très vite en voyant à quel milieu de fous j'appartenais, tiens, tu m'étonnes qu'elles prennent la fuite, hein, sans parler du son du violon, pas toujours agréable, les prémices souvent peu glorieuses, j'en sais quelque chose, j'en fais depuis plus de vingt ans, ça peut être très ingrat, oui, surtout au début, ça grince, ça couine dans tous les sens, ça vomit des crissements désagréables, à tel point que tu souhaiterais devenir sourd, oui, et non, ce n'est pas rigolo tous les jours, hein, d'ailleurs, les premières fois, mon chat avait une de ces peurs, à peine je m'approchais de mon étui pour en sortir l'instrument qu'il bondissait et filait se cacher dans le placard le plus éloigné, paniqué par ces bruits criards et aigus qu'il ne connaissait pas encore, il n'en sortait que plusieurs heures plus tard, lorsque l'orage était passé, comme avec Annabelle, l'intruse qui envahissait son territoire, qui lui prenait son maître, il se vengeait en pissant sur ses chaussures, en vomissant sur ses affaires avant de partir se planquer, puis il réapparaissait avec un air faussement innocent, lorsque son royaume était redevenu sien, que plus personne ne dérangeait son royaume, que ce soit elle avec ses critiques ou moi avec mes drôles de lubies sonores, je ne vais pas le cacher, ça m'a un peu inquiété au départ, qu'est-ce que j'allais bien pouvoir faire d'un chat qui avait peur du violon, j'ai cru que j'allais devoir le ramener au refuge, m'expliquer avec mes parents qui se seraient fait un malin plaisir de me faire la leçon comme à un petit garçon, on te l'avait bien dit de toute façon que c'était une mauvaise idée, que tu n'arriverais pas à t'en occuper, regarde, même Annabelle est partie à cause de cette sale bête, j'aurais été pris pour un fou par les gens du refuge en leur racontant que mon chat ne supporte pas le violon que je pratique entre six et huit heures par jour, d'ailleurs, en fait, je ne sais pas ce qui aurait été le plus loufoque, dans l'histoire, le fait de raconter à un inconnu que son chat ne supporte pas l'instrument ou bien

d'avouer que je m'y attelle de neuf heures du matin à huit heures le soir tous les jours minimum, non, non, non, impensable tout ça, tôt ou tard, il faudrait bien qu'il s'habitue, le minet, pas question d'avoir adopté un animal s'il n'avait ni le cran ni la compassion d'affronter ma douleur quotidienne à mes côtés, ma charité a des limites quand même, hein, je veux bien le nourrir et casser ma tirelire pour lui, quitte à manger des pâtes la moitié du mois, partager mon lit, mon canapé et le reste de mon vingt mètres carrés, nettoyer ses poils et les cadavres d'araignées qu'il me ramène fièrement, mais qu'au moins il reste à mes pieds quand je travaille, qu'il soit un peu conciliant et joue correctement son rôle de la peluche vivante, non mais, et puis quoi encore, la vie en communauté ça s'apprend pour toi aussi chaton mignon, tiens, mince alors, surtout que, lorsque j'ai accueilli Berlioz chez moi, j'avais plus de dix ans d'instrument derrière moi et j'envisageais quelques gros concours, je savais maîtriser mon instrument, hein, m'écouter travailler devenait plus digeste, sur le coup, je le trouvais un peu difficile tout de même, il sortait de la rue, n'avait plus qu'un œil, et il faisait la fine-bouche alors que je le traitais comme un roi, d'ailleurs, très rapidement, il a pris possession des moindres recoins de mon studio et bien entendu de tout ce qui se trouvait dedans, un comble, j'étais aux petits soins et il se permettait de se planquer dans son placard comme un lâche quand je jouais, de quémander de la bouffe sans cesse quand je m'arrêtais, et je ne pouvais même pas le prendre dans les bras, il faisait trop de chichis en miaulant comme un demeuré et en sortant les griffes, bref, j'avais vraiment gagné le gros lot, quoi, mais enfin, après des débuts compliqués, heureusement, il a fini par se faire une raison et par apprivoiser le violon, quel soulagement, je l'avais échappé belle, il se cachait encore un peu mais finissait par sortir et pointer le bout de son nez pour finalement reprendre sa place sur le lit, toujours est-il que malgré ses craintes du début, mon chat, qui

m'écoute maintenant chaque jour plusieurs heures, et ce depuis des années, presque religieusement, reste sans l'ombre d'un doute plus humain que tous ces pingouins des premiers rangs des salles de concert, je me dis que si ça se trouve, en plus de devenir aussi timbré que son maître, il est peut-être devenu sourd avec le temps, ceci dit, tant mieux pour lui, tant pis pour moi, quoiqu'il entende très bien les croquettes tomber dans sa gamelle trois fois par jour, il rapplique vite fait bien fait, donc je doute qu'il ait réellement perdu l'ouïe, sûrement un style qu'il se donne, faire semblant de pas m'entendre quand je l'appelle, qu'est-ce que ça peut être caractériel ces bestioles, quand même, Berlioz n'échappe pas à la règle, je dois dire, il ne partage pas simplement le nom du compositeur, il a aussi son côté rebelle, il tient à son indépendance, contrairement à moi avec le violon, à force je deviens gâteux, oui, complètement gâteux, mais j'ai tellement de reconnaissance envers ce félin paresseux et empathique avec ma douleur quotidienne, bon, ça ne bouge pas beaucoup ces machins-là, non, ça se montre capricieux, ça sort les griffes, ça coûte cher en croquettes et baby-sitters quand on s'absente, mais d'un autre côté, c'est aussi absorbant qu'une éponge, quand on est au fond du trou, ça vient se coller tout proche et mettre la machine à ronrons en route, pour nous rassurer, alors peut-être que je lui casse un peu les oreilles, oui, en même temps, mises à part les premières semaines hésitantes, il a toujours dormi sur le lit ou la chaise la plus proche par la suite, faisant apparaître une pupille de temps en temps et guettant chacun de mes mouvements, surveillant la crise qui menace, prêt à intervenir avec sa ronron-thérapie, qu'il ne me fasse pas croire qu'il est malheureux, l'ingrat, en plus, il n'a pas assisté à mes premiers essais violonistiques, il a été épargné du pire, hein, bon, c'est vrai qu'il me fait un peu pitié, parfois, je me dis que je suis un maître ingrat de lui infliger tant d'heures de violon chaque jour, mais d'un autre côté, l'égoïsme

fait partie intégrante du caractère d'un musicien, Berlioz demeure un bon confident, un bon public, je ne sais pas ce que je ferais sans lui, je n'y arriverais pas, c'est sûr, parce qu'avant de jouer en concert devant un public ignoble, je dois m'entraîner, et la première étape se fait toujours devant Berlioz qui ne cille pas, sauf quand il a décidé de foutre le bordel, mais avec l'âge il s'améliore, je dirais presque qu'il devient sage, et puis, bon, il faut bien que je puisse raconter mes journées à quelqu'un, tiens, la solitude finit par me taper sur le système, je peux me plaindre, m'énerver, exploser et le partager avec lui, me défouler un peu en l'embêtant et en le dérangeant pendant sa trente-septième sieste, pas de chance minou, c'est tombé sur toi, brave bête, enfin je t'offre le gîte et le couvert, et en prime tu as droit à des gratouilles alors je crois finalement que tu n'es pas trop à plaindre, hein, même si tu dois supporter mes pratiques laborieuses et mes sautes d'humeur, mon canapé recouvert de ta fourrure semble plutôt confo, mon lit aussi, et puis, c'est bien connu, nous musiciens, nous nous comportons en bons maîtres, enfin, en bons esclaves humains, plutôt, adopter un animal devient un remède à la pathologie musicale, et oui, et oui, on en est rendus là, et comme on reste souvent chez nous pour travailler, on n'abandonne pas ce nounours vivant qui glande toute la journée, qui passe du canapé à la chaise, de la chaise au lit, et du lit au canapé en réclamant sa pitance beaucoup trop souvent, tiens, d'ailleurs, il faudrait quand même que je songe à le mettre au régime, et sérieusement cette fois-ci, l'obésité le guette, le vétérinaire me l'a dit, trop c'est trop, il doit maigrir sinon il risque des problèmes de santé, fini les extras de thon et de yaourt, fini, il faut que je sois fort, en même temps, quand je ne le nourris pas comme il le souhaite, il devient fou, il miaule pendant des heures, et ne s'arrête que quand sa gamelle est remplie, je ne sais plus quoi faire, non, plus du tout, peut-être que pour l'encourager, je pourrais essayer de faire pareil, j'ai quelques

kilos à perdre moi aussi, rester assis sur une chaise plusieurs heures par jour pour les répétitions d'orchestre et vivre dans le vingt mètres carrés de son chat n'aide pas à garder une ligne svelte, mais je n'ai déjà pas le temps de faire la cuisine alors ne parlons pas de sport, ceci dit, on pourrait faire un défi trente jours tous les deux, c'est très à la mode, je surveillerais ma ligne en même temps que celle de Berlioz, on forme une communauté tous les deux, une famille, à la vie à la mort, bientôt il va falloir que je le porte pour le mettre sur le lit, pas plus tard que hier, il lui a fallu trois fois avant de pouvoir sauter pour l'atteindre, j'ai ri, j'ai tellement ri, mais j'ai dû me calmer vite car il m'a foudroyé de son œil unique, tu vas voir ce que tu vas voir, humain, si tu oses te moquer encore une fois de moi, j'ai presque eu peur, j'ai cru qu'il allait m'égorger dans mon sommeil, mais non, décidément, il faut que je fasse attention à la quantité de croquettes qu'ingurgite ce petit estomac sur pattes, l'appartement reste minuscule, Berlioz ne sort pas, ne bouge pas, chasse une araignée qui aurait le malheur de passer par-là une fois tous les trente-six du mois, la laisse ensuite traîner sur mon passage fièrement, je n'aime pas ça et il le sait très bien, il le fait exprès, et puis avec ce régime, au moins, je ferai des économies et ça m'évitera de manger des pâtes un peu trop souvent, tiens, j'arrive à un âge où il faut faire attention, on va être gagnant-gagnant tous les deux finalement, voilà, et ensuite, tant qu'à faire des résolutions, il faudrait que je le brosse plus souvent, il perd beaucoup trop ses poils, après, il se frotte sur mon pantalon de concert noir que je viens d'enfiler, ça me rend nerveux, de mauvaise humeur car il déränge ma routine, je m'énerve, je peste, il se met à ronronner et je fonds, je lui fais des câlins, des bisous, il n'aime pas trop ça mais peu importe, je sais qu'il n'y est pour rien dans le fond, je ne vais pas en plus le raser, pauvre bête, borgne et rasé, le jackpot du siècle, et puis, tout le monde a des défauts, souvent, je me dis qu'à l'allure où ma vie se

déroule, je finirai sûrement seul avec dix chats, la fameuse image qu'on connaît tous, celle de la prof de piano, laide, vieille fille, avec des énormes loupes sales sur le nez, les cheveux gras, la peau ridée, ne sortant jamais de chez elle, entourée de chats qu'elle considère comme ses enfants, à passer sa frustration sur ses pauvres élèves qui n'ont rien demandé, bonne nouvelle, ce n'est pas qu'un mythe, non, non, c'est la stricte vérité, et la sénilité arrive plus vite qu'on ne le pense dans mon domaine, il faut juste l'accepter, je l'ai fait il y a quelques années quand j'ai rencontré Berlioz, je me suis dit que ce chat-là deviendrait mon acolyte, ça fait bientôt dix ans qu'il est entré dans ma vie, et il a été la plus fidèle de toutes les personnes que j'ai croisées, mon âme sœur, ma moitié, mon petit chaton chéri d'amour, un beau pied de nez à mes parents qui ne me croyaient pas capable d'assumer la charge de cet être poilu, pour une fois. je ne me suis pas planté, chose assez rare pour le souligner, j'aurais mérité une mention très bien à l'unanimité avec les félicitations du jury, un coup de maître, sans bluff, peut-être la seule chose que j'ai réussie jusqu'à présent, prendre un chat et bien m'en occuper, et surtout, surtout, ne pas l'abandonner, hein, parce que pour le reste, on repassera, je n'ai jamais gardé une fille bien longtemps, il paraît que je les fais fuir, j'ai pourtant d'énormes qualités, alors bon, je ne me suis pas encore totalement résigné mais ça ne tardera pas, je ne sais pas combien de temps je vais survivre dans ce milieu, en fait, j'approche la trentaine tout de même, ça devient un peu inquiétant, non, certes, j'ai des circonstances atténuantes, ce n'est pas ma faute si Berlioz se montre parfois désagréable avec les invités et qu'il est devenu la personne à qui je parle le plus, hein, pas de ma faute non plus si la musique m'a rendu ainsi, négatif, déprimé en permanence, alors oui, je suis seul avec mon chat, oui, je suis angoissé, en perpétuel suicide musical et social, et un peu aigri, oui, je l'avoue, je suis peut-être un peu aigri

Les machines symphoniques

ah qu'ils aimeraient bien ça, tous, là, qu'on joue aussi parfaitement que des machines ou des ordinateurs, des appareils programmés à la pointe de la technologie, le nec plus ultra de la science, et même, ça leur plairait bien qu'on en devienne un, de, de, de robot, tiens, ils pourraient crier partout, venez écouter le grand concert des androïdes, la symphonie robotique, une œuvre inégalable, révolutionnaire, venez, venez entendre les prouesses des nouvelles stars mécaniques de la musique classique, ils en seraient ravis, tiens, ces espèces de vieux schnoques, ravis de constater les nouvelles curiosités sorties du génie de l'homme, les gens en parlent depuis un moment de toute façon, l'aspirateur a bien supplanté le balai, ils ont même inventé des appareils autonomes maintenant, alors pourquoi pas la machine à la place de l'homme, hein, elle deviendra reine et gouvernera le monde, je vous le dis, on n'en est pas si loin, l'homme disparaîtra, emporté par sa bêtise, sa stupidité, et dans le meilleur des cas, il deviendra le serviteur de son robot, il s'occupera de le réparer, de le faire briller, jusqu'à ce que la machine n'ait plus besoin de son esclave humain, misère, misère, pourquoi, pourquoi finir ainsi, c'est à cause des blaireaux tout ça, oui, parce qu'une machine, ça joue parfait, plus vite, plus fort, plus juste, et très objectivement, mieux que les humains, ça les impressionne, ces bons à rien, rien à faire de la sensibilité, on peut l'inventer, la retranscrire, il suffit juste d'un ou deux algorithmes bien codés par une tête pensante un peu plus intelligente que la moyenne, et voilà, on obtient une machine relativement intelligente qui joue de la parfaite musique, qui respecte toutes les indications de la partition, et surtout, qui le fait mieux que nous, et oui, pourquoi perdre notre temps à essayer d'être musicien, hein, on va tous finir par se faire remplacer par des robots, ils vont

se démultiplier pour donner une humanité de machines, alors pourquoi, pourquoi continuer dans ce domaine ingrat et instable, ce domaine qui nous plonge sans cesse dans une précarité psychologique, une détresse, une fragilité, qui nous mène droit à notre perte, et même, même si on tente de lutter, les machines feront toujours mieux le boulot, toujours, oui, des phrasés parfaits, une technique impeccable, pas de doigts à côté, pas de trous de mémoire, ah, ces fameux trous de mémoire qui nous terrifient, la hantise de ma vie, tiens, car ça m'est déjà arrivé, hein, et oui, bien entendu que ça m'est déjà arrivé, même en ayant travaillé comme un, un, un acharné sur le premier mouvement du deuxième concerto de Prokofiev, un trou de mémoire en plein milieu où je n'avais pas été capable de m'en sortir, la catastrophe nucléaire dans ma tête, tout était devenu blanc, je ne voyais plus rien, je m'étais arrêté et j'étais tout simplement sorti de scène pour ne plus revenir, et c'est une bataille perpétuelle, oui, un travail surhumain d'apprendre autant de notes, tandis que les machines ne se laisseront jamais submerger par le stress, elles ne s'écrouleront pas, elles, non, elles seront solides, plus fortes, plus fortes que tous, il faut l'accepter, malheur de malheur, à la limite, tiens, peut-être qu'elles auront un peu moins de sensibilité, peut-être, et encore, ne paniquons pas pour si peu, hein, les gens finiront par s'habituer, comme pour tout, parce qu'au final, les machines coûteront moins cher, juste une petite réparation ici et là de temps en temps, une amélioration pour les rendre plus puissantes, on leur rajoutera un petit algo aléatoire bien contrôlé, histoire de dire qu'on leur laisse une part de hasard, gracieuseté de l'intelligence humaine, et comme ça, elles retranscriront la véritable essence de la musique, l'art dans toute sa splendeur, via un savant code informatique bien étudié, bien réalisé, et quand on leur passera un disque, les animaux du carnaval ne sauront même plus faire la différence entre un humain ou une machine, tellement elles joueront aussi bien

que nous, bientôt on entendra la messe des aspirateurs, la symphonie des ordinateurs, quoique non, en fait, je suis certain que ça existe déjà, ça, certain, et les pingouins finiront par donner leur argent à la science, parce qu'il faut voir toutes les merveilles que l'on peut faire avec la technologie, hein, regardez cette machine, elle joue aussi bien que ce pianiste, enfin, je prends l'exemple des pianistes parce que je crois sincèrement qu'ils seront les premiers à trinquer, les pauvres, ils coûtent tellement cher aussi, et quand on y pense, il n'y a aucune originalité à choisir le piano, certes avec le violon, je n'ai pas pris trop de risques non plus, mais de toute façon, pas de jaloux, on y passera nous aussi, hein, il ne faut pas croire, juste un peu plus tard, parce que l'instrument sera quand même plus difficile à gérer et à remplacer, la position du corps, de la main gauche, des doigts, la tenue de l'archet, ça demandera à la machine des compétences supplémentaires, enfin, enfin, on n'arrête pas le progrès, donc je ne me fais pas trop de souci, non, pas trop, dans les aéroports, ils ont déjà commencé à remplacer les pianistes par des pianos qui jouent tout seul, à chaque fois que j'en vois un, je n'ai qu'une envie, c'est d'en arracher les touches et de taper dessus pour arrêter le massacre, j'ai des nausées rien que d'y penser, à force d'entendre les mêmes pièces qui tournent en boucle, en boucle, en boucle, les gros tubes de la musique classique, non, non, je ne peux plus en supporter une note, la Lettre à Élise, la Valse du petit chien, le Nocturne en do dièse, les variations sur le thème de Ah ! vous dirais-je maman, je n'en peux plus, je n'en peux plus, non, non, non, je suis incapable de les écouter plus de quinze secondes, c'est un massacre, ils détruisent la musique avec minutie et application, une véritable opération chirurgicale pratiquée sur un cadavre musical, et puis, non seulement ces morceaux me sortent par les oreilles à la base, mais si en plus il faut se farcir des versions robotisées, quelle horreur, c'est encore pire, et pourtant, pourtant, les gens sont

médusés, les gamins observent les touches qui s'enfoncent toutes seules, la bouche ouverte, prêts à gober des mouches, je veux faire de la musique, maman, du piano, du violon, de la guitare, j'aime bien les chansons qui sortent du piano, je veux les jouer moi aussi maman, pauvres, pauvres mômes désillusionnés et trompés, ils ne savent même pas de quoi ils parlent, non, ça me donne envie de pleurer, tiens, je peux les comprendre ceci dit, les mioches, c'est incroyablement amusant ce piano qui bouge tout seul, du génie, de la magie, de l'art, hein, tant qu'on y est, oui, oui, de l'art, et finalement, voilà, les musiciens disparaissent peu à peu, on commence avec les aéroports, puis les bars, les restaurants, et ensuite ça touchera directement l'intérieur du système, plus d'accompagnateurs, fini, on les remplacera par ces trucs métallisés plutôt que par une bande sonore, les chaînes stéréo deviendront des antiquités, des objets d'art qu'on vénérera dans des musées, le pianiste n'accompagnera plus l'instrumentiste, c'est lui qui devra se caler sur la musique qu'il entendra, sortie d'un robot que le temps n'affectera pas autant que les enregistrements, et on oubliera la vraie musique, oui, voilà, on l'oubliera, de toute façon, elle ne veut plus rien dire, aujourd'hui, on ne sait même plus ce qu'elle est, on ne s'interroge plus à son sujet, on l'a tellement rendue stérile qu'on l'a perdue, oui, et quand on aura atteint ce stade, on pourra se dire qu'on a tout perdu, car l'important ne sera plus de faire de la musique, ce sera de jouer avec la machine, d'être à l'écoute de son algorithme aléatoire contrôlé, il n'y aura plus aucun contact visuel avec ses partenaires, aucune respiration, aucune connexion, rien de rien, et bientôt, les gens paieront pour venir écouter les dizaines de machines qui auront remplacé les musiciens d'orchestre jouer ensemble, et même le chef d'orchestre, hein, même lui il disparaîtra, ce grand énervé qui ne sert pas à grand-chose, le petit algo des robots imitera les sentiments, et ça sera tellement bien fait qu'on y croira dur comme fer,

tiens, oui, on pourra les programmer tristes pour qu'elles jouent plus sombre, plus dramatique, ou au contraire les rendre d'humeur plus joviale, légère, on oubliera la puissance humaine, le partage, les milliers d'émotions, on oubliera tout, tout, tout, et on ne jugera plus que sur des critères matériels sans aucune place restante pour le hasard, déjà qu'on ne sait plus exactement ce qu'est la musique, hein, eh bien là, elle passera complètement à la trappe, voilà, tout le monde jouera pareil, quelle angoisse, mais quelle angoisse, les enfants ne connaîtront rien des vrais instruments, ils grandiront dans un monde constitué d'électronique et de métal, ils deviendront ingénieurs, physiciens, mathématiciens, mécaniciens, et se formeront pour créer des machines toujours plus performantes, qui joueront la musique à leur place, éventuellement, ils écouteront le fruit de leur travail avec satisfaction, en pianotant sur leurs claviers d'ordinateurs sans se poser de questions, sans comprendre la tristesse de leur situation, et bientôt, ils créeront des machines tellement performantes qu'elles deviendront nos amies pour la vie, on pourra les baptiser, choisir leurs traits de caractère, leurs forces, leurs faiblesses, leurs goûts, comme quand on crée des personnages dans des jeux vidéo, on les craindra aussi, il faudra être gentil, respectueux, les contenter, sinon elles nous élimineront, sans pitié, et nous, les musiciens, on n'a déjà pas grande importance, alors, il n'y aura pas de grand changement, de toute façon, dès qu'on peut couper du budget quelque part, c'est la culture qui trinque en premier, et surtout, surtout, la musique classique, oui, parce que ce qu'on fait ne sert à rien, absolument à rien, je sais bien que j'ai choisi un métier inutile, je le sais, à la limite, ça fait du bien à l'âme parfois, mais sinon, travailler ses gammes, ses sonates et ses concertos toute la journée n'a aucun impact concret sur le monde, aucun, non, la musique ne donne pas de remède contre la faim en Afrique, n'empêche pas les tremblements de terre, les

tornades et les tsunamis de ravager certains pays, les inégalités sociales sont toujours présentes, les catastrophes continuent d'arriver, la planète s'obstine à pourrir, que tu joues ou non, les petits enfants malades en Inde n'en ont rien à faire que tu sois un dieu idolâtré de la musique, on a mis les musiciens en place pour ravir les blaireaux, et c'était déjà le cas au Moyen-Âge, tiens, ce serait un beau titre de roman, ça, le ravissement des blaireaux, je crache sur eux, je crache sur eux, oui, parce qu'ils me hérissent le poil, ils sont insupportables, à se proclamer supérieurs, à savoir tout mieux que nous, les musiciens, mais il ne faudrait pas les bousculer trop fort, tout de même, ils nous financent mine de rien, il ne s'agirait pas qu'ils aillent donner leur argent ailleurs, ce serait con quand même, imaginez le drame, déjà qu'on vit dans un milieu précaire, en situation de pauvreté permanente, si en plus l'argent ne rentre pas, qu'est-ce que ça va donner, il ne faut pas croire, hein, le musicien riche est une utopie, un mythe, certains le deviennent, oui, mais à quel prix encore une fois, du coup, heureusement que des gens aisés font des dons, parrainent des artistes, ça ou s'acheter une Porsche, aucune différence, en investissant dans la culture, au moins, ils nous permettent de vivre un peu tout en se donnant bonne conscience, ils arrivent à obtenir l'estime des autres sans forcément les respecter, une merveille, ce que peut faire l'argent, ensuite les musiciens te doivent leur carrière, ils t'adulent, ils te craignent, ils te sont reconnaissants toute leur vie, oui, oui, l'argent sert à financer les petits jeunes prometteurs et doués, il faut les encourager, ces petits jeunes, la vie est dure, tu parles, comme s'ils y connaissaient quelque chose, ils m'exaspèrent, tiens, tout particulièrement, quand je suis invité à manger chez eux pour qu'ils me présentent comme leur poulain, obligé de sourire comme un débile mental et d'écouter leurs idioties tout au long du repas, sans pouvoir les contredire sous peine d'être remplacé la prochaine fois, sous peine de tout perdre, je vis

dans un chantage ambiant avec eux, il faut se tenir droit, paraître poli, bien élevé, docile, montrer qu'on peut être manipulé comme bon leur semble, leur donner l'impression qu'ils ont du pouvoir sur nous, qu'ils nous contrôlent comme ils pourraient maîtriser des machines, tu as intérêt à assurer, hein, il faut donner aux blaireaux l'impression qu'ils investissent leur argent de manière intelligente, qu'ils ne vont pas perdre des sous, tu vois, l'argent c'est précieux, dans le fond, tu ressembles un peu à un cheval de course qu'ils mettent au dressage, ils font un pari sur ta valeur future et ils doivent miser sur la meilleure bête, alors ils t'étudient dans les moindres détails, te pressent dans tous les sens pour savoir si tu es un bon ou un mauvais canasson, et éventuellement, ils te choisissent, tu es l' élu, celui qui va leur apporter gloire et reconnaissance auprès de tous, celui qui les révélera dans le marché international des investisseurs, et si jamais il arrivait qu'ils se trompent, ça ne serait pas dramatique, non, c'est comme les actions en bourse, ils y jouent avec toi ces gens-là, un jour on gagne, un autre on perd, et puis, des musiciens, il y en aura d'autres, il y en aura toujours d'autres, ils n'ont pas besoin de toi spécifiquement, tu n'auras été qu'un coup d'essai raté, ils ne se feront pas avoir la fois prochaine, ça non, ils y réfléchiront à deux fois, tandis que toi, toi, par contre, tu te feras lyncher puis on t'oubliera, et le pire, le pire, c'est que l'abandon n'est pas une solution, non, il est déjà trop tard pour faire demi-tour, parce que tu es dans le système maintenant, c'est quasiment impossible d'en sortir d'une belle manière, et tu te prends le retour du boomerang, faisant éclater les jolies illusions qui t'ont fait rêver petit, parce que tu ne peux pas abandonner ce dans quoi tu t'es investi depuis si jeune, hein, abandonner, ça voudrait dire tout perdre et essayer un revers dont tu ne te remettrais pas, une belle descente aux enfers, il faut endurer et se relever ou bien subir les terribles conséquences, l'oubli, le mépris, le jugement, les regards hautains,

presque de dégoût, la haine de tes pairs, les reproches de les avoir abandonnés, supporter les chuchotements sur ton passage, il a toujours montré des faiblesses celui-là, hein, toujours, et elle, elle n'était pas faite pour ça, non, sensible mais trop fragile, on le savait d'avance qu'elle allait craquer, et puis, ce n'est pas une grande perte pour la musique, la nouvelle génération arrive, ben tiens, c'est sûr que ce n'est pas donné à tout le monde de se désensibiliser intégralement, moi les mecs qui y arrivent, qui restent debout sans broncher, qui acceptent de s'en prendre plein la figure sans ciller, je leur dis bravo, franchement, bravo, oui, ils ne comprennent rien à la musique mais ils y arrivent quand même, il faut être sacrément blindé mentalement pour le faire, hein, rentrer sur scène, ne pas faire attention à ce qui se passe autour, se ficher des jugements et réussir à jouer de manière professionnelle, balancer sa version presque comme une machine, sans se poser de questions, jouer toujours pareil, ils sont ahurissants, ahurissants, et toi, pendant ce temps, à ne pas suivre le mouvement, tu auras manqué ta chance et tu ne pourras t'en vouloir qu'à toi-même, et oui, te mordre tes doigts qui ne te serviront plus à rien, et là, tu t'en voudras de pas avoir eu de plan B, parce que pendant ce temps, tiens, un autre musicien saura utiliser l'argent à bon escient, et lui, au moins, il sera reconnaissant, donc peu importe le regard des blaireaux sur toi, ils sont les maîtres de ta vie, tu dois te soumettre ou ne pas faire ce métier, un beau cercle vicieux dans lequel tu te sens obligé de t'enfoncer si tu veux persévérer dans cette voie, même si tu te détestes, tu n'as pas vraiment le choix, hein, le système fonctionne ainsi, et ce n'est même pas la peine de chercher du soutien chez les enseignants, ils se feront un malin plaisir de t'accabler encore plus, tiens, d'ailleurs, je me rappelle d'un prof qui avait dit que de toute façon, on se devait de jouer techniquement parfait, que c'était le minimum requis, je m'en souviendrais toujours, de son discours, si vous n'êtes pas capable

de jouer sans faute, si vous acceptez de laisser passer des imperfections, n'essayez même pas de songer à être considéré un tant soit peu dans ce milieu, vous n'atteindrez jamais le niveau supérieur, ah quel beau discours, hein, quel beau discours, ils sont complices de notre malheur, oui, oui, tous plus hautains les uns que les autres, les gentils, les complaisants, ce sont des ratés, donc ne perd pas ton temps à aller les voir, parce qu'à force de te faire considérer comme la révélation du siècle, tu ne progresseras jamais, alors tu te tournes vers les plus exigeants, les plus demandés, les meilleurs, souvent les plus odieux, les plus cassants, les plus froids, parce qu'ils n'ont pas de temps à perdre et ne s'embarrasseront pas de quelqu'un qui ne les intéresse pas, mais en même temps, qui n'aurait pas envie de côtoyer l'excellence, hein, qui n'aurait pas envie de viser l'impossible, même si les cours te détruisent, que tu en sors plus démoralisé que jamais, au bord de l'explosion, ils te permettent de progresser et de t'endurcir, si déjà là, tu ne supportes pas la pression, tu ne réussiras jamais, non, et tu as beau vouloir sortir de cet état d'esprit, parce que finalement, tu joues depuis des années, tu la connais, la musique, tu es loin d'être un amateur, et puis tu commences à t'habituer à monter sur scène, à subir ces regards insidieux, ces soupirs silencieux, il faudrait peut-être essayer de surpasser tout ça, non, tu es censé avoir dépassé le stade de l'enfance, quand même, mais il y a toujours quelqu'un pour te remettre à ta place, t'ébranler un peu plus, creuser ta fragilité, et à ce petit jeu, les profs sont des champions, ils testent sans cesse ta résistance pour te préparer à affronter les animaux féroces qui t'attendent dans l'arène, dehors, quand ta place confortable et privilégiée du conservatoire ne te protégera plus et que tu quitteras le cocon familial de l'école, quand j'y pense, tiens, le conservatoire se révélait être une bonne planque, dur, oui, déprimant, oui, surtout quand tu travailles tranquillement dans ta salle, et que d'autres

élèves malveillants décident de venir coller leur nez à la fenêtre, pour te juger, t'examiner, ils t'écoutent, espionnent chacune de tes interventions, et toi, tu te sens sans cesse épié, garder ton calme devient un défi permanent, mais comment se fait-il que certains se payent le luxe de venir percer ta bulle, hein, pour qui ils se prennent, d'abord, ils n'ont vraiment rien d'autre à faire de leur vie, non rien, visiblement, même dans ta pratique on ne te laisse aucun répit, non, quand ça se produisait, j'avais envie d'ouvrir la porte et de leur hurler dessus, de les frapper avec mon violon et mon archet, et de leur dégueuler ma rancœur et ma colère à la gueule, mais non, il fallait rester calme, zen, zen, zen, faire comme si rien ne pouvait entacher ma concentration, comme si ces rats ne me perturbaient pas, ne jamais, jamais, les laisser gagner, sinon tu ne t'en sortiras jamais, tu n'auras pas le cran d'affronter ce qui t'attend plus tard dans les concours et les concerts, un quotidien sous haute pression, tu ne tiendras pas, c'est sûr, non, tu ne tiendras pas quand il s'agira de passer des concours et que les autres candidats auront les crocs, que tu seras jeté dans un océan rempli de requins affamés, l'extérieur ne doit jamais interférer, et pour ça, le conservatoire a au moins le mérite de t'y préparer, de tester ta résistance, on te rabâche le même discours à longueur de journée qui finit par rentrer, seuls les plus forts survivent, tu prépares concours sur concours, à peine tu en finis un qu'un autre pointe le bout de son nez à l'horizon, et toutes les compétitions sont des boucheries, oui, de vraies boucheries, il faut montrer qui tu es vraiment, surpasser les autres, les écraser, en faire de la bouillie, c'est affligeant, mais que c'est affligeant ce bazar, parce que tu pars perdant d'avance avec de tels discours, mais pourtant, dans les concours, ça se passe ainsi, oui, oui, et on sait très bien qu'il n'y a plus que les concours qui valent quelque chose en musique, hein, ils existent pour nous démarquer les uns des autres, tu y retrouves tous les copains du conservatoire et l'état

d'esprit n'a pas changé, non, car tout le monde veut atteindre les sommets, mais malheureusement, il n'y a pas de places pour tous, et c'est pourquoi on a créé les concours, non pas pour révéler des artistes, non, mais pour produire des machines musicales, les concours sont devenus la nouvelle méthode de référence, la seule et l'unique, tout repose sur une seule performance à un moment donné, comme les championnats du monde ou les jeux olympiques, parce que oui, ça fait très prestigieux, très noble, très chic de dire qu'on a gagné des prix dans des concours internationaux, je ne vais pas dire le contraire, non, non, et puis, il n'y a pas trente-six solutions pour parvenir là-haut et pour te différencier des autres, hein, à part un coup de chance qui n'arrive qu'aux autres, il va falloir passer par là, par cette hiérarchie imposée et malsaine, alors autant t'y mettre tout de suite, prendre ton courage à deux mains, et te jeter dans la fosse, de toute façon, que tu le veuilles ou non, si tu ne passes pas par cette étape, tu te feras méchamment juger par les blaireaux des premiers rangs, cataloguer dans le compartiment des médiocres et des faibles, de ceux qui ne prennent pas de risques, qui ne sont pas courageux, ou de ceux qui n'ont pas le niveau, qui se cachent derrière leurs belles paroles censées t'impressionner pour te faire peur, et au final, ils ne valent pas grand-chose, ces énergumènes, non, non, alors qu'en fait, on n'a absolument rien compris, tout ce qui implique un classement est une insulte à la musique, à son essence, et toi, tu dois toujours répondre présent, toujours, alors tu vis dans un environnement de stress, tu joues à côté de musiciens qui n'attendent qu'une seule chose, ta chute, oui, car ils sont jaloux, ils aimeraient bien être à ta place, hein, se faire remarquer, eux aussi, sortir du lot, et continuellement, tu les penses meilleurs que toi, pourtant, tu ne l'as pas volée, cette place de chef d'attaque des seconds violons, non, non, tu l'as attendue tellement longtemps, tu as bossé dur pour l'avoir, comme un fou, pas moins que les autres,

tu as gravi les échelons, petit à petit, à coup de patience et de travail, mais ce n'est pas assez bien, ce n'est jamais assez bien en fait, tu n'as pas encore la place de premier violon solo, tu dois toujours voir plus haut, oui, ne pas te satisfaire de ce que tu as déjà acquis, et dans ce milieu, les vacances ne sont qu'une illusion, il devient impensable de penser à s'arrêter, hein, de toute façon, si tu t'arrêtes, tu te fais rattraper par la culpabilité bien entretenue par le système et tes profs depuis ton enfance, de la flagellation mentale, s'arrêter une journée, c'est être fainéant, se reposer sur ses lauriers, de quel droit tu t'accordes une pause, tu crois que c'est comme ça que tu deviendras premier violon solo de l'orchestre de tes rêves, que tu vas gagner des prix dans les grands concours, que tu te produiras dans les plus célèbres salles du monde, les autres ne s'arrêtent pas, eux, non, non, ils travaillent tous les jours, tous les jours, alors comment se fait-il que tu prends le temps de te relaxer, toi, hein, tu te penses meilleur que les autres, tu te prends pour qui, et alors, quand ces pensées t'envahissent, tu te sens tellement mal que tu ne songes même plus à prendre ne serait-ce qu'une demi-journée de repos, parce que la musique n'attend pas, non, elle n'a jamais attendu personne, et surtout pas toi, pauvre imbécile, aliéné par le système, tu n'as pas compris que se relâcher, c'est enlever un pied du tabouret sur lequel tu tanges en permanence et tirer un peu plus sur la corde, alors tu retournes au travail, des heures et des heures pour rattraper le temps perdu, pour atteindre un truc qui n'existe pas et qui s'appelle la perfection, ce joli mot qui te rend fou à force de te poursuivre tous les jours, et la perfection, elle ne va pas tomber du ciel, qu'est-ce que tu crois, la culpabilité te poursuit jusqu'à ce que tu te remettes au boulot, l'angoisse de performance te tourmente, si tu veux réussir, tu n'as pas vraiment d'autres choix que de faire du travail ta vie, quel beau discours on nous rabâche à longueur de journée depuis tout jeune, mais il paraît que ce qui compte

est de jouer parfait et sans faute comme des robots, je ne sais pas à quel moment le mot perfection a fait son apparition dans le milieu de la musique, mais il a signé son arrêt de mort, oui, il l'a exécutée de ses trois syllabes tranchantes, trois sons abjects qui agressent les oreilles et qui te ramènent à la triste réalité du domaine, et oui, parce que mine de rien, la préparation d'un concours commence un an, deux ans à l'avance, parfois plus, tu bouffes des gammes et des arpèges à longueur de journée, des études, des caprices, des sonates, des concertos, des traits d'orchestre, et j'en passe, en essayant de ne pas penser aux dizaines d'autres violonistes issus du conservatoire qui se présenteront également, tous au moins aussi bons que toi, ceux-là même qui t'observent pendant tes heures de pratique, comme si être surveillé pendant son travail par des camarades avides de te voir mordre la poussière devenait la chose la plus naturelle au monde, tristesse, tristesse, mais je ne vais pas mentir, hein, quand j'ai vu comment ça fonctionnait, je me suis mis à faire pareil moi aussi, bien sûr, parfois, j'errais dans les couloirs un peu plus que je n'aurais dû, je tendais l'oreille ici et là pour deviner qui jouait, comment la personne progressait, je voulais tout le temps savoir à quel niveau je me situais par rapport aux autres, ça en devenait maladif, oui, complètement maladif, la plupart du temps, ces espionnages secrets finissaient en crise d'angoisse, le semblant d'intégrité et de décence qu'il me restait me ramenait les pieds sur terre, je finissais par passer mon chemin bien vite pour m'enfermer dans une salle et travailler comme un acharné, une bête de somme, en essayant de me convaincre qu'écouter les autres ne m'atteignait pas, que j'étais moi aussi capable de tous les manger en concours, on devient tous identiques finalement, tous des moutons bridés par le système, on n'ose pas se le dire, bien entendu, car il faut sauver les apparences, hein, toujours les apparences, mais les spécimens qui se fichent de tout sont très rares, et plutôt que de se serrer les

coudes, de faire bloc, d'essayer de changer les choses, on continue à faire les ignorants, chacun dans notre coin, on continue de simuler, on a tellement peur de se faire remplacer que jour après jour, on continue de porter le masque de l'hypocrisie sur notre visage fatigué, on juge beaucoup mais jamais de manière bienveillante, toujours dans le dos des autres, c'est bien plus facile que d'assumer, hein, il n'y en a pas un pour rattraper l'autre, tiens, pour se dire que ça devrait changer, qu'il n'y a aucune humanité, que rien de positif ne peut sortir de ça, qu'on ne rend pas service à la musique et qu'on est en train de la tuer, mais soyons francs, ce serait beaucoup trop difficile de se l'avouer, ça ferait si mal, si mal, il vaut mieux entretenir cette compétition malsaine qui nous bouffe plutôt que de s'avouer plus faible, tout ça ne donne aucunement envie de rentrer au conservatoire, cette fosse aux lions voraces, devenue rassurante avec le temps, au moins, je m'y sentais en sécurité, j'avais simplement à suivre les rails comme les autres et à m'accrocher, les seuls prédateurs que je devais affronter étaient les musiciens dans la même situation que moi, au même point, alors oui, il fallait supporter l'exigence permanente, mais il y avait quand même un semblant de communauté, on se comprenait, à force d'agir tous de la même façon et de faire des tentatives pour le cacher, on avait au moins cette conscience-là, on savait dans quel bateau on montait tous ensemble, un genre d'accord tacite passé entre nous, ça ressemblait à la guerre, oui, la guerre, mais on connaissait bien l'ennemi, alors certes, bien sûr qu'on attendait que l'un d'entre nous craque pour prendre sa place, mais ça nous embêtait quand même un chouïa de laisser un camarade sur le carreau, il avait des qualités lui aussi après tout, alors pendant quelques temps, il se formait un véritable bataillon de petits soldats prêts à protéger les siens coûte que coûte, en apparence, au moins, parce qu'on se détestait quand même intérieurement malgré le fait qu'on soit une sorte de grande

famille, avec du drama, oui, mais qui n'aime pas ça le drama, tiens, et cette idée nous aidait à survivre aux regards mitrailleurs des profs, jamais contents de ton travail, qui ne se gênaient pas pour barbouiller tes partitions d'un gris agressif, mettre de grandes croix brutales sur les passages compliqués, entourer rageusement une note ratée, une nuance oubliée, et j'en passe des mouvements d'humeur quotidiens, diverses manières de te prouver que de toute façon, tu n'y arriveras pas, jamais, jamais, tu n'es pas fait pour ça, tu n'as pas ce qu'il faut, non, pas du tout, du tout ce qu'il faut, et avec ces réflexions encaissées à longueur de journées, il aurait presque fallu être une machine pour les contenter et ne pas se laisser abattre, hein, donc pourquoi, pourquoi continuer à nous donner des sous si des gros tas de ferraille robuste peuvent nous remplacer pour plus de performance et pour moins cher, c'est vrai quoi, au moins, elles, elles ne font pas de réticence, elles n'ont pas de sautes d'humeurs, elles sont fiables, régulières, pourquoi s'enquiquiner avec des musiciens qui ont le culot d'émettre des pensées et de faire des fantaisies, des caprices de stars comme s'ils étaient Justin Bieber ou Taylor Swift, la voilà la vraie musique, ils sont là les vrais musiciens, comme te diraient tes oncles et tantes pendant les repas de famille, au moment du trou normand, en te demandant si tu as entendu parler du dernier Jul, un album fabuleux et rempli de poésie, alors que toi, tu essayes péniblement de passer au travers de ces mauvais moments que tu fuis de plus en plus en bravant les reproches de tes parents, et de leur expliquer que ce que tu fais, c'est plus qu'un métier, oui, c'est une vocation, que non, tu n'es pas musicien du dimanche, que oui, tu arrives à gagner un minimum ta vie, franchement, je me demande pourquoi je fais ça, je ne sais plus, bordel, je ne comprends pas, je ne comprends plus rien, c'est devenu une torture quotidienne, de devoir se battre pour être reconnu même dans ta famille, sans compter le

rythme de vie infernal qui ne s'arrête jamais, jamais, jamais, derrière les sourires et les saluts sur scène, on ne remarque pas la fatigue, les cernes, le stress, la lassitude, le manque de temps pour les choses simples de la vie, cuisiner par exemple, apprendre une nouvelle langue, lire, pratiquer un sport, aller au cinéma, je ne sais pas, moi, des, des, des activités dignes d'une vie normale, en fait, car le temps qu'il te reste, tu le mets dans ton chat qui t'attend patiemment, lui, au moins, il est fidèle, même si c'est par nécessité, parce qu'entre temps, tu t'es aussi coupé de tes amis, tu n'as jamais le temps de répondre présent à leurs invitations et ils ont fini par se lasser, normal, tu n'es plus qu'un fantôme, et pareil pour la famille, tu apprends le mariage de ta cousine ou le décès de ton grand-oncle cinq mois plus tard, et tout ça pour que ta tante Monique te balance en plein figure avec beaucoup de jalousie que c'est plutôt tranquille la vie de musicien, ce n'est pas bientôt fini les vacances, tu ne fais que ça être en vacances, c'est dingue, j'ai encore vu que tu parlais à Pétaouchnock, tu vois, arrête de te plaindre qu'on ne prend pas de nouvelles, on te suit sur Instagram et Facebook, quelle chance tu as d'exercer ce métier, n'empêche, hein, je ne comprends pas pourquoi tu as ce petit air de chien battu, tu devrais être heureux plutôt que d'avoir cette allure tourmentée et larmoyante en permanence, de chouiner que tu as mal ici et là alors que tu dors dans des beaux hôtels, que tu as les moyens de voyager en première classe, oui tu n'as pas le temps de cuisiner mais tu manges tous les jours ou presque au restaurant, alors de quoi tu te plains, hein, de quoi tu te plains, j'aimerais bien être à ta place, et, au fait, as-tu entendu parler de la composition d'un morceau de musique par un ordinateur assisté, c'est exceptionnel, quel exploit, mais non, non, non, ce n'est pas exceptionnel, non, c'est catastrophique pour la musique, catastrophique, seulement, ils ne peuvent rien comprendre du tout, ils font partie des personnes émerveillées devant les

exploits de la science, qui te disent que puisque la maintenance de ces machines coûte moins cher que si un artiste annule un concert, il faudrait peut-être y réfléchir, c'est terrible, terrible, quand on y pense, tu as beau vouloir sauver tout ce qui reste d'humain dans ce milieu, vu comment il est considéré par les personnes extérieures, ce sera bientôt sa fin, oui, oui, il ne faut pas se leurrer, hein, on se tient au ras des pâquerettes sur l'échelle de la considération de la société, en même temps, ne faisons pas les innocents, on est complètement fautifs, on ne fait rien pour y remédier alors il ne faut pas trop s'étonner que le fossé se creuse entre l'excellence, la seule chose qui prime, et la médiocrité, qui s'enfonce de plus en plus bas, comme avec les riches et les pauvres, la classe moyenne n'existe plus, bien évidemment que le commun des mortels ne veut plus s'intéresser à la musique classique, tellement élitiste, tellement hermétique, elle fait peur, je ne peux pas dire le contraire, tiens, c'est un peu normal que les machines finissent par nous remplacer, elles impressionnent déjà tout le monde, certains se sont même amusés à composer des pièces pour des appareils électroménagers, il n'y a plus de limites, les gens oublient que l'homme est derrière la soi-disant intelligence des androïdes, ils finiront par se trouver plus d'affinités avec eux à qui ils pourront donner un petit nom, plutôt qu'avec des autistes qui bossent nuit et jour leur instrument en disant qu'ils font la plus belle chose au monde, oui, c'est beau la musique, hein, mais je ne vois vraiment pas d'avenir positif, je ne vois rien d'autre qu'une longue, très longue, descente aux enfers, parce qu'en fait, ce métier est vain, complètement vain, oui, et je conseillerais à tous ceux qui veulent devenir musicien professionnel de sérieusement s'interroger sur les conséquences possibles sur leur santé mentale, en tout cas il faut qu'ils possèdent des nerfs très solides, que leur petit cœur soit vraiment bien accroché, parce qu'on se laisse vite atteindre, mine de rien, il faut être prêt à

devenir sacrément attardé psychologiquement, sans ça, c'est peine perdue, oui, parce que la culture recevra de moins en moins d'argent, elle finira par ne plus en avoir du tout, en fait, tiens, et les choses n'iront pas en s'améliorant, non, non, non, on s'en va droit à la catastrophe, tout ceci n'est qu'un leurre, une belle parade de carnaval, et bien entendu, on coupera en premier les budgets de la musique classique, parce que je l'avoue, nous, les musiciens, on est particulièrement inutiles, on ne fait pas grand-chose de concret, rien pour la survie de l'humanité, mais attention, pas de crainte, les autres arts y passeront aussi, certains survivront un moment, la littérature par exemple, plus accessible peut-être, le cinéma aussi, un peu à part, mais la musique classique sera l'un des premiers à disparaître, un beau cul-de-sac, tout ça, tiens, une autoroute dangereuse qui se termine sur une falaise, où il faut être prêt à faire le grand saut dans l'eau, et avoir préparé ses brassards auparavant, sinon, bonjour le chômage, et, dans le meilleur des mondes, on sera là, en train de regarder les mêmes machines qui nous auront pris nos places traiter nos dossiers à Pôle-Emploi, les aspirateurs qui feront le ménage tous seuls sous nos yeux, qui élimineront la poussière, et nous avec elle, ils nous aspireront de la même manière, tiens, comme de la poussière, comme de la vulgaire poussière

Les drogues ad libitum

que les musiciens soient tous des drogués, ce n'est pas nouveau, non, on les connaît bien, ces histoires, ces bruits de couloir qu'on essaye de taire, chut, chut, il ne faut rien dire, mais en même temps, il nous faut bien trouver un moyen de braver la pression extrême qu'on nous impose sans arrêt, lors des concerts, des répétitions, des concours, toutes ces heures infernales de travail, quelle triste mascarade tout ça, hein, une vraie *commedia dell'arte*, le spectacle commence avant même que tu ne sois entré sur scène, déjà là, tu sais d'avance que tu n'es pas assez bon et que tu vas te faire bouffer, tiens, tu en es même à te demander pourquoi tu restes là, à te faire regarder comme un parasite, tu n'as rien fait, rien demandé, mais tu finis toi aussi par te considérer comme une imposture, un miracle que tu aies passé les éliminatoires sur vidéo, parce que d'avance, tu sais que tu vas être jugé négativement, qu'on va aller chercher la petite imperfection, gratter la plaie, et oui, et oui, tout ça pour pouvoir établir un classement, un, deux, trois, quatre, c'est vrai qu'il faut quand même un gagnant, mais est-ce qu'on avait vraiment besoin d'infliger ces aberrations à l'art, personne n'a rien compris, comment peut-on classer des artistes, des gens qui se dédient entièrement à la musique, pourquoi en a-t-on fait le centre de notre existence musicale, comment peut-on décider que truc est meilleur que machin-chose, et puis, quels sont les critères retenus, d'abord, hein, la virtuosité, la propreté, la musicalité, l'originalité, la beauté, ça ne veut plus rien dire tout ça, non, personne n'en sait rien, rien du tout, parce que quand on fait des concours internationaux, soyons sérieux, tout le monde sait jouer, tout le monde a une présence légitime, des qualités et des défauts, un style propre, une personnalité, rendus là, on a chacun notre place quelque part, hein, qui sont-ils pour nous juger, qui sont-ils pour

décider si on a le droit de faire de la musique ou non, on ne fait pas des stats ou de la comptabilité, il n'y a pas une seule solution, on ne cherche pas à atteindre un résultat exact, non, je ne sais pas à quel moment on s'est perdus, je ne sais pas, je ne sais pas, mais ça, ça, ça me fait mal, ça me fait si mal de voir où on est arrivés, j'ai mal à mon art, oui voilà, et après on se demande pourquoi certains craquent violemment, sans prévenir, boum, l'explosion, mais nous les musiciens, on est tous complètement névrosés, et ce qu'il y a de bien, c'est qu'on a chacun notre petit truc pour combattre le stress ambiant, il n'y a pas de raison, tiens, quand on voit que la moitié de ceux qui font des grandes carrières, ceux qui vivent pour ça, ils sont tellement morts de trac avant les concerts qu'ils n'hésitent pas à annuler, ou alors, ils planent complètement et ne se rendent pas compte de ce qu'il se passe, ils sont shootés aux bétabloquants ou à d'autres substances tout aussi sympathiques comme l'alcool, le café, les cachous divers et variés, les drogues dures, le sucre, il y en a pour tous les goûts, oui, il n'y a qu'à demander, l'alcool pour les mélancoliques, ce doux liquide plus ou moins fort qui réchauffe le gosier et permet d'oublier, de voir la vie en rose, on commence avec une petite lichée de vodka, histoire d'être juste un peu plus à l'aise, plus confortable, et d'un coup, on se sent pousser des ailes, on a l'impression que les doigts vont vite, qu'ils glissent tout seul sur le manche, mais c'est faux, ça va de pire en pire, tiens, et on augmente la dose petit à petit, un, deux, trois petits remontants, on finit avec une bouteille complète, un litre pur et dur, ça râpe le gosier, on ne tient plus debout, on doit se faire remplacer à la dernière minute, souvent par un petit prodige pas encore préparé à cette aventure, on affiche un visage boursoufflé de désespoir, tandis qu'on s'enfonce dans le mal, en pensant que cette boisson va nous reconforter alors qu'en fait, elle nous plonge dans le spleen du musicien hypersensible voué à l'oubli, cet individu devenu un échec de la

société, ensuite, pour ceux qui sont tenaces, le café, breuvage idéal pour travailler davantage sans dormir, de toute façon, on perd son temps quand on dort, donc il faut pratiquer, hein, encore, encore, encore, comme des bêtes de somme shootées aux antibiotiques pour une production toujours plus importante, mais de moindre qualité, et même si la caféine rend un peu nerveux voire complètement hystérique, au moins, les personnes qui en consomment peuvent jouer de leur instrument plus que la moyenne, et tant pis si les heures sont inefficaces, il faut surtout les compter et en faire le plus possible pour faussement impressionner les autres, sortir les gros bras et bluffer, d'ailleurs, quand on m'a proposé de tester le café, je ne voulais pas au début, non, mais les autres le faisaient, alors pourquoi pas moi, hein, donc j'ai remplacé l'eau par du café, de cette manière, je pouvais travailler mon instrument autant que je le voulais, même la nuit, porté par une énergique fébrilité constante, ça me donnait bonne conscience d'aligner les heures, je pouvais fanfaronner devant les copains, tiens, hier j'ai travaillé plus de huit heures, aujourd'hui, j'en suis déjà à cinq, parfois je jouais huit, neuf, dix heures sans problème, mais à un moment donné, par contre, j'ai commencé à avoir beaucoup de difficultés à m'endormir à cause des dizaines de cafés que je m'enfilais à longueur de journée, et des petites douleurs ici et là, j'étais une pile électrique, une bombe à retardement, je ne tenais pas du tout du tout en place, et par effet placebo, j'étais à la fois trop fatigué pour travailler, mais en même temps, pas assez pour dormir, j'ai fini par ressembler à un zombie, je traînais avec moi une humeur massacrant tous les jours, et puis, j'ai commencé à avoir des tremblements, il a fallu que je me fasse engueuler par mes profs, tellement ce que je leur montrais était nul, pour que je décide enfin d'arrêter avant de devoir tenter des choses plus trashes, le Redbull, tiens, par exemple, un vague goût de bonbon qui te booste d'une énergie nocive si tu en abuses, le

coca aussi, plein de sucre, mais bon, qui ne le fait pas, hein, nous les musiciens, on est complètement dans l'excès, je ne vais pas nier, on a besoin de son petit réconfortant, chacun à sa manière, et puis, pas de panique, il y en a d'autres, le sucre sous toutes ses formes, les chewing-gums, les paquets de biscuits, les fast-food, les Advil, la cigarette électronique ou naturelle, les drogues douces, le cannabis, oui, ou les drogues dures, les amphé, la coke, l'ecsta, la LSD, l'héro, on trouve toujours chaussure à son pied, hein, il suffit simplement de trouver ce qui nous convient le mieux, voilà, et quant au reste des individus, ceux qui arrivent à performer au plus haut niveau à chaque concert, je n'y crois pas, non, je n'y crois pas, un jour ça cassera, c'est sûr, mais bon, très bien, disons qu'il y a quelques exceptions qui arrivent à jouer comme des robots, voilà, magnifique la musique, il faut donc être shooté, insensible, malheureux ou en perpétuelle dépression pour s'en sortir, bravo, hurra, félicitations, et je ne parle même pas de ce qui se passe quand tu oses annuler un concert, tiens, drama, drama, drama, une décision tellement tragique qu'on en est presque à parler d'apocalypse dans ce monde si petit qui se pense si grand, les gens se déchaînent, les médias déversent leur venin, tu n'es plus qu'un moins que rien, tu perds ta dignité, toutes les heures investies sont balayées d'un revers de main, et oui, comme quoi, ton talent et la reconnaissance qui va avec ne tiennent qu'à un fil, un minuscule petit fil de rien du tout, d'un coup, c'est comme si tu n'avais jamais rien accompli jusqu'ici, comme si tout ton travail ne valait plus rien, parce qu'en fait, la seule excuse valable pour annuler serait de mourir, et encore, certains diront que tu exagères, que tu aurais pu patienter quelques jours quand même, on l'attendait depuis longtemps ce concert, et ces places qui coûtent la peau des fesses, tu y as pensé avant de crever, hein, c'est inadmissible de laisser les gens sur le carreau de la sorte, les rêves des pingouins partent en fumée, quelle honte, ils

sont déçus, se sentent lésés, les pauvres petits, du coup, si tu songes à annuler un concert, réfléchis bien aux conséquences d'abord, réfléchis très très fort, parce que tu signerais peut-être bien ta fin, peu importe ta carrière, peu importe les deux cents concerts par an, peu importe si tu es à l'agonie au fond de ton lit, en train de cracher tes poumons, sous antibiotiques ou avec une perfusion dans le bras, si tu es en train de vomir tes tripes suite à une indigestion alimentaire de la veille au soir, on s'en fout complètement, ça m'est arrivé une fois d'ailleurs, invité dans un restaurant chic, par les organisateurs, je suis tombé sur le mauvais plat et j'ai passé la nuit à dégommer tout ce que je pouvais en pensant douloureusement au lendemain, le train pour aller dans une autre ville, l'attente, le stress, la répétition à la va-vite, le concert qui m'attendait le soir, ce mot qui tournait en boucle dans ma tête, concert, concert, concert, il faudrait assurer car je n'avais pas le choix, le public n'a pas à savoir que tu es indisposé, tu parles, ils me font bien rire quand ils te font un cinéma parce qu'un artiste a osé annuler un concert et qu'ils vont perdre de l'argent qui, soit dit en passant, ne leur appartient même pas, tiens, et quand tu accuses le coup de cette effarante réalité, tu es fini, même quand tu es malade comme un chien, tu as intérêt à te lever pour aller jouer le soir, à te foutre un coup de pied au cul, hein, the show must go on, the show must go on, parce que ça coûte cher les caprices de stars, dis donc, alors débrouille-toi pour être d'attaque, même si tu dois prendre la pire drogue au monde, après tout, tu n'es pas Martha quand même, première femme à remporter le concours Chopin, la Grande Martha, tellement morte de trac qu'elle n'osa plus monter sur scène pendant des années, tiens, avant de finalement se réconcilier avec le milieu, elle en a annulé, des dizaines et des dizaines de récitals, alors qu'elle était dans les coulisses prête à rentrer sur scène, incapable d'appriivoiser cette saloperie vicieuse qu'est le stress, ses sautes d'humeur

connues de tous, blâmées même par ses admirateurs, la grande Martha incomprise de certains, mais à qui on a fini par pardonner grâce à son génie et sa générosité, il faut bien lui reconnaître ça, la Grande Martha, ce n'est pas personne, c'est la Céline Dion de la musique classique, quand même, et ce bon vieux Glenn, tiens, il était fou lui aussi, il s'est fait critiquer et admirer sa vie entière, et pourtant, ils en ont fait un drame immense quand il a disparu à cinquante ans tout juste, pauvre homme, même ses détracteurs ont pleuré, ces pingouins hypocrites, ils ont compris trop tard ce qu'ils perdaient, un génie controversé et adulé, et oui, trop tard, trop tard, et Leon Fleisher, ce grand pianiste américain qui continue de jouer à plus de quatre-vingt-dix ans, après avoir combattu pendant vingt-cinq ans une dystonie de fonction, incapable d'utiliser sa main droite pétrifiée, mais si encore c'était le seul, ça irait peut-être, mais non, non, il y en a toute une poêlée, des musiciens blessés sérieusement, en grande partie à cause du rythme de vie infernal, Murray Perahia, Michel Béroff, Jean-Efflam Bavouzet, des pianistes tout ça, là, mais au violon, on n'est pas épargnés non plus, Maxim Vengerov, par exemple, l'un des plus grands, qui a dû stopper sa carrière de violoniste pendant plusieurs mois avant d'envisager de remonter sur scène, un parcours du combattant, en même temps, comment voulez-vous survivre à la pression incessante du milieu en restant zen, on te dit de faire du yoga ou de la méditation, oui, oui, bien sûr, c'est bien beau tout ça, mais déjà que t'as pas le temps de cuisiner pour bien manger, comment en trouver pour faire ce genre de choses débiles et superflues, hein, alors tu essayes de trouver des solutions pour performer, tant pis si elles ne sont pas très catholiques, tant pis pour ta santé, elle sera bien assez solide, ce qui atteint les autres ne te concerne pas, tu es invincible, oui, invincible, c'est toujours ce qu'on pense avant qu'un pépin physique arrive, il ne faut pas faire attention à ce qu'on dit, les bétabloquants, bétas

ou cachous pour les intimes, ce n'est pas si méchant, simplement ne pas en prendre beaucoup et le tour est joué, on voit où ça les mène ceux qui n'en prennent pas, tiens, ils ne survivent pas longtemps et terminent en dépression, ou blessés, parce qu'ils jouent sans écouter leur corps et qu'ils forcent trop, ils ont beau être des rocs psychologiquement parlant, jouer en mode robot ne rend pas service aux bras, aux mains, au dos, il est beaucoup plus facile de se blesser qu'on ne le pense, au moins, le petit bêta a le mérite d'aider ton mental, il devient ton copain du matin, mais le corps, le corps, lui, il ne peut pas supporter un rythme de vie aussi soutenu si on n'en prend pas soin, non, non, comme les sportifs, en fait, s'ils mangent mal, ne dorment pas assez et s'entraînent d'une mauvaise façon, ils ne tiennent pas longtemps, les musiciens c'est la même chose, sauf que les efforts sont faits dans l'ombre, la gloire arrive et repart aussi brutalement qu'en sport, un jour on est le héros national, et le lendemain on est le pire déchet de l'univers, enfin on ne fait pas la Une des journaux non plus, il ne faut pas rigoler, on fait de la musique classique après tout, un petit encart à l'avant-dernière page semble déjà une grande victoire, on doit sans arrêt être au top et performer comme des super-héros, alors on n'écoute pas forcément les petites douleurs ici et là qui peuvent survenir, et un beau jour, boum, ça craque, le roc se brise en mille morceaux, trop tard, trop tard, maintenant, le petit mal devient insupportable, tu n'arrives plus à porter ton instrument, tu joues quelques mesures et tu souffres le martyr, et là c'est le drame, et oui, la fin de tout, les annulations, les discussions houleuses au téléphone avec les organisateurs de concerts, ton agent, tes mécènes, l'oubli, oui, surtout l'oubli, et le mépris, les moqueries parfois, le profit de certains jeunes prodiges qui prennent ta place et te remplacent avec une facilité exaspérante, autant d'aspects qui te plongent dans une dépression profonde, rendu là, tu n'as plus qu'à prendre ton mal en

patience, attendre de redevenir un super-héros de la musique, peut-être, rien de certain là-dedans, et surtout, la question ultime, qu'est-ce que tu vas bien pouvoir faire de ta vie maintenant, avec tout ce temps que tu n'as jamais eu qui s'offre à toi, hein, et puis, aucun activité manuelle n'est envisageable, tu n'es plus bon à rien puisque tu as toujours essentiellement fait du violon, la folie te guette à force de tourner en rond, et oui, l'attente est intolérable et te ronge, les remarques et les réactions de tes pairs invivables, de tes proches qui font semblant de compatir, te font des sourires hypocrites alors qu'ils sont bien contents de pouvoir prendre ta place, tiens, ces sournois, et même, même, même si tu fais attention à toi et que tu ne te blesses pas, tu n'es jamais à l'abri de rien, sans compter que si ce n'est pas douloureux, ça veut dire que tu n'es pas assez exigeant, gros nul, tu pourrais te fouler un peu plus au lieu de t'écouter sans arrêt, hein, fainéant, voilà, il n'y a pas de juste milieu, non, la dépression fait partie intégrante de la vie d'un musicien, soit parce que tu joues tellement sans but que tu ne sais plus pourquoi tu le fais, soit parce que tu n'es jamais assez bon et que ta carrière est vouée à l'échec, soit parce qu'à cause d'une blessure, tu es déchu, alors certes, certes, c'est vrai, oui, certains arrivent à revenir de très loin, mais Maxim Vengerov, c'est Maxim Vengerov, toi, tu n'es rien, hein, rien du tout, on ne s'en sort jamais sans séquelles psychologiques, ça non, ou alors très difficilement, et si ce n'est pas les bras ou le dos qui trinquent, ce sont le cou, les mains, les épaules, les oreilles, ces pauvres oreilles qu'on maltraite à longueur de journée, la plupart des musiciens deviennent presque sourds, tiens, à force de s'envoyer des tonnes de décibels dans les oreilles tous les jours, elles fatiguent les pauvres, et oui, elles n'en peuvent plus, elles sont exténuées, des sifflements qui ne partent plus, qui envahissent ton quotidien, prennent toute la place et semblent de plus en plus forts, ils ne te quitteront plus jamais, les acouphènes, non, non,

une fois qu'ils sont là, c'est fini, à toi d'apprendre à vivre avec ces parasites, tu deviens schizophrène à entendre en permanence un si bémol, un mi grave, dans l'autre oreille un ré aigu, de toute façon, quand tu t'en rends compte, il est déjà trop tard, oui, la prévention devrait être faite quand on est petit, mais au contraire des sportifs, on n'a aucun encadrement puisque, rappelons-nous, la musique est belle, pacifique, douce, agréable, elle ne heurte personne alors pourquoi aurait-on besoin de spécialistes, hein, c'est du chichi tout ça, se plaindre pour rien, on en revient toujours au même point, la musique n'est pas le milieu innocent qu'elle prétend être aux yeux du public, non, elle est un monde de souffrance, de harcèlement, de douleur continue, d'ailleurs, et chez les compositeurs aussi, il y en a, du gratiné, pas mal d'entre eux sont morts jeunes de maladies graves ou complètement fous, mais on dira qu'à l'époque, ils n'avaient pas les moyens, et pourtant, pourtant, Mozart, tiens, ce génie vénéré de tous pendant un temps, enterré dieu-ne-sait-où dans une fosse commune avec la plèbe comme un malpropre, Bizet, foudroyé par infarctus après une rupture d'anévrisme en pleine gloire, à tout juste trente-six ans, alors qu'il venait de faire la création de *Carmen*, l'opéra le plus produit au monde, Schumann, ce pauvre Robert justement, il était tellement devenu fou que déjà au dix-neuvième, il sentait qu'il n'était pas assez bon, il entendait des voix dans sa tête qu'il couchait sur des portées musicales, il n'a rien trouvé de mieux que de s'inventer un système censé améliorer la réaction de son quatrième doigt, résultat, il a tellement forcé, tellement voulu être le meilleur qu'il a complètement bousillé sa main, et voilà, impossible de continuer à jouer, il est mort dans un asile, tout seul, des destins tragiques de compositeurs, il y en a à la pelle, Chopin, shooté à l'opium, Beethoven sourd, alcoolique et irascible, probablement bipolaire, Webern, tué par balles, Purcell, vraisemblablement empoisonné, Tchaïkovski, suicidé à

cause de son homosexualité, sans compter les nombreuses dépressions, hein, les plus grands artistes étaient tourmentés, drogués et pitoyables, on essaie de le cacher tant bien que mal, on tente de falsifier les versions officielles pour rendre le milieu plus joli qu'il ne l'est réellement, pour faire rêver les enfants parce qu'on ne doit pas leur faire peur, et après, on te dit de faire de la musique parce qu'elle conserve, ben voyons, on en a bien la preuve avec les compositeurs et certains artistes, tiens, mais ce n'est pas grave, maintenant que la science a progressé, les médecins ont tous les remèdes, tous, tous, tous, ils sont capables de te faire jouer avec une tendinite ou une pneumonie, peu importe, ils te remettront sur pied coûte que coûte, au pire, tu meurs sur scène et ta mort sera belle, voilà, on se souviendra de toi comme d'un héros, celui qui s'est tellement dévoué à son art qu'il en est décédé, mais quelle belle mort, tiens, hein, quel artiste ne rêverait pas de rendre son dernier souffle sur scène, je me le demande, et puis de toute façon, toi, tu es plus fort que ça, plus fort que la Grande Martha, ce bon vieux Glenn ou ce pauvre Robert, tu es invincible même, le superman de la musique, alors ça ne te dérange pas trop de prendre ces saloperies de bétas, des méthylphénidates, du modafinil, ou d'autres choses du même style, du moment que tu peux tout défoncer, c'est ce qu'on t'incite à faire, pourquoi se priver si d'autres le font, hein, pourquoi pas toi aussi, il suffit juste d'y aller progressivement, oui, tu commences avec un quart, pour tester, une fois, deux fois, tu ne vois pas vraiment de différence, alors tu pousses à une moitié, et tiens, tu vois quelques effets mais pas assez, tu as quand même loupé ton gros passage, celui que tu travailles d'arrache-pied depuis des semaines, des heures durant, celui qui te rendait malade, ce n'était même pas une question de travail ou de volonté, parce que tu les as faites, les heures, à te remettre en question sans cesse, mais non, ce fameux passage n'était toujours pas propre, pas maîtrisé, tu as encore senti le stress à ce

moment-là, les tremblements, donc il faut encore augmenter la dose, un entier cette fois-ci, il va passer tout seul le petit cachou, ainsi de suite, ça devient une drogue, tu ne peux plus t'en passer, et puis, si le concert ne se passe pas comme prévu, tu pourras toujours prétexter que ce n'était pas ta faute, non, non, simplement pas la bonne dose de bétas, voilà le résultat, oui, ceci dit, à moi aussi, on m'a plusieurs fois proposé de tester les petits cachous magiques, même les médecins voulaient me les prescrire, vous vous sentirez bien mieux pour jouer, plus décontracté, le stress ne vous envahira plus, vous devriez tester au moins, et puis vous dormirez mieux, vous verrez, ces cochonneries d'insomnies qui te gardent éveillé, à devenir fou, tiens, le soir quand tu veux dormir et que ton cerveau passe en boucle les huit premières mesures de ton concerto sans que tu puisses lutter d'une quelconque manière pour le faire taire, qu'il travaille sans ta permission, dans ta tête, tu te vois poser les doigts sur le manche de ton instrument au millimètre près, t'appliquer sur la pression sur ton archet, pratiquer les démanchés et les changements de cordes, et ça, pendant des heures et des heures, alors que tu attends simplement que le sommeil daigne se présenter, tu as envie de hurler, de t'arracher la tête quand tu vois le temps défiler sur ton cadran, fatalement, tu es épuisé, exténué, tu voudrais simplement dormir, mais non, non, non, ton corps en a décidé autrement, soumis à ce régime de travail quotidien exigeant mais incapable de lâcher prise, il est nerveux, bourré de tics, tellement poussé dans ses moindres retranchements sans aucun accompagnement ni support qu'il n'arrive plus à faire la différence entre l'activité et le repos, et tu as envie de pleurer car le lendemain tu sais que tu dois commencer tôt, les journées ne sont pas infinies et elles passent vite, il faut rentabiliser ton temps, monter le nouveau répertoire alors que tu as des concerts sur d'autres programmes le soir, être toujours dans une incertitude incessante, difficilement

supportable, et puis tu te rends vite compte que tu n'as jamais assez de temps pour tout réaliser, il faut apprendre à mettre des choses de côté, à travailler les programmes en alternance, à gérer son énergie et sa fatigue, à ne pas se laisser avoir par les décalages horaires infernaux, à jouer avec des réserves pour continuer d'assurer les jours suivants, à ne pas être tout le temps au maximum de l'effort possible mais à essayer de le cacher, voilà, tu n'es qu'une, une, une feinte perpétuelle, en fait, à te dire que tu ne joues jamais assez bien, que tu pourrais faire mieux, mais le temps passe et toi tu trépasses, tu, tu, tu suffoques, et pendant ce temps, la solution miracle des médecins est d'essayer de te bourrer de cachous, évidemment, évidemment, quelle merveilleuse idée, mais moi, j'ai toujours refusé, même si on me faisait les gros yeux et qu'on me traitait d'inconscient, oui, franchement, tu exagères, il faudrait savoir ce que tu veux, tu te mets des bâtons dans les roues tout seul bonhomme, mais tant pis, j'ai dit non, j'ai refusé, encore et encore, je ne voulais pas devenir un drogué, non, non, non, je me suis dit que je préférerais me sentir mal avant chaque performance plutôt que de ruiner ma santé et de perdre le peu d'humanité qu'il me restait, et puis, j'avais juste signé pour être musicien, pas pour devenir toxico, hein, malheureusement dans ce milieu, ta santé n'est pas très importante, fumer et être défoncé en permanence sont des options tout à fait envisageables pour certains, il faut juste que ce soit de la bonne qualité, parce que l'inverse pourrait nuire à tes performances, même si le but est d'oublier toute la pression ambiante qui t'étouffe, tu ne voudrais pas non plus t'écrouler et t'avouer vaincu par ce système, hein, ce serait dommage, ceci dit, l'avantage avec ce genre de substances, c'est que tu planes tellement que tu ne ressens plus rien, tu prends très vite confiance en toi, mais attention, la chute peut être brutale quand les effets se dissipent, ce serait tout de même dommage que quelqu'un se rende compte que tu es

devenu addict, il faut être suffisamment malin pour le cacher, j'ai vu des musiciens s'écrouler sur scène, virer fous à cause de ce qu'ils prenaient, se faire sortir définitivement par leurs profs, les mêmes qui en apparence tentent de maintenir une illusion de joie de vivre, qui disent que tout va bien dans le meilleur des mondes, ils ne sont pas dupes, non, pas du tout, et paradoxalement, on nous demande de garder en tête la performance, les résultats, tu vas t'exposer dans des concours internationaux où tu représenteras ton pays, tu feras sa fierté, tu parles, rien du tout, au mieux quelques lignes dans le journal régional, mais comme il n'y a que ça qui compte, peu importe la manière, la fin justifie les moyens, tu dois performer, au bout du chemin, la gloire t'attend peut-être, ou peut-être pas, et comme il faut que la musique reste belle et agréable, tout du moins en apparence, les choses qui fâchent, on n'en parle pas, on les cache, parce que ce n'est pas joli joli quand on y pense, hein, mais il ne faut pas heurter la sensibilité des animaux qui mènent la danse tout en sniffant ce qu'ils trouvent sur les tables des loges de leurs protégés, après les concerts, le samedi soir tard dans la nuit

Les élèves décomposés

et les élèves, tiens, eux aussi sont un sketch permanent, une grosse blague qui te fait perdre du temps, qui raccourcit ton espérance de vie, et qui ne s'arrête jamais, jamais, jamais, ils sont une maladie chronique dont tu ne peux pas te débarrasser, le seul moyen de t'en sortir est d'agir de la même manière qu'eux le font avec toi, sans aucune considération, en restant désagréable, parce qu'à leurs yeux, tu apparais comme un moins que rien qui a raté sa vie, coincé là, réduit à des tentatives d'enseignement qui resteront vaines, et non, n'espère pas être autre chose pour eux qu'un individu défectueux, hein, bien sûr qu'ils restent un bon gagne-pain, mais il va falloir accepter de sacrifier tes heures de travail personnel, d'abandonner ta dignité, intégralement, c'est malheureux mais il n'y a plus rien à faire, non, enseigner est devenu une lutte perpétuelle contre tes valeurs, contre la personne que tu veux être, car celle que tu deviens au contact de ces petits fainéants odieux te dégoûte chaque jour un peu plus, et oui, et oui, tu en es réduit à leur apprendre le nom des notes et les positions des doigts, à essayer de les sensibiliser à la musique, à leur expliquer que non, l'archet du violon ne se tient pas comme un sabre laser de Star Wars, que non, ce n'est pas possible de jouer des caprices de Paganini après trois leçons, non, non, non, sans compter qu'enseigner est un choix plutôt mal vu dans le milieu de la musique, les places dans les écoles reconnues sont rares, le reste est à peine considéré comme un plan B par ceux qui tournent assez pour s'en passer, alors, si toi, tu dois enseigner à des enfants stupides dans des écoles minables, ça signifie forcément que tu n'es pas assez bon pour vivre de tes concerts, que tu es un médiocre instrumentiste qui doit se rattraper ailleurs, dommage pour toi, hein, ceci dit, ça paye bien, en apparence tout du moins, parce qu'au final, ce n'est rien

d'autre que de la prostitution musicale, tu te vends aux riches qui veulent bien paraître en dispensant des cours particuliers de violon à leur progéniture, leurs petits chéris les plus merveilleux au monde, alors ton boulot, dans l'histoire, c'est de faire plaisir aux enfants et de répondre à toutes leurs exigences, rien d'autre, non, rien, et en échange, on va te payer un peu pour que tu puisses vivre, survivre plutôt, n'exagérons rien tout de même, parce que par contre, les parents ne toléreront aucun écart, aucun, tu dois leur obéir ainsi qu'à leurs enfants, après tout, c'est grâce à eux que tu pourras peut-être acheter de la sauce bolognaise pour accompagner tes pâtes ce soir, et que minou aura droit à des croquettes haut de gamme et de la pâtée de luxe, hein, alors il ne te reste plus qu'à prendre ton mal en patience, et oui, peu importe, peu importe à quel point les échanges avec les mêmes sont difficiles et donnent d'affreux maux de tête, certains veulent devenir comme toi, d'autres n'en ont rien à faire de la musique, c'est comme jouer à pile ou face, tant mieux s'ils possèdent motivation et intérêt, tant pis s'ils veulent devenir le meilleur sans lever le petit doigt, toi, tu risques de souffrir, oui, tu vas vouloir t'arracher les cheveux, mais ça reste ton travail de leur transmettre l'amour de la musique, d'essayer de les éduquer un minimum, car si tu ne le fais pas, personne ne le fera à ta place, il va falloir apprendre à gérer ta frustration, hein, parce que le plus énervant dans l'histoire, ce sont les parents qui pensent que leur enfant est un génie, ils prennent pour exemple ce que leur pauvre culture musicale leur permet de connaître, sans aucune crainte du ridicule, il paraît que ça ne tue pas le ridicule, mais quand même, quand ils te sortent des aberrations trois fois plus grandes que leur immense appartement du 1^{er} arrondissement, à proclamer haut et fort que fiston sera le prochain André Rieu, vous verrez, il sera mondialement connu, il se produira partout, passera à la télévision, sillonnera la planète, sera adulé, vénéré, idolâtré, signera des autographes, fera la

Une des journaux, deviendra même meilleur que vous, toujours un petit plaisir ce genre de réflexions, tiens, seule la gloire que pourrait leur apporter leur rejeton les intéresse, ils vivent pour assister à ce scénario peu probable, ils veulent la reconnaissance dans leur cercle d'amis, écraser les autres à travers leur enfant, les impressionner, mon fils a joué en concert, ma fille a participé à un concours, de musique, oui, de violon précisément, oui, oui, elle a gagné un prix, ils ne vivent qu'à travers eux, frustrés de mener des soi-disant grandes vies qui n'ont plus aucune ambition, sans désir de se surpasser ou d'avoir des projets, ils sont prêts à tout, tout, tout, résolus à investir des milliers d'euros pour que leur enfant les porte vers les cieux, ne t'inquiète pas qu'ils veilleront à son travail quotidien, à ce qu'il ait le meilleur instrument, le meilleur professeur, les meilleures chaussures de concert, ils délirent complètement, complètement, et il est impossible de les raisonner, non, car ils ne veulent rien entendre, rien entendre du tout, comme ceux qui veulent que leur gamin fasse de la musique parce que ça fait bien dans les repas de famille ou avec les amis, tiens, dans leur tête, pratiquer le violon s'apparente à un certain degré d'éducation, une noblesse d'esprit, ce n'est pas accessible à tous, hein, ça démontre une ouverture sur la culture, peu importe le résultat, alors que la plupart du temps, il s'agit surtout d'une ambition démesurée pour la progéniture, qui elle, s'en fiche royalement de devenir le petit Mozart de sa génération, rien à faire de la musique, l'enfant veut juste jouer des morceaux rapidement, histoire de faire plaisir à papa maman, pour ensuite rejoindre ses copains et avoir la paix, en oubliant le plus vite possible son cours de violon, il fera tout pour être désagréable et te faire enrager, mais tu ne pourras rien lui dire car c'est un enfant roi, et les parents t'accuseront de ne pas t'adapter à leur petite merveille, d'être le fautif, un mauvais professeur, incompetent de ne pas reconnaître les qualités incroyables de fiston, ils se

permettront de te donner des conseils sur ta manière de jouer, de donner cours, voire même de préparer tes concerts, oui, oui, à coup de discours moralisateurs, vous devriez être plus pédagogue, plus patient avec Étienne, il a besoin qu'on lui parle gentiment, il doit se sentir en confiance, en sécurité, et puis vous lui donnez trop de technique à faire, vous ne pourriez pas lui apprendre des morceaux, non, plutôt, ça le motiverait pourtant, hein, il faudrait y réfléchir car ça ne fonctionne pas trop pour l'instant, il n'a jamais envie de pratiquer, jamais envie d'aller à son cours, qu'est-ce qu'ils peuvent m'exaspérer, à la longue, ils n'y comprennent tellement rien, mais ils sont incapables d'accepter le fait que leur gamin ne veuille pas faire de la musique, incapables, et comme ils pensent qu'ils te payent grassement, qu'ils t'entretiennent, alors qu'en fait, il s'agit juste, juste du salaire normal pour quelqu'un qui a ton niveau et tes diplômes, ils te menaceront de te renvoyer si tu ne fais pas d'efforts, en te sortant les sermons habituels, on trouvera bien quelqu'un de plus qualifié que vous et de plus reconnaissant aussi, il y en a partout des professeurs de violon qui sont prêts à prendre Étienne en charge, il a d'énormes qualités, vous savez, c'est vous qui n'arrivez pas à les voir, ben voyons, tiens, c'est si facile de mettre la faute sur le dos des autres, pourquoi faut-il que musique rime avec prostitution, sans parler du combat permanent pour essayer de leur faire comprendre que non, la musique ne ressemble pas au football ou à la natation, il ne s'agit pas seulement d'aller à son cours ou à son entraînement et d'oublier les partitions dans le placard tout le reste de la semaine comme on peut le faire avec les crampons ou le bonnet de bain, non, non, non, la musique demande de travailler tous les jours son instrument si on veut progresser, tous les jours, sans exception, de manière régulière, assidue, avec concentration, pour que l'oreille se développe, surtout petit, car c'est là le moment crucial, mais généralement, ça non plus, les parents ne peuvent

pas l'entendre, tout ce qui concerne leur rejeton te retombe dessus si tu ne fais pas comme ils le souhaitent, si ta manière d'enseigner ne leur plaît pas, comment se fait-il qu'il n'a appris qu'un seul morceau en trois cours, d'abord, son amie Lucie en a déjà fait cinq, et le concert à la fin de l'année, qu'est-ce que ça va donner à cette allure, ses camarades vont se moquer de lui, c'est inadmissible, vous n'êtes pas un bon prof, un bon à rien, on ne vous paye pas pour que vous vous tourniez les pouces, tout de même, si ça n'avance pas plus vite on va faire appel à quelqu'un d'autre, il y a l'anniversaire de la grand-tante Madeleine dans trois semaines, elle attend impatiemment d'entendre son petit neveu préféré, il doit pouvoir jouer plus que ça, à quoi ça sert de lui payer des cours sinon, hein, et quand tu essayes de leur expliquer que les débuts sont difficiles, que le violon, il faut du temps pour bien tout assimiler, pour poser les bases, partir sur une bonne technique afin que ça puisse progresser rapidement par la suite, et surtout, de manière autonome, intelligente, que oui, peut-être que son amie Lucie a fait plus de pièces mais a-t-elle un beau son, un beau *legato*, une belle tenue d'archet, une oreille qui corrige la justesse, parce que mine de rien, le rejeton, il n'est pas idiot, il en a, des qualités, même s'il ne fout pas grand-chose, il faut bien lui reconnaître au moins ça, mais non, mais non, rien à faire, ils restent bornés, butés, sûrs d'eux, que voulez-vous, le violon n'est pas vraiment le bon instrument pour apprendre la patience aux parents, ça, non, ils s'offusquent d'entendre des sons si horribles produits par leur petit génie, ils sont découragés de tant de nullité de la part d'un professeur qui se présente bardé de diplômes, issu soi-disant des plus grandes écoles, ayant soi-disant un parcours irréprochable, étant soi-disant excellent, et qui, pourtant, ne fait pas de miracles, mais ils ne comprennent pas à quel point ça peut être ingrat, non, non, ils ne peuvent pas comprendre, alors ils finissent par s'énerver, t'accuser de leur faire perdre du temps et de l'argent, oui,

surtout de l'argent, ce chantage financier dont on ne sort jamais, jamais, jamais, de la prostitution je dis, tu ne vends pas ton corps mais presque, tu vends toutes tes valeurs morales, ton intégrité, ton temps, ton savoir, c'est pire, tu donnes tout et tu es payé une misère, combien de fois quand tu commences ta carrière, on te dit qu'on serait content que tu joues mais qu'il n'y a pas beaucoup d'argent pour toi, la location de la salle coûte déjà un bras ou deux, alors on ne peut pas en plus rémunérer les musiciens, il faut faire des efforts pour la communauté, hein, c'est déjà un cadeau en soi de pouvoir jouer ici, combien de fois, mais combien de fois, tu fais des contrats où le montant gagné semble risible par rapport au nombre d'heures où tu travailles les morceaux en amont, puis le temps que tu passes à répéter ensuite, tu ne les comptes plus, les heures, non, tout comme les concerts où on te demande de jouer bénévolement comme si c'était la chose la plus normale au monde, on est forcé d'accepter toutes sortes de contrats, tout, tout, des plans dont personne ne veut parce qu'ils sont à la limite de l'exploitation, de la prostitution, oui, quand on t'annonce que les répétitions vont être exigeantes, qu'il faudra être dévoué et conciliant, qu'il ne s'agira pas de regarder sa montre, hein, de toute façon deux, trois, dix heures de plus, ça ne change pas grand-chose, tu n'es pas à ça près, hein, en revanche, ton salaire, on n'hésite pas à te le compter avec précision et à te le couper pour faire des économies, aucun problème à ce niveau-là, ça non, parce que les temps sont durs, il faut penser à rémunérer tout le monde sinon les gens refusent de travailler et le concert ne peut pas avoir lieu, mais qu'est-ce qu'il se passerait si les musiciens refusaient de jouer sous-payés, qu'est-ce qu'il se passerait, hein, eh bien, on t'accuserait de faire le difficile, ce n'est pas non plus la mer à boire tout de même, d'autres paieraient pour être à ta place, oui, ils paieraient, et encore une fois, on trouvera toujours un substitut, alors si tu veux réussir, tu dois tout accepter, voilà, parce

qu'on ne sait jamais, tiens, il peut toujours y avoir quelqu'un d'important dans la salle, quelqu'un qui va te remarquer, te prendre sous son aile de vautour, réaliser un plan machiavélique pour lancer ta carrière, mais non, mais non, tout ceci n'est qu'un leurre, ça n'arrive qu'une fois sur mille et ça ne réussit pas toujours, c'est ce qu'on dit aux enfants pour les faire rêver, pour les inciter à faire de la musique, la réalité est tellement différente, ces contrats farfelus, tu les acceptes parce que tu n'as pas le choix si tu veux survivre, et en plus, en plus, on se permet de te dire que ton travail n'est pas à la hauteur, ou bien, qu'il faut regarder les côtés positifs, les fameux côtés positifs qui servent d'excuse à tout et n'importe quoi, ben voyons, tu te mets dans toutes sortes de situations dont tu pourras être fier plus tard, oui, fier, et puis, tu prends des risques, tu montes du répertoire, ça forge l'expérience, voilà, parce que c'est très important, l'expérience, on voit ceux qui sont solides ou qui ne le sont pas, ceux qui pourront réussir ou non, de toute façon dans ce métier, tu dois être capable de jouer dans toutes les circonstances possibles et inimaginables, tu dois pouvoir faire face aux imprévus qui ne dépendent quasiment jamais de toi, la salle, les éclairages, l'acoustique, un problème de visa, le désistement d'un partenaire qui ne souhaite plus jouer, parce qu'il a eu un meilleur contrat ailleurs ou qu'il a décidé que ce n'était pas digne de lui, le public, ton humeur, un changement de programme, la température, tiens d'ailleurs, je me souviens d'une fois où je devais jouer dans une synagogue, et en arrivant sur place, j'ai constaté qu'elle n'était pas chauffée et seulement éclairée avec des bougies, dehors il faisait proche de zéro, quel calvaire, je n'ai jamais eu aussi froid de ma vie, jamais, mais encore heureux, cette fois-ci, le concert se déroulait à l'intérieur, parce que j'ai joué plusieurs fois dehors et c'est toute une expérience aussi, surtout quand la pluie menace de tomber et que les bourrasques de vent narguent tes

partitions, tiens, combien de fois il a fallu que j'invente des solutions miracles moins d'une heure avant de jouer alors que ces andouilles d'organisateur qui n'y comprennent rien te sortent des idées dignes d'un bricoleur en herbe, combien de fois j'ai déchanté en voyant l'endroit minable dans lequel je devais me produire et qu'on m'avait vendu comme un lieu de rêve, sans compter le public insupportable et grossier qu'il faut apprendre à gérer, les papiers de bonbon qui sont déballés pendant trois plombs dans un moment *pianissimo*, les commentaires soi-disant chuchotés mais que tu entends parfaitement, les sonneries des téléphones portables qui retentissent quasiment à chaque fois, les gens mécontents d'être dérangés agressant le fautif qui n'arrive pas à éteindre son appareil, les petites natures qui font le concours de celui qui toussera, crachera et se mouchera le plus fort entre les mouvements d'une pièce, ceux qui n'attendent pas la pause et le font pendant la musique, ceux qui sont tellement enthousiastes qu'ils applaudissent quand ça leur chante, en plein milieu d'un mouvement, alors que justement, justement, on a pris soin d'indiquer sur le programme de ne pas applaudir avant la fin complète du morceau, pourtant, ce n'est quand même pas compliqué de lire, hein, mais non, et les bébés qui hurlent, les parents qui ne veulent pas gâcher leur petit plaisir et décident de sortir seulement au bout de vingt minutes de crise, les blaireaux qui s'attendaient à entendre du Mozart et qui partent en plein milieu car la musique contemporaine proposée heurte un peu trop leurs oreilles délicates, ceux qui sont au premier rang et font mine de battre la mesure en rythme alors qu'ils sont complètement désynchronisés, et j'en passe, il y en a sans cesse, des cas comme ceux-ci, sans cesse, alors il vaut mieux te préparer à ces éventualités le plus tôt possible pour arriver paré aux pires éventualités, et puis il y a toujours cet entre-deux malsain, soit tu refuses les contrats foireux histoire de garder un semblant d'estime de soi, soit tu les acceptes, mais en

te soumettant de la sorte, sois bien conscient que tu entretiens ce système, que tu es d'accord avec le fait qu'un musicien ne vaut rien, oui, sois bien conscient que tu te tires une balle dans le pied et dans celui de tes collègues, que te rabaisser à faire certaines choses, c'est accepter de te considérer comme un moins que rien, mais ceci dit, il n'y a pas de solutions miracles, hein, si tu fais le difficile, on te raye de la liste très vite, et si tu acceptes de jouer sans être rémunéré, tu es méchamment jugé par les tiens, alors tu n'as plus qu'à prendre ton mal en patience, et tu as intérêt à être extrêmement patient, comment choisir un camp dans ce bordel, et c'est pareil avec les élèves et leurs parents, au début, tu te sens un peu obligé de prendre ce qui vient pour te faire ton petit nom, oui, et dans le lot, il y a toujours ceux qui ont décidé de pousser leur mioche coûte que coûte, même si ce dernier préférerait tout faire plutôt que d'endurer une heure de violon avec un allumé qui a choisi d'en faire son métier, mais généralement, ces enfants-là ont au moins le mérite d'être gentils pendant que leurs parents les poussent sans jamais se décourager, tu as beau essayer de leur dire que l'enfant n'a aucune des qualités requises pour devenir musicien, aucune motivation quelconque et qu'ils perdent leur argent, une fois qu'ils ont jeté leur dévolu sur toi, le sauveur, celui qui est censé faire connaître le gamin au monde entier, c'est trop tard, ils t'adulent pour les mauvaises raisons et n'hésitent pas à t'appeler plusieurs fois par semaine pour s'assurer qu'ils font travailler Hugo correctement, aujourd'hui il a fait une heure de violon avant d'aller dormir, on a oublié les devoirs mais on lui écrira un mot d'excuses, la musique c'est le plus important, il adore ça, un vrai supplice, il n'y rien à espérer d'eux non plus, ils déraillent totalement, tu n'as plus qu'à soupirer et attendre que ça passe, prendre ton mal en patience en lançant un regard compatissant à l'enfant désespéré qui a horreur du violon mais qui ne veut pas décevoir ses parents, qui se taira et

obéira à tout ce qu'ils diront par crainte de représailles, et quand tu es là pour lui donner cours, il n'y a plus qu'à essayer de lui faire passer le moins mauvais moment possible, pauvre gamin qui n'a rien demandé, je compatis tellement, la jeunesse tombée dans la musique ne connaîtra plus aucun répit, plus jamais, soit les enfants deviennent formatés pour la compétition par leurs parents, soit les appareils à la pointe de la technologie prennent possession de leur esprit, oui, oui, ils deviennent complètement accros, un collègue pianiste m'a déjà raconté qu'une de ses élèves avait été toute fière de lui annoncer qu'elle avait beaucoup travaillé son piano durant la semaine, pleine de bonne volonté, jusqu'à ce qu'elle avoue avoir pratiqué sur l'iPad de son père qu'elle trouvait bien plus amusant que son vrai piano parce qu'elle pouvait faire n'importe quoi dessus, avec toutes ces couleurs, ces bruitages, dramatique tout ça, dramatique, mais en même temps, c'est vrai, quoi, pourquoi travailler sur un véritable instrument quand on peut le faire sur des petites machines qui, en plus, réalisent des animations rigolotes quand on les tripote, je les comprends les mômes, hein, je les comprends, et puis, pourquoi un parent s'embêterait-il à inciter sa fille à aller jouer sur le vrai piano quand l'iPad permet de régler le volume et d'être tranquille pendant plus longtemps, obnubilés que sont les enfants par tout ce qui touche aux nouveautés techniques, ils sont nés avec, alors pourquoi s'ennuyer avec un véritable instrument dans ces conditions, hein, j'ai hésité entre rire ou pleurer, quelle tristesse cette jeunesse tombée si bas, quelle tristesse, mais ceci dit, ça m'a rassuré sur ma condition, toutes ces crétineries, au moins, je constate que je ne suis pas le seul à les souffrir, la mère d'une élève est venue m'engueuler l'autre jour parce que j'avais osé dire quelque chose à sa fille alors qu'elle arrivait une fois sur quatre avec ses partitions et que ma patience avait vraiment atteint ses limites, la petite, à tout juste cinq ans, devait penser à

mettre ses affaires dans son sac la veille au soir toute seule, n'importe quoi, tiens, des parents irresponsables, comme si à son âge, on a la notion du temps, comme si on peut associer les jours et les activités, et le pire, ça reste la mère venue me voir en mettant la faute sur sa fille étourdie, et en me disant que j'exagérais, qu'il fallait que je sois plus compréhensif, plus souple, si je voulais que les cours continuent, que j'y mette de la bonne volonté, quand même, ce n'est pas bien compliqué de donner cours même si elle oublie ses méthodes, non, vous pouvez inventer des chansons, vous improvisez, vous faites quelque chose, enfin, je ne sais pas, c'est votre boulot après tout, je lui avais laissé le temps de finir son petit discours enragé et ridicule, pour ensuite lui demander très calmement si l'entraîneur de patinage tolérerait que la gamine arrive sans ses patins ou s'il risquait de mal réagir et ne de pas l'accepter en entraînement, ça ne lui avait pas beaucoup plu, cette remarque, pas plu du tout d'ailleurs, elle était devenue livide, furieuse de voir son caquet rabaisé aussi facilement, vexée de faire face à sa stupidité, mais après cet épisode, je n'ai plus jamais eu droit à un oubli de partitions, et non, comme quoi, c'est une question d'éducation, alors bien entendu, elle n'est pas venue me saluer au concert de fin d'année, vexée et trop fière, mais je m'en moque parce que des réflexions sur ma manière d'enseigner, ça pleut chaque semaine, je commence à m'habituer, hein, à chaque fois que je me dis que ça ne peut pas être pire, que j'ai enfin touché le fond, il y a toujours un parent pour battre le record du monde de l'imbécilité, tu as l'impression d'être le pire professeur de la terre, et puis, finalement, tu te rends compte que c'est pareil pour tout le monde, pareil, oui, sans aucune exception, donc le problème, finalement, il ne vient pas de toi mais d'eux, je me rappelle de ce père d'élève, tiens, effaré de voir que j'en avais demandé un peu plus à son fils, plutôt doué, que j'encourageais à persévérer et à travailler plus

régulièrement, je ne lui demandais pas la mer à boire non plus, forcément, quand on a un élève intéressant, on a envie de le pousser, hein, il m'avait sorti un discours complètement dingue sur le perfectionnisme, je l'entends encore me dire, vous ne comprenez pas, Louis est très perfectionniste, si c'est trop dur, il se décourage vite, s'il a trop de travail aussi, il faut lui en demander moins car avec toute cette charge, il n'a pas du tout envie de travailler son instrument, il voudrait s'amuser, jouer des morceaux, ne pas faire des exercices d'archet ou des gammes, ce genre de choses ne l'intéresse pas, pourtant il aime la musique, hein, et on sait qu'il a du potentiel, oui, mais c'est trop difficile ce que vous lui demandez, trop difficile, il est très très perfectionniste Louis, il faut faire attention à ne pas le décourager si jeune, après les enfants sont traumatisés pour la vie, qu'est-ce que j'avais pu voir rouge ce jour-là, je suis resté tellement bête que j'ai été incapable de lui répondre, mais que répondre, de toute façon, devant tant d'arrogance et d'ignorance, hein, c'est peine perdue, on le saurait depuis belle lurette si le perfectionnisme signifiait se décourager devant la moindre difficulté, et travailler le moins possible, surtout que la difficulté en question était tout à fait à la portée de l'enfant s'il avait eu un peu plus d'encadrement et des parents qui réfléchissaient avec leur cerveau plutôt qu'avec leur porte-monnaie, j'étais désarçonné devant toutes les âneries que débitait cet homme, le même qui se fait un plaisir de se rendre au concert chaque semaine et de ne pas perdre une seule occasion de te le dire, pour montrer qu'il est cultivé et qu'il a les moyens, tiens, avez-vous vu cette soprano incroyable mardi dernier au Théâtre des Champs, si beau, si émouvant, j'ai tellement été touché par sa voix sublime, j'en ai eu des frissons, et après-demain, allez-vous écouter ce guitariste argentin, nous y allons avec Louis, il se montre curieux et attentif, avide d'apprendre, on trouve important qu'il voie à quoi ça ressemble des vrais concerts, non pas

que ceux que vous faites n'en sont pas, mais enfin, bon, vous comprenez ce que je veux dire, hein, vous comprenez, ben voyons, non, je ne comprends pas, non, non, non, on te balance ça en pleine figure, on te parle de vrais concerts comme si ceux auxquels tu participais n'étaient pas assez représentatifs du milieu musical, comme si toi qui es passé par tout le chemin idéal ne pouvais pas répondre à leurs attentes, ça me fout en rogne, oui, en rogne, et pendant ce temps, tu dois te débrouiller pour sortir quelque chose de ces sales mioches en espérant qu'il n'y ait pas trop de casse et en faisant semblant que tout va bien, en souriant à leurs abrutis de parents qui ne comprennent rien à rien mais se permettent de te donner des leçons et des conseils pour que tu t'améliores, je n'en peux plus de leurs sottises, non, non, non, de toute façon, c'est anormal de faire plus de psychologie parentale qu'autre chose quand tu enseignes, anormal et inhumain de devoir porter ce fléau, et les rares fois où une perle rare s'invite dans ce triste tableau, c'est-à-dire une fois tous les cinquante élèves, tu peux être sûr que les parents ne vont pas supporter ce choix, tiens, qu'ils vont tout faire pour que l'enfant arrête la musique, oui, oui, et toi pendant ce temps, tu le remercies d'exister, cet enfant, tu pries pour qu'il continue le plus longtemps possible, tu le bénis de travailler un peu mieux et un peu plus que les autres, parce qu'il faut sans arrêt rester à l'écoute, à l'affût d'un semblant de talent que tu pourrais exploiter chez un élève, tout en restant sur tes gardes pour ne pas être trop désillusionné si ça déraile, c'est trop beau pour être vrai, ça va foirer quelque part, cette histoire, l'enfant, les parents, les copains, l'argent, l'école, oui, la pression de l'école, où il faut toujours faire attention à bien remplir les quotas, les fameux quotas sur lesquels tu joues ton salaire et ton poste en attendant d'être titulaire, on veut du chiffre, ne pas trop presser les élèves, ne surtout pas les brusquer, car s'ils partent, on perd de l'argent, et là, c'est le drame, le gros drame, le but est

de finir l'année dans le positif après tout, et non dans le rouge, hein, et pour ça, il faut engranger des élèves et surtout les garder, une véritable usine de la musique, on va te refourguer tout ce qu'on trouve du moment que tu as un petit créneau de libre, oui, finalement, tes craintes étaient bien fondées, la musique va disparaître et en attendant, tu te retrouves comme un crétin à enseigner dans une école misérable à des enfants débiles et impertinents qui ne veulent rien apprendre, après tout ce qu'on t'avait promis, elle est belle la vie de musicien, hein, elle est belle, peu importe le supplice que devient l'enseignement, tu n'as pas à donner ton avis, on ne te le demande pas de toute façon, tu n'as rien à dire, juste à faire ton boulot, tu es le prof et ça suffit amplement, estime-toi déjà heureux d'avoir obtenu un poste, d'autres n'ont pas cette chance, pour le reste, tu dois obéir, remplir ta classe, donner des bons cours, avoir d'excellents résultats à la fin de l'année, sinon, on trouvera bien un remplaçant qui enseignera sans rechigner, tiens, qui sera plus rentable, reconnaissant et content des conditions déplorables qu'on lui propose, qui ne sera pas gêné d'être sous-payé, d'enseigner dans des salles minables, suintantes d'humidité, avec le chauffage cassé, les murs mal insonorisés, les trous dans le plafond, les fuites dès qu'il pleut trois gouttes, non, non, ressaisis-toi, hein, car il y aura toujours quelqu'un d'autre, et encore, je râle, je râle, mais j'ai beaucoup de chance d'être un homme, parce qu'au moins on me respecte un minimum, pas comme certaines amies musiciennes qui n'ont aucune chance de par leur sexe, j'ai entendu de ces histoires, du chantage, des menaces, des propositions douteuses, illégales, ce n'est pas encore demain la veille qu'on constatera l'égalité des genres dans ce milieu, avec toutes les injustices qu'il y a au niveau des salaires et des embauches, on reste encore coincés au Moyen-Âge pour ce genre de questions et d'idées, quand on voit que parfois la femme ne se fait même pas considérer parce qu'elle

pourrait tomber enceinte, que prendre quelqu'un en intérim pour la remplacer demande trop de paperasse pour pouvoir y penser, que chaque mois il y a un risque qu'elle soit supposément ingérable pendant une semaine, ou bien qu'on ne l'estime pas assez solide pour assurer la direction d'une école de musique ou d'un orchestre, trop instable à cause de ses hormones, trop sensible, pas assez forte, trop ceci, pas assez cela, bref, quand je vois le nombre de réflexions que je peux entendre dans des concerts, des concours, des bruits de couloirs, sur leur physique, leur coiffure, la hauteur de leurs talons ou la longueur de la jupe, ça me rend furieux, furieux, oui, parce qu'être un homme n'excuse pas tout et ne devrait pas servir de critère de sélection, il faudrait peut-être se regarder un peu tous dans la glace, avant de penser qu'on est le nombril du monde, non mais, il n'y a rien de glorieux dans ce système injuste, non, non, non, et pendant ce temps, tu fais des années de sacrifices, tu te dévoues entièrement à ton instrument, tu te coupes en quatre, tu fais des horaires impossibles, des heures et des heures de transport en commun, tu vis avec la peur d'être renvoyé sans ménagement, sans aucune reconnaissance, et tu termines exploité parce que ton domaine n'a aucune renommée, à enseigner dans une école moyenne car les places dans les très bonnes écoles se payent cher et demeurent rares, et il ne s'agit que d'une question de réseau, hein, donc si tu ne connais pas les bonnes personnes, tu peux toujours courir pour y entrer, à moins que tu ne sois le Paganini de ta génération, ce que je doute fortement, parce que si tel était le cas, tu ne chercherais pas à enseigner, tu pourrais te contenter des concerts qui pleuvraient, quelle atrocité, ce cirque, si seulement tout cela avait encore du sens, mais non, on l'a largué au vingtième siècle, le sens, il s'est barré en courant quand il a vu ce que tout ce milieu devenait, et il a eu raison d'ailleurs, parce qu'ils me dégoûtent tous avec leurs grands discours bien vides, ils ont tué la musique, ils l'ont détruite, ruinée, tous

ces efforts pour terminer avec ceux qui ont voulu prendre du plaisir, quelle angoisse, tous dans le même panier, oui, merde, quitte à finir comme ça, pourquoi je n'en ai pas un peu pris moi aussi du plaisir, hein, parce qu'enseigner dans des conditions pareilles par seul besoin de survie, ce n'est pas une vocation, non, ce n'est, ce n'est, rien de moins que de la prostitution, et ils me dégoûtent tous

*Destruction et construction romanesque : étude du double mouvement de la
musique dans Moderato Cantabile de Marguerite Duras*

INTRODUCTION

Marguerite Duras a toujours entretenu un rapport singulier avec la musique¹. Un rapport hiérarchique, de regret², d'échec, peut-être, reléguant la littérature à un choix second, presque par dépit, comme une volonté de ne pas se libérer pleinement de l'empreinte musicale, qui, au-delà de laisser sa marque dans l'existence de l'écrivaine, parsème ses ouvrages de sa présence. La musique, cet art intimement lié à la littérature – le geste d'écriture semblable à celui du compositeur qui couche non pas des mots mais des notes sur du papier, l'attention particulière portée aux sons des mots comme un assemblage d'harmonies musicales choisies avec minutie – envahit l'œuvre de l'écrivaine de manière multiforme. D'une part, en tant que moteur de l'écriture, support architectural au roman (dans *Moderato cantabile*³ par exemple, nous le verrons plus tard), d'autre part comme motif qui revient hanter les lignes de Duras (l'œuvre est traversée par la musique, qui intervient dans nombre des écrits), ou encore comme une entité supérieure qui vient interférer dans le destin des personnages.

Empruntant divers procédés compositionnels à la musique autant du point de vue formel (forme sonate, forme du thème et variations) que du point de vue de l'écriture (la

¹ En 1993, elle confiait en entretien à Michel Field : « J'aimais la musique avant tout [...]. Plus que tout. C'est pour ça que j'écris des livres. J'écris des livres dans une place difficile, c'est-à-dire entre la musique et le silence. Je crois que c'est quelque chose comme ça. Mais la musique l'a toujours emporté complètement. Mais j'ai raté toutes mes études de musique. On rate toujours quelque chose. J'ai raté la musique ». Entretien avec Michel Field, « Le Cercle de Minuit », émission diffusée le 14 octobre 1993 et réalisée par Gilles Daude, via l'URL : <http://www.ina.fr/video/CPB93010479>.

² Midori Ogawa, « Lieu du secret : écrire entre la musique et le silence », 2009, p. 2 : « Cette confession en dit long et place immédiatement la musique en tension avec l'écriture [...]. Le choix de l'écriture ne se faisait pas chez Duras, on le sent, sans regret ni douleur. »

³ Marguerite Duras, *Moderato cantabile*, Paris, Editions de Minuit, 1980, 164 p. (« Minuit double »). Cette référence sera désormais indiquée à l'intérieur du texte par l'abréviation « MC ».

répétition, la variation, la polyphonie – plusieurs trames narratives se déroulent en même temps), Duras laisse à la musique le soin de déborder son œuvre. Ce principe rejoint la théorie de l'intermédialité défendue par Éric Méchoulan qui emprunte ci-dessous les pensées de Bakhtine :

Pour Bakhtine, la culture n'est pas constituée par un territoire bien connu et des frontières stables, mais faite de multiples frontières que l'on suit ou que l'on traverse sans cesse. Ces frontières n'enferment pas un ensemble homogène, elles forment le maillage variable historiquement de genres de discours hétérogènes qui se trouvent ainsi configurés⁴.

Cette problématisation de l'intermédialité correspondrait chez Duras, à l'enchevêtrement permanent de ces deux médiums, qui se répondent, se confondent et s'affrontent⁵. Midori Ogawa écrit à ce propos :

La figure de la musique est constante dans l'œuvre de Marguerite Duras et elle s'y déploie en prenant une ampleur et une multitude de sens. Présence frappante mais tout aussi bien ambiguë, elle ne laisse pas en capter facilement l'essence⁶.

Cependant, Marguerite Duras n'omet pas de doter la musique d'une nature destructrice qui précipite les personnages, l'action, et même les phrases vers une fin certaine comme l'explique Carol Murphy :

Une destruction se manifeste aussi au niveau de l'écriture où des phrases déchiquetées, des personnages fragmentés, des images et des voix décalées marquent les textes les plus récents⁷.

⁴ Éric Méchoulan, « Intermédialité : ressemblances de famille », *Intermédialités : histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques / Intermediality: History and Theory of the Arts, Literature and Technologies*, 2010, p. 235-236.

⁵ Aude Locatelli et Julie-Anne Delpy, « Littérature et musique : points d'achoppement et de rencontre », *Québec français*, 2009, p. 30 : « tandis que la langue peut se prévaloir de la puissance du *logos*, la musique est réputée être plus à même que le langage d'exprimer certaines émotions, certains sentiments. » et p. 32 : « il convient de rappeler à présent que ces deux formes d'art étaient, à l'origine, intimement confondues. »

⁶ Midori Ogawa, *Voix, musique, altérité : Duras, Quignard, Butor : l'invention des ombres*, Paris, Editions L'Harmattan, 2010, p. 171.

⁷ Carol J. Murphy, « Marguerite Duras : le texte comme écho », *The French Review*, vol. 50 / 6, 1977, p. 850.

Ainsi, la musique, devenue un matériau essentiel et participant à « l'élaboration de l'espace romanesque »⁸, entretient-elle un paradoxe incessant entre l'aspect destructif qui lui est associé dans les écrits durassiens (fantasme de la destruction, la musique serait le seul art qui pourrait venir défaire une forme romanesque canonique qui n'existe pas) et par ailleurs, sa présence persistante inhérente à la construction de ces mêmes écrits.

Mon étude portera sur le roman *Moderato cantabile* de Marguerite Duras, écrit en 1958 (et adapté à l'écran deux ans plus tard par Peter Brook), et consistera en l'établissement d'un constat quant à cette tension entretenue par la musique. Pour la critique durassienne, *Moderato cantabile* semble marquer un tournant important dans l'écriture de l'auteure⁹ comme le mentionne par exemple Sylvie Gagné dans son article *Il était une voix... :*

On tourne en quelque sorte une page avec *Moderato cantabile* (1958) qui témoigne d'une rupture dans la démarche créatrice. La structure de ce récit épouse la forme musicale de la sonatine de Diabelli jouée au cours de la leçon de piano qui ouvre le livre¹⁰.

Dès lors, la musique n'habite plus les romans durassiens en étant simple spectatrice des récits, elle en prend possession entièrement, allant même jusqu'à leur fournir une base formelle : la musique devient l'écriture même. La nouvelle nuance du langage de Duras réside donc dans l'aboutissement à une autre interprétation du récit ; le terme interprétation

⁸ Midori Ogawa, « Lieu du secret : écrire entre la musique et le silence », 2009, p. 3.

⁹ Plusieurs spécialistes de Marguerite Duras en font mention. C'est le cas de Gilles Frémont, directeur de La Pléiade, qui explique à Raphaëlle Leyris, au Monde, en 2011 : « En 1958, *Moderato Cantabile* constitue une rupture forte, ne serait-ce que parce que Duras l'a désigné comme tel : le passage aux éditions de Minuit lui vaut d'être placée du côté du Nouveau Roman, bien que la presse insiste aussi sur le "*classicisme*" de ce bref récit. », (« Il n'y a pas un seul style Duras », 20 octobre 2011, via l'URL : https://www.lemonde.fr/livres/article/2011/10/20/il-n-y-a-pas-un-seul-style-duras_1590683_3260.html) et de Gabrielle Frémont : « Incontestablement, chez Marguerite Duras, à partir des années 60, se produit un virage décisif qui lui fait abandonner une écriture romanesque traditionnelle, quoique moderne [...] pour un style nouveau, plus obscur et plus déroutant aussi. » (« L'effet Duras », *Études littéraires*, vol. 16 / 1, 1983, p. 99).

¹⁰ Sylvie Gagné, « Il était une voix... », *Études françaises*, vol. 22 / 3, 1986, p. 48.

entrant ici en corrélation intime avec le milieu de la musique classique.

Le roman *Moderato cantabile* raconte l'histoire d'Anne Desbaresdes, jeune femme mariée au directeur d'Import Export et des Fonderies de la Côte, et mère d'un enfant qui prend des cours de piano avec Mademoiselle Giraud. Alors qu'elle assiste à la leçon de son enfant très réticent à l'apprentissage de l'instrument (il s'obstine, entre autres, à ne pas retenir l'indication *Moderato cantabile* de sa sonatine de Diabelli), un crime passionnel survient au café qui se situe juste en-dessous de chez la professeure de piano. Souhaitant en apprendre davantage sur cette affaire, Anne Desbaresdes se rend au café et y rencontre un homme, Chauvin. Les huit chapitres qui composent le récit illustrent l'histoire d'amour interdite entre les deux amants, qui se questionnent sur le crime tout en ponctuant leurs échanges par des verres de vin, afin de tromper leur solitude. La mélodie de la sonatine de Diabelli, jouée par l'enfant, rythme leurs échanges tandis que la tentation motivée par l'interdit issu des codes de la société va amener un bouleversement du quotidien des deux personnages ainsi que de celui de leur entourage. Les rencontres au café seront l'occasion pour les deux protagonistes, et tout particulièrement pour Anne Desbaresdes, d'entrevoir ce qui se trouve au-delà des limites, alors que la musique n'aura de cesse de lui montrer un nouveau chemin, celui de l'adultère.

Cet ouvrage, sur lequel je travaillerai dans le cadre de cette étude, me permet de proposer la théorie suivante : en utilisant divers moyens associés à la musique, tels la répétition d'éléments utilisés en tant que leitmotiv, l'emprunt à des formes musicales, l'écriture polyphonique, la présence ponctuelle de la musique sous différents aspects, Marguerite Duras donne à la musique le rôle principal dans *Moderato cantabile*, un rôle qui, lui-même, se dédouble en deux interprétations conjointes.

Étant issue du milieu de la musique classique puisque j'ai étudié dix-huit ans dans ce domaine sans jamais l'avoir vraiment quitté depuis, je ne peux m'empêcher d'avoir un regard et une écoute quelque peu divergents des critiques profondément littéraires. La plupart d'entre eux ont décidé d'aborder la musique à partir d'un angle en particulier, sans véritablement se pencher sur la contradiction qu'elle porte. Midori Ogawa¹¹, qui a écrit une thèse et plusieurs ouvrages à ce sujet, s'est positionnée en faveur d'un rapport de nécessité entre littérature et musique, à travers une approche fondamentalement interdisciplinaire qui explore autant le thème de la voix que celui de la musique, et qui s'étend à toute l'œuvre de Duras. Sylvie Gagné¹², tout comme Gabrielle Frémont¹³, a orienté son travail sur les différents traitements réservés aux voix à l'intérieur des récits durassiens. Jean-Louis Pautrot¹⁴ qui a identifié la sonatine de Diabelli (op.168 n°1), ainsi que Bonita Oliver¹⁵, se sont intéressés au lien intime que la musique entretient avec la violence, notamment dans *Moderato cantabile*. Judith Kauffman¹⁶ a étudié la matière romanesque que pouvait fournir la musique tout en établissant une corrélation avec le thème de la passion tandis que Monique Pinthon¹⁷ et Isabelle Soraru¹⁸ ont engagé des réflexions à partir de la tension préexistante

¹¹ Midori Ogawa : *La musique dans l'œuvre littéraire de Marguerite Duras*, Editions L'Harmattan, 2002, 308 p. ; *La musique dans l'œuvre littéraire de Marguerite Duras*, Editions L'Harmattan, 2002, 308 p. ; *Voix, musique, altérité : Duras, Quignard, Butor : l'invention des ombres*, Paris, Editions L'Harmattan, 2010, 210 p.

¹² Sylvie Gagné, *op. cit.*

¹³ Repris et développé par Gabrielle Frémont dans *op. cit.*, p. 99-119.

¹⁴ Jean-Louis Pautrot, *La musique oubliée: La nausée, L'écume des jours, A la recherche du temps perdu, Moderato cantabile*, Genève, Librairie Droz, 1994, 248 p.

¹⁵ Bonita Oliver, « Le thème de la violence de *Moderato Cantabile* à *Nathalie Granger* », *Atlantis*, vol. 10 / 2, 1985, p. 31-44.

¹⁶ Judith Kauffman, « Musique et matière romanesque dans *Moderato cantabile* de Marguerite Duras », *Études littéraires*, vol. 15 / 1, 1982, p. 97-112.

¹⁷ Monique Pinthon, « L'émergence du silence dans l'œuvre de Marguerite Duras », *Écritures du silence*, vol. 5, 2009, p. 77-87.

¹⁸ Isabelle Soraru, « "La musique, mon amour..." ». Écrire l'absence de la musique dans le défaut des mots », *Figura*, n°31, 2012, p. 31-48.

entre musique et silence.

Néanmoins, peu de critiques se sont hasardés à étudier le mouvement de tension qu'il existe dans la présence de la musique chez Duras, qui joue à la fois un rôle de décomposition et de composition des récits. Mon expérience de musicienne m'a amenée à avoir une lecture autre, nouvelle peut-être par certains aspects, qui a engagé ma réflexion autour du paradoxe de la musique. Certes, il y a chez Duras un fantasme de la voir détruire la forme du roman classique, de libérer l'écriture de ses entraves dues aux codes romanesques. Mais en la laissant inonder autant ses écrits, de l'architecture globale à la composante phrastique, l'écrivaine lui permet de créer une nouvelle forme – qui n'en est pas moins régie par d'autres règles – qui laisse émerger sa voix.

C'est ce mouvement paradoxal que je me propose d'étudier en m'appuyant sur l'analyse d'extraits issus de *Moderato cantabile*. Dans un premier temps, j'explorerai les trois éléments sonores qui construisent et balisent le roman (musique, voix, bruits), en me basant principalement sur les travaux de Pautrot, Ogawa, et Gagné. Par la suite, j'envisagerai différents procédés provenant de la musique classique – notamment la répétition et la polyphonie – et je dégagerai deux aspects particuliers à *Moderato cantabile* qui contribuent à entretenir le caractère destructeur de la musique en m'appuyant sur les travaux de Frémont, Soraru et Kauffman. Finalement, à l'aide de l'ouvrage *Voix, musique, altérité* de Midori Ogawa, j'étudierai plus longuement l'emprunt à deux formes musicales (la forme sonate et celle du thème et variations) dans la pensée architecturale du roman, et j'expliquerai de quelles manières elles entrent en adéquation avec la tension portée par l'environnement sonore.

PREMIER CHAPITRE :

L'EMPREINTE MUSICALE DANS MODERATO CANTABILE

Musique, voix, bruit : trois composantes sonores de Moderato cantabile

Présente dans l'œuvre entière de Marguerite Duras¹⁹, la musique n'a cependant pas le monopole de l'envahissement sonore de ses textes : plusieurs autres éléments, appartenant également à cette dimension entrent dans la composition des écrits durassiens. En premier lieu, il faut préciser que l'utilisation du sonore qui s'établit à travers les traitements de la musique, des voix, ou encore des bruits n'est pas révolutionnaire dans *Moderato cantabile*. Bien des auteurs avant Marguerite Duras s'étaient déjà risqués à recourir à ces éléments, voire à les mettre au cœur de leur démarche littéraire (André Gide, Marcel Proust pour ne citer qu'eux). C'est dans l'importance qu'elle leur donne et la manière de les traiter que réside la singularité de l'écrivaine, comme le mentionne Sylvie Gagné, qui n'oublie pas de souligner la réverbération des matériaux sonores au travers de toute l'œuvre durassienne :

La voix (appartenant à un ensemble plus vaste incluant tout ce qui est sonore, la musique, entre autres) était déjà sous-jacente dès les premières « périodes » de l'écriture durassienne ; le contact avec d'autres modes d'expression [...] l'aurait exacerbée²⁰.

¹⁹ Jean-Louis Pautrot (*op. cit.*, p. 193) remarque que, chez Duras, « les scènes musicales y prennent une qualité quasi archétypale, qui trouve résonance et amplification dans d'autres textes de l'écrivain », (puis p. 195) : « On est par ailleurs frappé par un réseau d'associations qui se tisse suivant un petit nombre de compositeurs et de styles voisins. Diabelli, Beethoven, Czerny, valse, études enfantines, variations dénotent que l'écrivain est particulièrement sensible à la musique pour piano, dont il est aisé de trouver les racines biographiques ». Isabelle Soraru (*op. cit.*, p. 37) écrit à ce propos : « Cette musique de piano, si présente dans les œuvres de Duras, peut donc être rattachée à la mythologie familiale, au moment de l'apprentissage du piano, à l'enfance, à la mémoire de l'enfance. La pratique même de Duras, telle que la rapporte Amy Flammer, tend en ce sens : elle joue des petits morceaux, « des choses très anciennes, acquises depuis très longtemps », qu'elle restitue « éternellement », comme si le corps avait gardé la mémoire de ces mélodies simples et anciennes charriées par le passé ».

²⁰ Sylvie Gagné, *op. cit.*, p. 46.

Plus expérimental, évoluant dans une voix unique, *Moderato cantabile* est la première œuvre où l’auteure met à ce point en lumière une entité extérieure au récit (la musique était déjà présente dans le roman *Un barrage contre le Pacifique* en 1950), dérangeant le lecteur dans ses habitudes, le poussant à investir le texte sensoriellement, à le ressentir autrement que par la pensée, afin de l’absorber dans son intégralité. Plongé dans un doute ambiant quant à la véritable fonction de la musique, dont les interventions parasites interrogent, le lecteur comprend qu’il doit entrer dans le jeu que lui propose le roman pour pouvoir le saisir comme l’explique ici Midori Ogawa : « l’introduction d’un principe musical amène la déconstruction du fondement romanesque, ou du moins elle le conduit à ses propres limites »²¹.

À ce jeu entre lecteur dérouté et narration fuyante s’assimile une relation complexe entre les trois éléments que sont la musique, la voix et les bruitages. Oscillant entre tension polyphonique, voire cacophonique, et complicité du destin de l’action, ils sont tout autant de motifs qui balisent le roman. Ces motifs, qui parsèment les pages de leur présence, je les qualifierais de musicaux puisqu’ils s’apparentent à des variations d’un thème, des ritournelles, ou des cadences, tout en proposant un renouvellement des repères romanesques. L’histoire ne se place plus dans un environnement spatio-temporel, mais dans un espace avant tout sonore. Marguerite Duras développe un lieu très sensoriel où l’oreille, qui n’est plus du tout dans la maîtrise, contrairement au regard, ouvre une dimension romanesque bien plus large :

On peut se demander si, à chacune des sorties qu’elle [Marguerite Duras] impose à son écriture vers d’autres formes d’expression, on en revient avec un manque ou un supplément dans l’univers vocal et sonore²².

²¹ Midori Ogawa, *Voix, musique, altérité : Duras, Quignard, Butor : l’invention des ombres*, Paris, Editions L’Harmattan, 2010, p. 21.

²² Sylvie Gagné, *op. cit.*, p. 45.

Cette hésitation se retrouve déjà dans les premières lignes de *Moderato cantabile*, alors que la musique et ses éléments connexes prennent possession du texte et se placent en tant que repères textuels dès la première phrase. Pourtant, la musique, bien que présente, ne retentit pas encore – il faudra attendre quelques pages avant de l’entendre enfin résonner :

— Veux-tu lire ce qu’il y a d’écrit au-dessus de ta partition ? demanda la dame.
 — Moderato cantabile, dit l’enfant.
 La dame punctua cette réponse d’un coup de crayon sur le clavier. L’enfant resta immobile, la tête tournée vers sa partition. (*MC*, p. 9)

Dès l’incipit, les trois éléments sonores dont nous avons parlé précédemment se déploient : la voix, tout d’abord, qui ouvre le récit sur une question ; la musique, ensuite, à travers la partition, le clavier et l’occurrence « Moderato cantabile » ; et finalement le bruit, avec ce violent coup de crayon sur le clavier de « la dame ». Cette superposition de composantes sonores soutient les propos de Sylvie Gagné mentionnés plus haut : il y a chez Duras, une recherche constante d’une perfection sonore qui reste inatteignable, car la transposition exacte de la musique et ce qui s’y rapporte dans l’écriture demeure irréalisable²³.

Un autre exemple exalte cette pensée :

La vedette eut enfin fini de traverser le cadre de la fenêtre ouverte. Le bruit de la mer s’éleva, sans bornes, dans le silence de l’enfant.
 — Moderato ? (*MC*, p. 12)

L’extrait ci-dessus illustre parfaitement la superposition des trois éléments cités : le bruit de

²³ Midori Ogawa, « Lieu du secret : écrire entre la musique et le silence », 2009, p. 7 : « Marqué par des répétitions, le développement musical est circulaire [...] alors que le développement littéraire fondé sur la narration est linéaire », et *Voix, musique, altérité : Duras, Quignard, Butor : l’invention des ombres*, Paris, Editions L’Harmattan, 2010, p. 62 : « La comparaison devient alors moins évidente, plus équivoque [...]. Transposer la définition strictement musicale dans le domaine littéraire n’apparaît donc pas comme un axiome [...] et] la comparaison reste essentiellement métaphorique ».

la mer se retrouve intimement relié à la voix qui parle d'un terme musical. Avec *Moderato cantabile*, l'environnement sonore participe à la construction du quotidien des personnages et commence à envahir les œuvres de Duras, prenant une place considérable dans l'histoire et submergeant le lecteur qui a parfois l'impression de se retrouver face à un texte théâtral. Il est cependant nécessaire à l'aboutissement de ses livres.

Sylvie Gagné mentionne « que s'il y a un lien entre Duras et « l'école du regard », il existe également [...] « une école de la voix ». »²⁴. La voix – ou plutôt les voix, puisque les écrits durassiens sont traversés par « toutes ces voix entendues, à la fois si légères et si graves, ces narrateurs tour à tour détachés et transis »²⁵, sont traitées comme de la polyphonie musicale²⁶ et s'accordent entre elles avec une aisance déroutante, ressassant toujours les mêmes sujets, jamais épuisés²⁷. *Moderato cantabile* n'y échappe pas. Il n'est que les balbutiements du travail polyphonique que Marguerite Duras fera pendant toute sa vie : « Incorporé à l'œuvre littéraire, l'élément musical agit sur la linéarité de la narration, détruit leurs démarcations temporelles pour rendre polyphonique la durée narrative. [...] L'élément musical désorganise chez Duras l'ordre de la narration, ayant pour but de créer un espace-temps propre au sein de la diégèse »²⁸. La non-linéarité engagée par la présence musicale se retrouve dans l'exemple ci-dessous :

Mais les inspecteurs en eurent fini d'écrire sous la dictée de la patronne et, à pas lents, tous trois marchant de front, un air identique d'intense ennui sur leur visage,

²⁴ Sylvie Gagné, *op. cit.*, p. 46.

²⁵ Gabrielle Frémont, *op. cit.*, p. 101.

²⁶ Marc Honegger et collectif, *Connaissance de la musique*, [Nouv. éd.], Paris, Bordas Editions, 1996, p. 835 : « Polyphonie : superposition de deux ou plusieurs lignes mélodiques simultanées formant un ensemble homogène tout en conservant chacune un intérêt propre ».

²⁷ Gabrielle Frémont, *op. cit.*, p. 114 mentionne : « Inlassablement, texte après texte, une même histoire nous est racontée : celle d'un amour... d'un amour impossible... d'un soir de bal... d'un couple éternel... d'une femme idéale... Et cela recommence ».

²⁸ Midori Ogawa, « Lieu du secret : écrire entre la musique et le silence », 2009, p. 9.

ils arrivèrent devant lui.

L'enfant, sagement assis sous le porche de mademoiselle Giraud, avait un peu oublié. Il fredonnait la sonatine de Diabelli. (*MC*, p. 21)

Ainsi, alors que sa présence devrait être mineure, comme une trame narrative secondaire, nous remarquons que la musique, par l'intermédiaire du personnage de l'enfant, vient interrompre subitement l'enquête des trois inspecteurs, que nous pensons être la véritable histoire. Cette triade entre musique, voix et bruits ouvre de nouvelles perspectives au genre romanesque, que l'écrivaine traite d'une façon unique. Ogawa explique que « la musique conduit [...] souvent les personnages à une sorte de temps suspendu »²⁹, un je-ne-sais-quoi de supérieur mais d'indéfinissable, hors d'atteinte. Tout ce qui a trait au sonore devient alors le lieu commun du récit durassien, dans lequel le lecteur peut se réfugier, se retrouver. À plus grande échelle, cet état d'esprit ne se restreint pas aux personnages, il est partie intégrante de la vie de l'écrivaine depuis son plus jeune âge³⁰.

La présence musicale, telle une « ombre [qui] n'en finit pas d'irriguer les textes »³¹ ne se borne pourtant pas à investir les textes durassiens au travers de l'utilisation de certaines allusions au milieu classique. Plus que cela, elle participe de la construction de ses écrits.

Répétition et polyphonie : des procédés musicaux comme moteurs de l'écriture

Revenons maintenant à l'incipit. *Moderato cantabile* s'ouvre un vendredi après-midi sur la leçon de piano de l'enfant d'Anne Desbaresdes. L'écriture répétitive prend sa place dès les premières lignes :

²⁹ Midori Ogawa, « Lieu du secret : écrire entre la musique et le silence », 2009, p. 8.

³⁰ Voir à ce sujet les études biographiques d'Isabelle Soraru, *op. cit.*, de Marguerite Duras et Michelle Porte, *Les lieux de Marguerite Duras / Marguerite Duras, Michelle Porte.*, Éditions de Minuit, 2012, (« Double ») qui expliquent les liens étroits entretenus par Marguerite Duras avec la musique depuis son plus jeune âge.

³¹ Isabelle Soraru, *op. cit.*, p. 33.

— Veux-tu lire ce qu'il y a d'écrit au-dessus de ta partition ? demanda la dame.

— Moderato cantabile, dit l'enfant.

La dame ponctua cette réponse d'un coup de crayon sur le clavier. L'enfant resta immobile, la tête tournée vers sa partition.

— Et qu'est-ce que ça veut dire, moderato cantabile ?

— Je ne sais pas.

Une femme, assise à trois mètres de là, soupira.

— Tu es sûr de ne pas savoir ce que ça veut dire, moderato cantabile ? reprit la dame.

L'enfant ne répondit pas. La dame poussa un cri d'impuissance étouffé, tout en frappant de nouveau le clavier de son crayon. Pas un cil de l'enfant ne bougea. La dame se retourna. (MC, p. 9)

Dès les premiers mots se dresse un décor musical angoissant qui, de fait, accompagnera l'entièreté du roman et plongera le lecteur dans un inconfort de lecture évident : « Il y a ici une volonté manifeste de faire du lecteur un agent et non plus un patient face à la trame narrative »³². La lecture de *Moderato cantabile*, comme toutes les œuvres de Duras, sollicite en effet un investissement important du lecteur pour assister à l'émergence d'une interprétation, stimulée par l'engagement sensoriel du style durassien.

Parmi les procédés musicaux utilisés, l'écriture répétitive en est un qui contribue à installer et à entretenir ce climat déconcertant que Freud qualifierait d'inquiétante étrangeté³³. La première question, tout d'abord, est formulée de manière très directive, ne laissant aucune place à l'amabilité et la bienveillance qui sont normalement de mise avec la musique. Du reste, le questionnement est plutôt émis comme un ordre auquel l'enfant répondra de manière

³² Luc Magoutier, « Comment Marguerite Duras a déconstruit le roman traditionnel français », via l'URL : <https://philitt.fr/2014/04/23/comment-marguerite-duras-a-deconstruit-le-roman-traditionnel-francais/>

³³ À ce propos, Gabrielle Frémont (*op. cit.*, p. 99) écrit : « Incontestablement, chez Marguerite Duras, à partir des années 60, se produit un virage décisif qui lui fait abandonner une écriture romanesque traditionnelle, quoique moderne [...] pour un style nouveau, plus obscur et plus déroutant aussi. C'est cette deuxième partie de l'œuvre durassienne, [...] qui a évidemment attiré l'attention des critiques, des psychanalystes et autres, tous interpellés [*sic*], mais à des degrés divers, par ce côté énigmatique et troublant, par cette inquiétante étrangeté dont avait parlé Freud et que parlait soudain Duras, comme par mégarde. »

très laconique, stupéfiant le lecteur par son absence d'émotion ou de réaction. Le fait que l'enfant ait la tête tournée vers la partition implique par ailleurs qu'aucun contact visuel humain n'est engagé. Le coup de crayon sur le clavier, repris quelques lignes plus bas, contraste violemment avec la douceur associée à la musique, un art qui procure, en temps normal, plaisir et plénitude. Cette tension manifeste entre le « *moderato cantabile* » indiqué sur la partition de l'enfant et la violence portée par le coup de crayon de « la dame » collaborent à l'entretien de cette ambiance inconfortable, présupposée déjà dans le titre du roman, « la musique n'étant que la face, pourrait-on dire, domestiquée d'une violence bien plus sourde »³⁴. Quelle est donc cette étrange partition à l'interprétation modérée et chantante ponctuée d'accès de brutalité de la part d'une professeure de piano ?

Étudions de plus près quelques occurrences : la « dame » apparaît cinq fois dans ce début, et désigne de manière froide et distante la professeure de piano (nous apprendrons son véritable nom, Mademoiselle Giraud, seulement à la fin du premier chapitre³⁵) ; tandis que l'on retrouve quatre fois l'expression « l'enfant » qui parachève le fait de le mettre dans une position passive et asexuée³⁶, dont trois où il semble complètement apathique : « L'enfant resta immobile », « L'enfant ne répondit pas », « Pas un cil de l'enfant ne bougea » (*MC*, p. 9) et une fois supplémentaire où le personnage intervient pour répondre un « Je ne sais

³⁴ Isabelle Soraru, *op. cit.*, p. 39.

³⁵ Si l'on souhaite pousser la réflexion musicale à son climax, nous pourrions envisager d'y voir ici un reflet d'une suite d'accords issus de la même harmonie qui trouveraient enfin leur résolution, sur une cadence parfaite, à la fin du premier chapitre.

³⁶ À ce propos, Judith Kauffman (*op. cit.*, p. 99) écrit : « L'enfant frappe le lecteur par sa passivité. Il n'existe que par son refus ou son accord à interpréter au piano ses gammes ou la sonatine. Et quand enfin il joue, il est comme absent à son jeu : « La sonatine alla son train ». [...] Nous ignorons son prénom jusqu'au bout. Il semble caractérisé exclusivement par son état d'enfant quasiment asexué face aux adultes, et plus spécialement dans les relations qui l'unissent à sa mère. » Elle ajoute que la dénomination « l'enfant » apparaît une soixantaine de fois alors que seules trois occurrences telles « petit garçon » sont relevées.

pas » neutre ; la musique est représentée par deux occurrences du mot « partition », trois autres faisant référence au titre « moderato cantabile » et deux dernières intervenant au niveau des coups de crayon sur le clavier³⁷. À ces motifs répétitifs qui ne sont que quelques exemples parmi tant d'autres dans le roman – si l'extrait s'appuie sur des termes précis, nous verrons par la suite que le même procédé s'étend au traitement des thématiques générales – sont apposés des verbes d'action plutôt pauvres et immobiles : dire, savoir, lire, rester... Le seul mouvement notable, dont la connotation est négative, est celui de ce fameux crayon qui s'abat sur le clavier, heurtant l'instrument et par extension, la musique. La brutalité installée ici continuera d'investir le roman et ne sera que le triste reflet des interactions sociales présentées.

La répétition s'échelonne donc sur plusieurs plans, jusqu'à prendre possession de l'ensemble de l'œuvre durassienne. Gabrielle Frémont utilisera à juste titre l'expression « compulsion de répétition »³⁸ pour expliquer ce phénomène, ce besoin vital de recycler de l'ancien en le renouvelant et en l'exploitant dans toutes ses possibilités :

D'où la fascination et la difficulté d'une telle écriture, qui ne peut s'inscrire que dans une énonciation plurielle, ouverte à un infini du texte, à un en deçà du langage. [...] Sous les mots, entendre la musique ; sous l'énoncé, lire la pulsation même du sujet³⁹.

« Compulsion de répétition », « énonciation plurielle » – il faut comprendre ici la polyphonie – autant de possibilités offertes par la musique pour que le sujet devienne vivant.

³⁷ Une troisième fois advient quelques lignes plus loin, qui dénote cette fois-ci d'une violence presque incontrôlable : « Alors la dame frappa une troisième fois sur le clavier, mais si fort que le crayon se cassa. Tout à côté des mains de l'enfant. » (*MC*, p. 10)

³⁸ Gabrielle Frémont (*op. cit.* p. 114) : « La compulsion de répétition, par un processus inconscient et irrépressible, pousse le sujet à revivre dans le présent des situations passées, à réactualiser les événements anciens, la plupart du temps douloureux. »

³⁹ *Ibid.*, p. 117.

En une page, donc, Marguerite Duras réussit à installer un climat de tension qui inquiète le lecteur, notamment grâce à deux procédés empruntés à la musique : la répétition et la polyphonie.

Dans le premier chapitre, la polyphonie intervient rapidement en faisant se superposer divers éléments appartenant à l'environnement sonore. La musique, par exemple, évolue polyphoniquement avec d'autres éléments sonores, entamant un jeu qui place le lecteur face à un texte déroutant, presque théâtral :

« Il reprit sa sonatine comme on le lui demandait. Le bruit sourd de la foule s'amplifiait toujours, il devenait maintenant si puissant, même à cette hauteur-là de l'immeuble, que la musique en était débordée. » (*MC*, p. 18)

Le bruit de la foule déborde la sonatine, mais les deux participent à l'élaboration de la trame narrative, intimement liée au paysage sonore. En faisant coexister de manière simultanée ces deux éléments, Marguerite Duras force le lecteur à renouveler sa lecture : « La musique invite à lire l'œuvre de Duras *autrement* »⁴⁰. Au-delà d'un traitement polyphonique entre des éléments sonores, l'écrivaine se sert de ce procédé à l'échelle des trames narratives. En effet, si au début, nous avons l'impression de lire ce qui semble se rapprocher d'une enquête criminelle menée par Anne Desbaresdes, nous nous rendons rapidement compte que plusieurs histoires se déroulent simultanément : le crime passionnel, l'aventure d'Anne Desbaresdes et de Chauvin, les leçons de piano pendant lesquelles se jouent, d'une certaine manière, l'honneur de l'héroïne qui s'associent aux réactions d'affront de son enfant. Il en sera de même au chapitre VII où la narration fera se superposer à la fois le dîner qui se donne

⁴⁰ Midori Ogawa, *La musique dans l'œuvre littéraire de Marguerite Duras*, Editions L'Harmattan, 2002, p. 11.

chez Anne Desbaresdes présente physiquement alors que sa rêverie la porte tout près de Chauvin qui l'observe depuis la plage – un secret qu'eux seuls connaissent – puis, finalement, cette scène finale, écrite au futur, où elle se rendra dans la chambre de son enfant pour s'allonger au bas de son lit. Un exemple frappant de la polyphonie narrative et temporelle se retrouve dans ces deux extraits :

Le fleurissement des magnolias sera ce soir achevé. Sauf celui-ci, qu'elle cueillit ce soir en revenant du port. Le temps fuit, égal à lui-même, sur ce fleurissement oublié. (*MC*, p. 104)

Anne Desbaresdes boit, et ça ne passe pas, le Pommard continue d'avoir ce soir la saveur anéantissante des lèvres inconnues d'un homme de la rue. (*MC*, p. 107)

Dans le premier extrait cité s'interfèrent quatre temporalités : le temps qui fuit – au moment où on lit la phrase – sur un fleurissement oublié, et donc déjà accompli (double temporalité), un futur antérieur où le fleurissement des magnolias est à la fois imminent et passé tandis que l'on recule légèrement, lorsqu'Anne Desbaresdes a cueilli un peu plus tôt l'une de ces fleurs. Le second extrait illustre parfaitement le déchirement d'Anne Desbaresdes, qui, bien que présente physiquement à la soirée, a l'esprit qui vagabonde auprès de Chauvin, cet homme inconnu qui rôde dans la rue proche de chez elle.

La polyphonie réussit donc à s'établir sur plusieurs niveaux, à la fois dans la superposition des trois éléments sonores, comme nous l'avons vu plus haut, mais également dans le chevauchement des trames narratives, des temporalités, et finalement, à l'intérieur même de la répétition de certains motifs.

DEUXIÈME CHAPITRE :

L'IRRUPTION MUSICALE COMME MATÉRIEL DESTRUCTEUR

Le cri libérateur

D'emblée, donc, chez Marguerite Duras, il s'avère que même la musique n'est pas protégée de l'agressivité ambiante qui règne durant la leçon de piano. Nous verrons un peu plus loin que c'est grâce à cette agressivité, en vérité, que l'élément musical va pouvoir exister et être libéré. C'est d'ailleurs par la violence, ici symbolisée par un cri de femme, que la musique sera expulsée. Toujours, la musique naît du silence et s'achève en lui. Midori Ogawa écrit à propos de Duras que « la voix [...], en ouvrant une déchirure au sein du silence, entame le processus de l'écriture. »⁴¹. L'évocation de la déchirure m'apparaît primordiale et assez explicite du rôle de l'élément sonore, puisque de cette manière, il opère une première destruction au niveau du silence lorsqu'il le perce. À cet égard, *Moderato cantabile* ne peut mieux illustrer ce postulat, le roman s'ouvrant sur une question posée par une voix qui perce le mutisme de la page blanche. La musique va appuyer ceci en émergeant du silence qui règne sur la narration : « Le bruit de la mer s'éleva, sans bornes, dans le silence de l'enfant » (*MC*, p. 13) et peu après : « Le bruit de la mer dans le silence de son obstination se fit entendre de nouveau » (*MC*, p.14). Mais il faut quelque chose de plus grand pour réveiller la musique : un cri humain, charnel, vibrant, qui ne tardera pas à se faire entendre :

L'enfant ne bougea pas davantage. Le bruit de la mer dans le silence de son obstination se fit entendre de nouveau. Dans un dernier sursaut, le rose du ciel augmenta.

⁴¹ Midori Ogawa, *Voix, musique, altérité : Duras, Quignard, Butor : l'invention des ombres*, Paris, Editions L'Harmattan, 2010, p. 10.

— Je ne veux pas apprendre le piano, dit l'enfant.

Dans la rue, en bas de l'immeuble, un cri de femme retentit. Une plainte longue, continue, s'éleva et si haut que le bruit de la mer en fut brisé. Puis elle s'arrêta, net. (MC, p. 13)

Souvent chez Duras, comme le mentionne Jean-Louis Pautrot, c'est le personnage féminin qui est porteur du sonore, puisqu'il le rapproche de la folie :

Ce désir, partagé avec d'autres « héroïnes » durassiennes, fait de la femme un être hors-la-loi. Il la ramène à ce lieu que Duras appelle la folie. La musique du roman y conduit, grâce à la violence qu'elle porte⁴².

Jean-Louis Pautrot ira même jusqu'à dire que « la musique intervient dans cette connaissance de la violence et de la folie »⁴³. Ainsi, dans un premier temps, le cri féminin présent dans *Moderato cantabile*, irrémédiablement associé à la destruction d'une vie puisque la femme se meurt, amène une perturbation des personnages. Ce n'est qu'après plusieurs pages que l'enfant, jusque-là plongé dans le silence et immobile face à l'instrument et sa professeure de piano, réagit enfin et sort de son aphasie à coup de « Je ne sais pas » inquiétants, comme une mise en abyme de la position du lecteur, perplexe devant ce rapport forcé à la musique. J'aimerais opérer ici un rapprochement entre ces premières pages et une introduction musicale⁴⁴, car comme l'introduction en musique, ce début amorce ce qui va suivre. Introduction qui se terminerait avec la phrase « Je ne veux pas apprendre le piano », puisqu'elle coïncide avec le moment où a lieu le crime passionnel, comme s'il avait fallu un déclencheur à cette violence (le cri) associée à la destruction de la musique par l'enfant, pour

⁴² Jean-Louis Pautrot, *op. cit.*, p. 205.

⁴³ *Ibid.*, p. 193.

⁴⁴ Marc Honegger, *op. cit.*, p. 511 : « Introduction : court fragment musical, de forme libre, le plus souvent de rythme lent et majestueux, placé au début d'une œuvre vocale pour préparer l'entrée de la partie chantée [...] ou d'une œuvre instrumentale pour attirer l'attention de l'auditeur, par contraste, sur l'entrée du premier thème principal ».

que cette dernière puisse enfin être relâchée.

- La leçon continuait donc.
 — Il le faut, continua Anne Desbaresdes, il le faut. [...]
 — Pourquoi ? demanda l'enfant.
 — La musique, mon amour... [...]

Il se mit à jouer. De la musique s'éleva par-dessus la rumeur d'une foule qui commençait à se former au-dessous de la fenêtre, sur le quai. (*MC*, p. 15)

Polyphoniques, le refus de l'enfant et le cri de la femme tuée se superposent, et ne seront apaisés – en apparence – que par la mélodie pianistique qui intervient quelques lignes plus loin. Le terme « piano » jusqu'ici absent, comme libéré lui aussi, est d'ailleurs employé pas moins de quatre fois à la page quatorze. Il survient pour la toute première fois lors de cette fameuse phrase « Je ne veux pas apprendre le piano » (*MC*, p. 14), lorsque l'enfant formule un refus catégorique à une oppression maternelle tenant de la survie. C'est pourtant grâce à cette polyphonie d'éléments qu'il se décide enfin à jouer et que la musique peut émerger de la cacophonie ambiante.

La perturbation musicale : vers un nouvel état

La musique intervient bien souvent chez Duras comme instigatrice d'un changement drastique d'attitude sur les personnages, les délogeant de leur quotidien calme et accablant de banalités, tout en détruisant leur état initial. Elle n'est pourtant pas que bienfaitrice comme le souligne Judith Kauffman : « la musique, après l'envol de l'exaltation, nous ramène toujours à la souffrance, à l'angoisse »⁴⁵.

Il aura donc fallu aux personnages un choc auditif violent pour qu'enfin, ils émergent

⁴⁵ Judith Kauffman, *op. cit.*, p. 108.

de leur état engourdi et morose. La dame se permettra d'interrompre la sonatine pour aller prendre connaissance de l'incident, ce qui ne semble pas être dans ses habitudes ; l'enfant se met enfin à jouer avec brio : « La sonatine alla son train » (*MC*, p. 16) puis « Il reprit la sonatine au même rythme que précédemment et, la fin de la leçon approchant, il la nuança comme on le désirait, *moderato cantabile*. » (*MC*, p. 17) ; plus loin dans le livre, il osera défier, non plus sa professeure, mais sa mère. Mais c'est surtout sur Anne Desbaresdes que ce choc auditif opère le plus grand changement : « La sonatine de Diabelli précipite Anne Desbaresdes dans le dehors infernal »⁴⁶.

La perturbation de l'héroïne, qui advient avec l'apparition musicale, est notable. Elle va la mener à se rendre au café pour prendre connaissance du crime passionnel et c'est dans ce lieu qu'elle fera la rencontre de Chauvin. À cause de ce dérangement, le quotidien d'Anne Desbaresdes s'en trouve bouleversé. Elle ne rentre plus directement chez elle, néglige davantage son enfant lorsqu'elle retrouve son amant au café, se permettra même d'arriver ivre et très en retard à une réception donnée chez elle. À ce stade, la musique n'est encore qu'un prétexte pour échapper à la platitude de sa vie une fois par semaine, le vendredi, lors de la leçon de piano de son enfant. Néanmoins, elle procure à Anne Desbaresdes une force mentale sans précédent, qui lui donne le courage de s'aventurer en dehors des sentiers imposés par son rang et en dehors d'elle-même. Délivrée par le cri, la musique trouve son double dans le personnage d'Anne Desbaresdes, qui se met enfin à vivre, indéniablement attirée par ce *cantabile* ambiant et débarrassée de ses contraintes sociales. Judith Kaufmann livre un très beau paragraphe à ce sujet :

⁴⁶ Jean-Louis Pautrot, *op. cit.*, p. 217.

Le piano a préparé le terrain, moderato cantabile. La mélodie qui mène Anne au bord de l'évanouissement sans jamais l'y faire basculer complètement, préfigure l'expérience finale contenue, en deçà de l'absolu, dans les limites de l'a peu près, du presque⁴⁷.

Et en effet, très rapidement et alors qu'elle n'en a pas l'habitude, elle se met à boire pour s'enivrer et ressentir le goût du danger dans une volonté de contourner les limites, en sachant très bien, cependant, qu'elle est condamnée quel que soit son choix : en se décidant à vivre l'adultère, c'est le regard de la société qui changera ; en étouffant ses pulsions, en ne saisissant pas cette opportunité de liberté, elle n'aura plus jamais le loisir d'être maîtresse d'elle-même. Le vin qui apparaît pour la première fois à la page 26⁴⁸ et dont les verres bus à répétition ne cesseront de ponctuer les rencontres entre les deux amants (dans le seul chapitre II, Anne Desbaresdes boit quatre verres), ne peut être dissocié de l'image dionysiaque qui s'y rapporte, tout comme la musique, ainsi que le goût du risque.

L'ombre de Dionysos : la damnation musicale d'Anne Desbaresdes

Dans la mythologie grecque, Dionysos est le dieu de la vigne, du vin et de ses excès, de la folie et la démesure. [...] Dieu de la fureur et de la subversion, son culte est également marqué par les fêtes orgiaques féminines célébrées par ses accompagnatrices, les ménades. Ses festivités ont été la force motrice du développement du théâtre et de la tragédie. [...] Les chants et musiques dionysiaques font appel aux percussions et aux flûtes. Ils sont dissonants, syncopés, provoquent la surprise et parfois l'effroi⁴⁹.

⁴⁷ Judith Kauffman, *op. cit.*, p. 109.

⁴⁸ *MC*, p. 26 : « Elle alla droit au comptoir. Seul un homme y était, qui lisait un journal.

— Un verre de vin, demanda-t-elle.

Sa voix tremblait. »

⁴⁹ « Dionysos », *Wikipédia*, 2019, via l'URL <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Dionysos&oldid=158537263>. La source Wikipédia a été retenue ici car elle apportait une définition suffisamment exhaustive sur ce sujet sans qu'il ne soit pertinent de faire appel à des ouvrages plus savants. Une autre source ci-dessous est utilisée en complément.

Une autre source mentionne que « ce n'est pas un hasard si Dionysos est le dieu qui vient du dehors, toujours perçu comme étranger à la cité et mettant en danger sa stabilité »⁵⁰. Provenant de l'extérieur, Dionysos s'oppose à Apollon par ses travers et le plaisir qu'il prend à défier les règles de la cité. Nous allons voir de quelle manière les caractéristiques dionysiaques s'enracinent dans la musique de *Moderato cantabile*.

Grâce au vin, Anne Desbaresdes s'affirme, devient plus confiante : « Le vin aidant sans doute, le tremblement de la voix avait lui aussi cessé. Dans les yeux, peu à peu, afflua un sourire de délivrance » (*MC*, p. 28). Jean-Louis Pautrot semble d'ailleurs en accord avec cette idée de la présence dionysiaque puisqu'il écrit :

Il semble y avoir dans toute musique, selon l'écrivain, un élan qui inquiète toujours un peu [...], qui évoque des pulsions primitives, pour ne pas dire animales. Le paradoxe d'une pièce aussi structurée que la sonatine [...] réside dans le fait que l'élan y emprunte l'apparence d'une extrême sophistication du langage pulsionnel, d'une régularité formelle et harmonique, d'un ordre qui prend sur la partition les traits d'une symétrie visuelle indéniable. [La] musique durassienne se conçoit, non comme l'affaiblissement des instincts, mais comme la perfection de la sauvagerie. [...] Elle assume un caractère dionysiaque, et n'a, d'apollinien, que les apparences⁵¹.

Sous ses airs innocents, apolliniens, portés par une sonatine de Diabelli – le nom n'est d'ailleurs pas sans rappeler le diable⁵² – la musique aux accents dionysiaques de *Moderato cantabile* rafle tout sur son passage, et réussit à ramener à la surface le caractère sauvage jusqu'ici contenu d'Anne Desbaresdes, indéniablement attirée par le dehors. Un extrait me conforte tout particulièrement dans ce rapprochement, tant la musique semble avoir un effet troublant sur l'héroïne : « Elle écoutait la sonatine. Elle venait du tréfonds des âges. Elle

⁵⁰ « Le mythe de Dionysos » via l'URL : <http://www.cndp.fr/archive-musagora/dionysos/dionysosfr/mythe.htm>

⁵¹ Jean-Louis Pautrot, *op. cit.*, p. 207.

⁵² Midori Ogawa, *La musique dans l'œuvre littéraire de Marguerite Duras*, Editions L'Harmattan, 2002, p. 54.

manquait souvent, à l'entendre, aurait-elle pu croire, s'en évanouir » (*MC*, p. 80). Ici, la musique, syncopée par toutes ces virgules et ces courtes phrases, semble plonger Anne Desbaresdes dans le même état que le vin. D'ailleurs, quelques lignes plus loin, nous pouvons lire :

La sonatine résonna encore, portée comme une plume par ce barbare, qu'il le voulût ou non, et elle s'abattit de nouveau sur sa mère, la condamna de nouveau à la damnation de son amour. Les portes de l'enfer se refermèrent. (*MC*, p. 80)

puis :

De la musique sortit, coula de ses doigts sans qu'il parût le vouloir, en décider, et sournoisement elle s'étala dans le monde une fois de plus, submergea le cœur d'inconnu, l'exténua. (*MC*, p. 81)

L'enfant, qualifié de barbare, se fait le messager de la violence musicale. Il est celui qui permet à la sauvagerie inhérente à la musique venant du « tréfonds des âges » de s'exprimer et d'atteindre sa mère. Il y a également, selon Bonita Oliver, une association à faire avec la genèse de l'humain :

Le fait que l'enfant soit un "barbare" nous renvoie à un peuple violent dans l'enfance de l'homme, un peuple qui, dès sa naissance, a été uni à la musique⁵³.

La musique n'est donc pas, comme on pourrait le croire de prime abord, une douce mélodie bienveillante qui divertit et rend heureux. Elle est décrite, dans ces quelques lignes, comme quelque chose de violent – « elle s'abattit de nouveau » –, irréversible – « la condamna de nouveau à la damnation » –, apocalyptique – « Les portes de l'enfer se refermèrent. » ; « submergea le cœur d'inconnu, l'exténua ». Midori Ogawa semble appuyer cette idée :

Comme le suggère Borgomano, ce n'est sûrement pas par hasard si les leçons de piano ont lieu au crépuscule, moment partagé entre le jour et la nuit. La sonatine de Diabelli [...] s'élève dans le ciel rouge dont la couleur est l'avant-goût du crime

⁵³ Bonita Oliver, *op. cit.*, p. 32.

passionnel. Malgré son apparence enfantine et innocente, elle témoigne de l'agonie du jour, sans jamais pourtant parvenir au royaume de la nuit : comme le jour, la musique s'évanouira avant l'arrivée de la nuit⁵⁴.

Jean-Louis Pautrot utilisera d'ailleurs à son propos la très juste expression de « damnation musicale d'Anne Desbaresdes »⁵⁵. Alliée à Dionysos, la musique prend un tout autre caractère et entretient cette part de mystère et d'extase qui singularise le dieu grec : elle n'appartient plus à l'harmonie défendue par Apollon mais se dote d'un mandat de destruction partielle. L'image de la syncope musicale (un rythme qui va à l'encontre de la pulsation naturelle) est particulièrement représentative dans le cadre de l'histoire d'Anne Desbaresdes. Associée à ses tremblements et à ses paroles hésitantes, elle se retrouve dans l'essence de l'écriture durassienne. Sournoise, enivrante tel le vin, la musique va jusqu'à prendre possession de l'héroïne, sans que l'on sache si c'est réellement contre son gré, puisqu'elle-même ne montre pas tellement de résistance face à ce glissement vers la tentation. Attirée par l'adultère, encouragée par cet air diabolique de la sonatine qui est fredonné ou joué d'un bout à l'autre du roman, souvent par extraits (rejoignant ici aussi l'idée de la syncope), comme un irritant refrain qui nargue l'héroïne, Anne Desbaresdes n'a d'autre choix que de s'abandonner à elle et de se laisser doucement guider vers l'anéantissement de son intégrité.

Disparaître dans l'anti-musique : vers une composition du désastre

La musique amène Anne Desbaresdes, « que d'obscures forces libératrices semblent amener, comme elles le font pour l'écriture elle-même, au bord d'un gouffre où s'ouvre un

⁵⁴ Midori Ogawa, *op. cit.*, p. 54.

⁵⁵ Jean-Louis Pautrot, *op. cit.*, p. 210.

espace nouveau »⁵⁶. Après la tentation, le péché ; après le péché, les Enfers. C'est vers là qu'Anne se dirige – comme Dionysos, d'ailleurs, lorsqu'il voulut rendre visite à sa mère – dans la toute dernière page du livre, tandis qu'elle quitte seule le café dans une « lumière rouge qui marquait le terme de ce jour-là » (*MC*, p. 126), engloutie par le bruit assourdissant de la radio : « Après son départ, la patronne augmenta le volume de la radio. Quelques hommes se plaignirent qu'elle fût trop forte à leur gré » (*MC*, p. 126). Judith Kauffman apporte très justement la notion de « l'anti-musique » en référence à la radio qui enterre le départ de l'héroïne, qui s'accorde avec le caractère dionysiaque mentionné plus haut :

Rejetée de son milieu, privée de son enfant et de la musique (l'un ne va pas sans l'autre), elle disparaît dans la lumière rouge de l'horizon, effacée par de « l'anti-musique », le bruit d'une radio tonitruante⁵⁷.

Anne Desbaresdes disparaît, écrasée sous le poids des jugements et engloutie par cette force toujours plus grande qu'est la musique « venant du tréfonds des âges ». Pour sa dernière visite au café, l'héroïne ne s'y est pas rendue accompagnée de son enfant. Elle semble avoir compris que c'est à elle seule d'affronter son destin. En acceptant de faire face à tous, et plus particulièrement à Chauvin, elle paraît enfin prête à endosser la responsabilité de son péché, consent à son exil certain, un trait que l'on retrouve souvent dans les personnages de Duras. « L'exil de mes personnages est total ; total aussi le malheur inhérent à leur condition »⁵⁸. Anne Desbaresdes n'y échappe pas. C'est le prix à payer pour pouvoir vivre cette aventure adultère avec Chauvin, pour s'être perdue dans le mal sournois amené par la musique :

⁵⁶ *Ibid.*, p. 201.

⁵⁷ Judith Kauffman, *op. cit.*, p. 110.

⁵⁸ Claude Sarraute, « RENDEZ-VOUS dans un Square avec Marguerite Duras », 18 septembre 1956, via l'URL : https://www.lemonde.fr/archives/article/1956/09/18/rendez-vous-dans-un-square-avec-marguerite-duras_2233422_1819218.html

[...] c'est par la musique, et par le monde sonore que *Moderato Cantabile* transmet violence et transgression, qui sont sous-jacentes dans le récit. Il y a ce qu'on voit — c'est à dire rien, si ce n'est d'infimes indices de violence, sous le masque de la bonne société bourgeoise à laquelle appartient Anne Desbaresdes — et ce qu'on entend — et c'est sans doute là que se joue l'*irreprésentable* du récit, soit le meurtre initial. [...] Musique et meurtre sont ainsi indissolublement liés, que ce soit de manière directe (le meurtre sur fond de leçon de piano) ou indirecte⁵⁹.

Isabelle Soraru le confirme : c'est bien la musique et ce qui a trait au sonore qui sont les responsables de la violence permanente du récit, amenant à une destruction sur plusieurs niveaux, destruction qui permettra la construction du récit durassien. Midori Ogawa appelle ceci l'« écriture du désastre » :

Étant une « écriture du désastre », l'œuvre de Duras affiche néanmoins en quelque sorte son adhésion à l'art de la suggestion et de la transgression⁶⁰.

Mais il me semble que cette écriture du désastre s'apparente plus à une composition du désastre, volontaire par ailleurs, qui agit comme un passage vers une composition plus grande. Ce qui s'étend tant au niveau symbolique, comme nous avons pu le voir dans cette partie, qu'au niveau formel comme nous allons maintenant l'étudier, permet à l'écriture de Marguerite Duras de prendre une forme unique. Le fantasme de Duras de voir la musique entièrement détruire l'œuvre ne peut s'établir pleinement mais la musique fait intégralement partie de son fondement : elle crée le texte, elle en est l'écriture même.

⁵⁹ Isabelle Soraru, *op. cit.*, p. 39.

⁶⁰ Midori Ogawa, *La musique dans l'œuvre littéraire de Marguerite Duras*, Editions L'Harmattan, 2002, p. 10.

TROISIÈME CHAPITRE :

LA FORME MUSICALE COMME ARCHITECTURE ROMANESQUE

La forme sonate et ses deux thèmes

En déclarant écrire « entre la musique et le silence »⁶¹, Marguerite Duras propose une autre forme de textes, non pas guidés par une narration figée, mais à l'intérieur desquels on laisse le temps à l'histoire d'émerger du silence, si nécessaire à l'existence de la musique, au moyen d'une structure narrative parfois déroutante : « Dès lors, la littérature et la musique adviennent comme deux domaines qui se construisent en rapport à l'autre et qui s'affirment sous le regard de l'autre »⁶². Dans notre posture extérieure, la déstabilisation que l'on peut ressentir à la lecture semble venir du fait que certains de ses romans prennent leurs ancrages dans des formes musicales, c'est-à-dire qu'ils suivent le modèle architectural d'une composition et tentent de la reproduire dans le littéraire, comme le confirme Midori Ogawa ci-dessus, sans écarter l'idée d'un renouvellement formel grâce à la tension poétique présumée dans la relation entre la littérature et la musique. Ma sensibilité de musicienne m'a donc implicitement amenée à lire *Moderato cantabile* comme une partition afin d'essayer d'y trouver des analogies et des contradictions, voire, peut-être, de proposer une autre interprétation de l'œuvre.

La forme sonate, que l'on retrouve abondamment en musique classique (à ne pas confondre avec le genre musical de la sonate), n'est pas seulement l'une des plus populaires :

⁶¹ Michel Field, *op. cit.*

⁶² Midori Ogawa, *Voix, musique, altérité : Duras, Quignard, Butor : l'invention des ombres*, Paris, Editions L'Harmattan, 2010, p. 7.

sa complexité et les nombreuses possibilités de compositions qu'elle offre font d'elle une forme idéale. À son apparition, elle s'est rapidement imposée comme la forme canonique de la musique classique, en miroir du genre romanesque littéraire, même si, à la différence de celui-ci, elle est régie par des règles précises. En effet, la plupart des premiers mouvements de sonates, concertos, symphonies, œuvres diverses de musique de chambre et autres, se construisent en suivant ce modèle. Peter Andraschke l'explique comme suit :

Un mouvement de forme [sonate] comporte habituellement une exposition, un développement, une réexposition, parfois aussi une coda. L'exposition, souvent répétée, se divise en thème principal, pont ou transition, thème secondaire et épilogue, le thème secondaire se distinguant du thème principal par une tonalité nouvelle et souvent par un caractère contrastant⁶³.

Comme mentionné ci-dessus, la forme sonate se découpe en trois grandes parties (l'exposition, le développement et la réexposition) auxquelles s'ajoute parfois une coda. Elle est caractérisée par « la mise en œuvre sur différents plans sonores d'au moins deux thèmes (ou groupes thématiques) de caractère contrasté dans l'exposition, par la mise en évidence de leurs affinités et de leurs oppositions dans le développement [...] et enfin par la réunion et l'unification par le ton principal de la matière musicale de l'exposition dans la réexposition »⁶⁴. Bien que déjà très en vogue avant Ludwig van Beethoven, c'est réellement avec ce compositeur qu'elle commencera à rayonner sur le monde musical, notamment avec l'avènement d'un cadre réglementé.

Malgré la réticence de Midori Ogawa de voir dans *Moderato cantabile* la reproduction d'une forme musicale, il demeure aisé de trouver nombre d'éléments

⁶³ Marc Honegger, *op. cit.*, p. 966.

⁶⁴ *Ibid.*

rapprochant le roman de la forme sonate. De l'explication ci-dessus, nous retiendrons tout d'abord les deux thèmes qui sont d'une importance capitale ici. En musique, lorsque ces thèmes apparaissent dans les formes sonates, les contrastes qui les différencient s'étendent sur plusieurs plans : le premier thème (appelé thème A) est souvent plus martial, brillant, masculin, d'une nuance forte, énergique ; tandis que le second (le thème B) s'oppose à lui avec un caractère plus délicat, mélancolique, doux, lyrique, féminin.

Cette dichotomie se retrouve d'ores et déjà dans le titre du roman qui « [...] comporte deux thèmes contrastants qui vont se déplier graduellement : *Moderato* (routine de la vie quotidienne du personnage d'Anne Desbaresdes) et *cantabile* (liberté et passion) »⁶⁵. Ainsi s'oppose la modération et le contrôle qu'implique l'indication *Moderato* (il n'y a rien de plus banal et neutre que cette indication en musique) au lyrisme d'une mélodie chantée proposé par le *cantabile*. Au-delà du titre, la présence des deux thèmes est évidente au travers des deux personnages principaux, notamment avec la distinction des deux genres : le thème A dans le personnage de Chauvin, duquel se dégage une impression de virilité, de contrôle, voire de distance, le thème B dans celui d'Anne Desbaresdes, plus enclin à la sensibilité, la fragilité, l'emportement⁶⁶.

La tension inhérente à ces deux termes présents dans le titre, apporte déjà un dédoublement du personnage féminin, qui sera d'un bout à l'autre tiraillé entre ces deux

⁶⁵ Sylvie Gagné, *op. cit.*, p. 48.

⁶⁶ Illustrant cette idée à propos d'un autre roman de Duras, *India Song*, Gabrielle Frémont (*op. cit.* p. 110) écrit : « Chez les voix masculines, on note presque invariablement une prédication logique, des énoncés stables ; le discours s'éloigne de l'anecdotique et s'attache au fait précis, au vérifié. Les voix féminines, au contraire, sont sans cesse perturbées par des excès de douleur et d'angoisse ; elles se cantonnent dans l'imprécis, se complaisent dans l'énigmatique et le non-nommé ». Cette réflexion peut, plus largement, s'appliquer à *Moderato cantabile*.

extrêmes. *Moderato cantabile* demeure, par ailleurs, une indication suffisamment commune en musique à l'époque classique pour que l'on puisse y voir ici une expression vague et presque terne, résonnant avec le quotidien morne et commun des personnages. John W. Kneller en propose l'interprétation suivante :

Moderato epitomizes the conventionality, the restraint, the routine, the longanimity imposed upon the principal character, Anne Desbaresdes, by her social position as wife of a rich industrialist in a seaport in western France. Cantabile is the invitation to freedom, to lack of restraint, to unconventionality, and ultimately to intemperance, passion, and violence⁶⁷.

Moderato, ou le reflet du quotidien d'Anne Desbaresdes, comme quelque chose de tempéré qui ne cherche qu'à s'échapper du carcan dans lequel il est enfermé. C'est là qu'intervient la notion d'interprétation musicale, dont le rôle est d'interférer avec les indications parfois scolaires des compositeurs pour permettre à la musique d'exister réellement.

Cette division thématique se retrouve dans les personnages secondaires et les éléments qui les entourent, mais également dans les deux sujets qui traversent l'œuvre au complet, à savoir la musique et la passion, deux thèmes qui ne peuvent exister l'un sans l'autre. Judith Kaufmann en fait l'explication comme suit :

Deux sujets s'entrecroisent dès les premières pages : la musique, longuement évoquée par une leçon de piano, embrasée sur l'amour-passion, introduit par le biais d'un crime relaté très brièvement. Il faut noter que la première modulation du thème passionnel intervient comme en contrepoint du thème initial, sous la forme d'un cri humain, cette structure élémentaire et embryonnaire du son musical⁶⁸.

Dans l'axe *Moderato* se trouve tout d'abord Mademoiselle Giraud, la professeure de piano, véritable incarnation de la rigidité, confrontant sur ce plan la musique, porteuse de

⁶⁷ John W. Kneller, « Elective Empathies and Musical Affinities », *Yale French Studies*, 1961, p. 114.

⁶⁸ Judith Kauffman, *op. cit.*, p. 97.

liberté et de rêve. D'autres éléments du décor tels que la maison, le jardin, tous les endroits ou objets familiers finalement, sont pour Anne Desbaresdes des sources d'angoisse perpétuelle, où l'ennui, essentiellement lié au quotidien, mène à l'épouvante, voire à la paralysie ; le mari d'Anne Desbaresdes, finalement, demeure une ombre menaçante passive mais bien réelle, tout au long du roman, notamment avec la présence lancinante du nom de famille qui ne quitte jamais l'héroïne, comme pour l'enchaîner à son rang. L'axe *cantabile* s'étend à l'extérieur du cadre domestique et propose principalement des éléments associés à la tentation : le café, le vin, le fantasme du crime passionnel, l'amant Chauvin – tous s'inscrivent dans la nouveauté, dans le projet d'une aventure qui reste à l'état de chimère. Toutefois, si *Moderato* se tient plutôt du côté de la partition et *cantabile* du côté des possibilités d'interprétation, les deux termes semblent s'accorder parfaitement et trouver une voix à l'unisson dans le roman de Duras : ils ne peuvent exister l'un sans l'autre et permettent à l'écriture d'atteindre sa motivation première, celle d'y laisser éclore la musique. Les personnages principaux, par ailleurs, évoluent sur des axes parallèles, qui leur permettent de naviguer entre les deux thèmes sans s'y enfermer de manière définitive.

Un constat s'opère quant au choix du morceau de musique retenu, la sonatine de Diabelli : en apparence musique innocente, portant en elle une connotation scolaire, enfantine, ce morceau permet à Marguerite Duras une fois de plus de tromper son lecteur. Comme déjà mentionné, le nom du compositeur autrichien est à connotation diabolique, et manifestement, appelle à être vu et interprété autrement que sous sa forme rudimentaire.

La passion, comme la musique, est susceptible de traverser non seulement l'espace, mais aussi le temps : elles existent depuis des *millénaires* sans perdre leur essence

sauvage et primitive⁶⁹.

Déjà, nous sommes dans le dépassement de la musique, appelant la transgression des règles.

Des thèmes et de leurs variations : un autre écho musical

Autour de ces deux thèmes incarnés par Anne Desbaresdes et Chauvin, gravitent d'autres éléments thématiques. Ils ne sont pas des thèmes à proprement parler, mais tout autant de composantes développées dans le roman, semblables à des motifs musicaux dont le rôle est d'établir un pont entre les deux thèmes principaux : l'enfant d'Anne, Mademoiselle Giraud et les leçons de piano, la patronne du bar, le mari d'Anne, le café, le vin, la mer, l'odeur des magnolias... Ces motifs parsèment *Moderato cantabile*, appelant une impression de répétition du récit, alors qu'en vérité, ce sont eux qui permettent à la narration de se déplier. L'élément de la variation doit alors être envisagé comme un organe vital du roman comme le signifie Midori Ogawa :

Cette possibilité de renaître, [...] détermine également le rapport entre musique et littérature dans l'œuvre de Marguerite Duras. L'écrivain s'appuie sur la notion de variation [...]. La force de variations implique [...] la condamnation au ressassement. La musique ne peut que « revenir » sous des visages différents, et enfermer les personnages ou le récit dans un passé auquel ils sont à jamais attachés mais dont le sens leur échappe, puisque la variation de la forme ne leur permet pas le saisissement d'un sens⁷⁰.

À la suite de cette observation, il convient de s'arrêter quelques instants sur la forme musicale du thème et variations. La variation est un « procédé d'improvisation qui entraîne

⁶⁹ Midori Ogawa, *La musique dans l'œuvre littéraire de Marguerite Duras*, Editions L'Harmattan, 2002, p. 53.

⁷⁰ Midori Ogawa, *Voix, musique, altérité : Duras, Quignard, Butor : l'invention des ombres*, Paris, Editions L'Harmattan, 2010, p. 19 et suivantes.

la transformation d'un élément musical, repris sous différents aspects, mais toujours reconnaissable »⁷¹, avant d'évoluer en procédé de composition. Les premières compositions qui ont recours à cette technique ne donnent que peu de libertés aux nouveautés ornamentales que l'on peut entendre d'une variation à l'autre. Il s'agit avant tout de mettre en lumière un aspect spécifique de la technique instrumentale, contrasté dans chacun des fragments. Mais petit à petit, les compositeurs s'affranchissent du cadre strict pour proposer des variations de plus en plus éloignées du thème initial, que ce soit du point de vue de la mélodie, de l'harmonie, ou du rythme. De plus, la tradition exige que l'une des variations module dans le mode opposé au mode initial⁷². Cette modulation intervient souvent vers le milieu ou la fin de la pièce, afin d'opérer un contraste avec les variations précédentes, d'empêcher l'auditeur de se conforter dans un enchaînement harmonique régulier qu'il subit depuis le début et de préparer l'arrivée du climax (point culminant du morceau) final.

Ainsi, l'élément du boulevard de la Mer par exemple, revient dans tous les chapitres à la manière d'un leitmotiv⁷³ et n'est jamais exposé identiquement (variation). Sa présence itérative s'apparente à un motif musical caractéristique qui viendrait ponctuer une œuvre afin de donner des repères à l'auditeur. Voyons quelques exemples :

— Quand même, dit Anne Desbaresdes en arrivant boulevard de la Mer, tu pourrais t'en souvenir une fois pour toutes. (*MC*, p. 22)

Le môle dépassé, le boulevard de la Mer s'étendait, parfaitement rectiligne, jusqu'à la fin de la ville. (*MC*, p. 38)

Elle le laissa raconter ses jeux jusqu'à ce qu'ils aient dépassé le premier môle à partir duquel filait, sans une courbe, le boulevard de la Mer, jusqu'aux dunes qui

⁷¹ Marc Honegger, *op. cit.*, p. 1085.

⁷² Ainsi, un thème et variations dans une tonalité donnée majeure, fera entendre une – ou plusieurs – variations mineures et inversement.

⁷³ Selon Honegger (*op. cit.*, p. 556), le leitmotiv peut être traduit par motif conducteur ou motif caractéristique.

marquaient sa fin. (*MC*, p. 53)

Il n'aurait pas été pertinent ici de relever toutes les occurrences relatives à la thématique du boulevard, c'est pourquoi je me contenterai des trois citées. Ces extraits abordent le boulevard de manières différentes, telles des variations d'un thème ou d'un leitmotiv, et semblent reprendre des aspects de chacun d'entre eux pour les proposer sous un autre éclairage. Ainsi, à chaque apparition ou réapparition du boulevard, le lecteur a l'impression de plonger dans un déjà-vu perturbant. La narration apparaît comme stagnante, en partie détruite par ces incessantes variations d'éléments qui reviennent, mais paradoxalement, il s'agit également d'une réécriture motivique qui achève de baliser le roman au niveau du cadre spatio-temporel.

Marguerite Duras utilise le procédé de la variation à l'intérieur de *Moderato cantabile* en ressassant divers motifs thématiques (le crime passionnel, le café, le vin, les magnolias...) mais ne se contente pas de le réduire à une seule œuvre. En effet, c'est un procédé qu'elle utilise à l'échelle de son œuvre entière ; la musique, et même plus particulièrement le piano, en étant des exemples phares (les leçons de piano reviennent également dans *Nathalie Granger* par exemple). Midori Ogawa, une fois de plus, réussit à faire un parallèle très intéressant entre musique et écriture en mentionnant que « dans le domaine de l'écriture, le terme de « variation » désignerait le phénomène dans lequel l'écriture elle-même devient son propre objet. »⁷⁴.

⁷⁴ Midori Ogawa, *Voix, musique, altérité : Duras, Quignard, Butor : l'invention des ombres*, Paris, Editions L'Harmattan, 2010, p. 193.

Modulations littéraires

Durant cette analyse, j'ai tenté de montrer que *Moderato cantabile* tenait à la fois de la forme sonate mais aussi du thème et variations. Je me propose maintenant de démontrer que le roman de Marguerite Duras tient plus de la deuxième forme, par ailleurs moins abordée par la critique durassienne, que de la première. J'emploierai ici le terme « thèmes » au pluriel volontairement. En effet, il n'est pas possible de n'envisager qu'un seul thème tant la polyphonie et la résonance entre eux sont capitales. C'est pourquoi, dans les explications suivantes, il sera de mise de considérer la variation dans un esprit plus large, au niveau de la construction musicale globale de l'œuvre, et non comme étant la reproduction variée d'un unique thème, dont le risque serait d'imposer une vision réduite.

Le premier aspect qui m'interpelle et appuie l'idée conceptuelle que j'ai de *Moderato cantabile* est son découpage : huit chapitres, égaux dans leur longueur – entre quatorze et seize pages pour les sept premiers, le dernier faisant légèrement exception, en n'en contenant que douze. De ces huit chapitres, six d'entre eux (I à VI) semblent suivre un cheminement relativement semblable : ils s'ouvrent sur la présence de l'enfant (en interaction soit avec sa mère, soit avec la professeure de piano, soit en arrière-plan avec sa mère et Chauvin) et se referment sur un dialogue entre Anne Desbaresdes et son enfant. Du point de vue de l'architecture de l'œuvre, cette construction similaire attise mon penchant d'association à la forme thèmes et variations. Il me semble qu'il est plutôt évident ici de rapprocher la scène finale de chacun de ces six chapitres à une cadence musicale qui reviendrait clore chaque variation avec les mêmes enchaînements harmoniques. J'envisagerais, par ailleurs, de voir une courte introduction, correspondant ici aux cinq premières pages du roman, qui se proposent de révéler petit à petit l'intrigue et son décor, comme je l'ai évoqué dans le

deuxième chapitre de mon étude.

Si la ressemblance à la forme thèmes et variations s'envisage facilement dans les six premiers chapitres, il faut maintenant étudier d'un peu plus près les deux derniers. J'ai précédemment parlé de la tradition musicale qui souhaite qu'une variation soit écrite dans le mode opposé à celui initial. Le chapitre VII est, à mes yeux, celui qui jouerait le rôle de cette variation modulante. Plus encore, en s'alignant sur la sonatine de Diabelli et en partant du principe que le roman au complet est au ton de *Fa Majeur*⁷⁵, celui de la sonatine, nous pourrions envisager de considérer le chapitre VII comme une variation mineure. Il serait en adéquation avec le caractère du roman de considérer une association avec le ton de *Fa Majeur* puisque selon le tableau reproduit à l'annexe I et mentionné à la note 75, la tonalité est de caractère « furieux et emporté », elle « convient aux tempêtes, aux furies et autres sujets de cette espèce », ou encore, tend vers la « complaisance, [le] repos ». Variation mineure, tortueuse, à la forme plus floue, aux procédés d'écriture plus opaques (superposition des temps verbaux – l'arrivée du présent opère une cassure dans le rythme narratif – mélange des voix, disparition de l'enfant, allures morbides), le chapitre VII semble être le parfait reflet du mode mineur musical dès son entame :

Sur un plat d'argent à l'achat duquel trois générations ont contribué, le saumon arrive, glacé dans sa forme native. Habillé de noir, ganté de blanc, un homme le porte, tel un enfant de roi, et le présente à chacun dans le silence du dîner commençant. Il est bienséant de ne pas en parler.

De l'extrémité nord du parc, les magnolias versent leur odeur qui va de dune en dune jusqu'à rien. Le vent, ce soir, est du sud. Un homme rôde, boulevard de la Mer.

⁷⁵ Dans le tableau des *Tonalités et Affects d'après Charpentier, Mattheson, Rameau & Schubert*, voir Annexe I, selon Charpentier, Mattheson, Rameau et Schubert, Fa Majeur est décrit comme suit : « Furieux et emporté », « convient aux tempêtes, aux furies et autres sujets de cette espèce » ou encore « complaisance, repos ». Bien que les symboliques soient subjectives et parfois contradictoires entre les compositeurs, il demeure un outil précieux pour l'interprète : en effet, le caractère donné à une pièce jouée ne peut être le même selon la tonalité de l'œuvre.

Une femme le sait. (*MC*, p. 101)

Quelques éléments thématiques reviennent d'emblée : les magnolias, le boulevard, l'association homme-femme qui n'est rien d'autre que le couple d'Anne Desbaresdes et de Chauvin anonymisé. Le chapitre s'ouvre sur une longue description et ce principe d'écriture prédominera dans les quatorze pages qui suivront. Il est un peu l'écho de l'écriture du silence où « le langage se dissout à force de banalité »⁷⁶ : la parole est quasiment absente de ce chapitre, s'échappant par moment pour aborder des sujets futiles. Anne Desbaresdes ne parlera presque pas – « Madame Desbaresdes n'a pas de conversation » (*MC*, p.104), se contentera de répondre poliment à ses invités qui prendront la parole à sa place, répondront pour elle, en laissant tomber son nom de famille – c'est d'ailleurs là le seul écart du roman, bien que cette familiarité achève simplement de la réduire au statut d'objet d'autrui. La sonatine de Diabelli reviendra et résonnera sous les doigts de l'héroïne d'une manière bien étrange :

— Excusez-moi, dit-elle, pour le moment, une petite sonatine de Diabelli.

— Une sonatine ? Déjà ?

— Déjà.

Le silence se reforme sur la question posée. (*MC*, p. 104)

Cette question qui interroge le choix de la sonatine advenant à ce moment-là de la soirée, comme si elle arrivait trop tôt, me conforte dans l'idée défendue par nombre de critiques et déjà évoquée plus haut, selon laquelle la sonatine de Diabelli est bien plus qu'une mélodie espiègle : elle devient un chant grinçant qui reste en arrière-plan étendant son ombre menaçante sur tout le roman.

⁷⁶ Monique Pinthon, *op. cit.*, p. 80.

Revenons maintenant à la transposition musicale de ce chapitre et essayons de supposer deux modulations, les plus évidentes. La première serait de prendre le parti de considérer cette variation mineure dans le ton relatif⁷⁷ de *Fa Majeur*, c'est-à-dire, *ré mineur*. À propos de cette tonalité, Schubart écrit : « caractère de femme sombre couvant le spleen et des idées noires »⁷⁸. Plus surprenant encore, si l'on estime que le chapitre VII est une variation au ton homonyme, soit *fa mineur*, les caractéristiques de Schubart pour cette tonalité sont les suivantes : « mélancolie profonde, langueur de la tombe »⁷⁹. Ainsi, qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre des modulations, il ne peut exister à mes yeux meilleure illustration de l'état d'esprit d'Anne Desbaresdes dans le chapitre VII que les deux expressions de Schubart. En effet, l'héroïne semble être la personnification même du spleen, de la mélancolie, elle qui ne répond plus aux règles de la société, ne semblant plus pouvoir lui appartenir, ayant l'esprit ailleurs, divaguant sur des souvenirs qui la rendront encore plus malheureuse. Le fait que ces deux tonalités partagent des caractéristiques communes ne tient évidemment pas du hasard.

Moderato cantabile : thèmes et variations de l'écriture

Après toutes ces constatations, il est difficile de nier le fait qu'il existe une véritable

⁷⁷ Ton relatif : « Si ces deux échelles sont différentes par leur forme, il n'en reste pas moins qu'une même armure est partagée entre une tonalité majeure et une tonalité mineure. Cette correspondance est appelée relation. Toute tonalité majeure est en relation avec une tonalité mineure. Une gamme mineure est la relative mineure de la gamme majeure qui possède la même armure qu'elle — et inversement. » (« Tonalité relative », *Wikipédia*, 2018, https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Tonalit%C3%A9_relative&oldid=155237819). La source Wikipédia a été retenue ici car elle apportait la définition la plus démocratisée et compréhensible sur ce sujet. Dans le cadre de cette explication, il ne me semblait pas pertinent de faire appel à des ouvrages plus savants.

⁷⁸ Cf. Annexe I.

⁷⁹ Toujours en se basant sur le tableau (Annexe I), Charpentier définit *Fa mineur* d'« obscur et plaintif », Mattheson indique que la tonalité « produit une mélancolie noire et désespérée et plonge les auditeurs dans la grisaille et leur donne le frisson. », Rameau explique qu'elle « convient à la tendresse et aux plaintes ».

corrélation entre ce septième chapitre, qui contraste avec les précédents, sans omettre de réintégrer des éléments thématiques nécessaires au balisage du roman tout en préparant le terrain pour ce qui va suivre, et la variation modulante d'un thème et variations en musique.

Amené par un chapitre VII sinueux et trouble, le chapitre VIII, loin d'être un retour à un état initial – rendu impossible maintenant que toutes les limites ont été franchies – s'apparente cependant plus à un caractère proche des six premiers chapitres. Alors que le chapitre VII semble préparer la suite du récit avec une évolution constante de l'état d'esprit d'Anne Desbaresdes qui approche du jugement sociétal qu'elle devra affronter seule, le chapitre VIII s'ouvre, lui aussi, sur un long passage descriptif, comme une période de transition, plus calme après l'orgie culinaire du chapitre précédent (repensons aussi à la caractéristique orgiaque de Dionysos), pour permettre au lecteur de se replacer dans un paysage qui lui est plus familier. Très rapidement, le décor que nous retrouvons rétablit des éléments plus habituels tels que le port, le café, Chauvin, la patronne ou encore la radio. La temporalité semble être revenue de la parenthèse du chapitre VII alors qu'il ne s'agit que d'une fausse impression, rappelant un décor prétendu familier ici. Et pour cause, c'est l'unique fois du livre où l'héroïne se rendra seule au café :

Anne Desbaresdes ne revint que le surlendemain de sa dernière promenade sur le port. Elle arriva à peine plus tard que d'habitude. [...] Elle était sans son enfant. (*MC*, p. 116)

L'enfant n'accompagne pas la mère, qui d'ailleurs, ne l'amènera plus à ses cours de piano : « À partir de cette semaine, d'autres que moi mèneront mon enfant à sa leçon de piano, chez Mademoiselle Giraud » (*MC*, p. 117), explique-t-elle à Chauvin lors de leur dernière rencontre. À la suite de cette description qui pose le décor de la scène finale, aux

allures mortuaires⁸⁰, découlant directement du chapitre précédent – « Je voudrais que vous soyez morte » lui dit Chauvin à la toute fin, phrase à laquelle elle répondra « C'est fait » (*MC*, p. 126), le roman recycle de nouveau des éléments vus précédemment, tout en leur donnant une tournure tragique : destruction de l'intégrité d'Anne Desbaresdes, de son aventure avec Chauvin, et de sa liberté puisqu'elle n'assistera plus aux leçons de piano. L'héroïne se retrouve d'une certaine manière privée de son moment de liberté hebdomadaire et de ses moments d'égarement, reléguée à retourner dans son quotidien désolant. Et c'est dans la lumière rouge, qu'on ne peut s'empêcher de rapprocher des Enfers ou du vin dionysiaque qu'Anne Desbaresdes disparaît à jamais de la vie de Chauvin.

Elle se retrouva face au couchant, ayant traversé le groupe d'hommes qui étaient au comptoir, dans la lumière rouge qui marquait le terme de ce jour-là.

Après son départ, la patronne augmenta le volume de la radio. Quelques hommes se plainquirent qu'elle fût trop forte à leur gré. (*MC*, p. 126)

Fin en apothéose donc, puisque la sortie d'Anne Desbaresdes ne se fait pas dans l'anonymat même si c'est vers celui-ci qu'elle tend à s'effacer. Le chapitre VIII de *Moderato cantabile* est le miroir de ce qu'on attend d'une variation finale dans une œuvre musicale, à savoir, reprendre les éléments principaux, les développer une dernière fois et les faire se résoudre. Rappelons qu'au début du roman, c'est par la musique, elle-même délivrée par un cri, qu'Anne Desbaresdes se met à exister. Notons ici que c'est également par elle que l'héroïne s'éteint puisque, comme le note Kauffman : « la conclusion est invariablement déclenchée par une sirène d'usine »⁸¹. Dans les derniers mots, la musique de la radio engloutit le départ d'Anne Desbaresdes, mais cette dernière est de même supplantée par les plaintes

⁸⁰ À ce propos, voir les articles de Judith Kauffman, *op. cit.*, et Bonita Oliver, *op. cit.*

⁸¹ Judith Kauffman, *op. cit.*, p. 100.

des hommes, cheminement inversé du début. « Passion et musique se confondent ici en un même message. L'une est irrémédiablement liée à la mort comme l'autre se dissout nécessairement dans le silence »⁸².

Il convient alors de faire une dernière remarque quant à la nature fondamentale des thèmes auxquels seraient rattachées les variations. Nous pourrions affirmer assez facilement qu'après l'introduction de quelques pages, le reste du premier chapitre constituerait le thème. Mais ce serait écarter trop d'éléments thématiques qui apparaissent par la suite. Aussi, je me contenterais de souligner et d'appuyer une observation de Midori Ogawa : « L'écriture de Marguerite Duras revient sans cesse à son propre geste : elle y revient pour en repartir. Elle est donc régie par le principe de la variation »⁸³ pour tenter d'ébaucher la pensée selon laquelle il n'y aurait pas un seul thème, mais bien plusieurs, qui s'imbriqueraient les uns dans les autres, se complèteraient, se confronteraient, contribuant ainsi à poser les bases de quelque chose qui dépasse le cadre du seul roman *Moderato cantabile* pour s'établir à la base de la pensée durassienne.

Ces constats formels, qui font s'entremêler deux formes musicales, peuvent compter sur le concept de l'intermédialité pour les légitimer :

Chaque médium ne délimite pas son territoire de façon ordonnée et jalouse. S'il existe bien des conflits entre médias, chacun empiète sur les usages du voisin, récupère l'énergie du concurrent, rejoue la séduction de son partenaire⁸⁴.

⁸² *Ibid.*, p. 109.

⁸³ Midori Ogawa, *Voix, musique, altérité : Duras, Quignard, Butor : l'invention des ombres*, Paris, Editions L'Harmattan, 2010, p. 197.

⁸⁴ Éric Méchoulan, *op. cit.*, p. 258.

Ainsi, ce réseau de formes musicales qui s'entrelacent, ensuite absorbées par l'écriture, appuie mon postulat initial selon lequel la musique, en suivant le fantasme de Marguerite Duras qui la souhaiterait destruction de tout, est inhérente à la construction du récit durassien et perpétue ce paradoxe tout au long de *Moderato cantabile*.

CONCLUSION

Comme nous avons pu le constater dans cette étude, *Moderato cantabile* apparaît travaillé par les nombreuses composantes issues du monde musical, et notamment au travers des deux formes musicales qui contribuent à entretenir le caractère fuyant du roman, pour autant, construit de manière très classique. Ce qui prime ici, c'est l'invasion du champ musical dans les écrits de Marguerite Duras, comme le souligne Midori Ogawa :

[...] tant que l'exercice musical consiste, pour Duras, dans la combinaison réussie entre deux termes antinomiques, fond (le désordre) et forme (l'ordre), l'écrivain aurait tenté de transposer cet exercice dans son domaine propre, c'est-à-dire dans l'écriture⁸⁵.

Sans prétendre vouloir en donner une interprétation figée, il me semble tout de même intéressant de souligner le phénomène de tension qu'il existe entre la forme sonate, défendue par nombre de critiques, et la forme thèmes et variations, qui, selon moi, est une plus juste correspondance musicale du roman, aboutissant à un mélange unique qui entretient cette notion de composition du désastre. Néanmoins, il faut voir là-dedans un faux paradoxe puisque comme toute œuvre artistique qui invite à une interprétation, il est tout à fait possible ici d'envisager que les deux formes musicales se mêlent à l'intérieur d'un ouvrage littéraire unique :

[L'] usage contextualisé du concept d'intermédialité a l'avantage de faire valoir la matérialité des médias et de mettre l'accent sur la difficile délimitation des frontières qui les départagent⁸⁶.

Ainsi, la dichotomie qui intervient entre les deux thèmes d'une forme sonate peut

⁸⁵ Midori Ogawa, *La musique dans l'œuvre littéraire de Marguerite Duras*, Editions L'Harmattan, 2002, p. 59.

⁸⁶ Johanne Villeneuve, « La symphonie-histoire d'Alfred Schnittke : Intermédialité, cinéma, musique », *Intermédialités : Histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques / Intermédiality : History and Theory of the Arts, Literature and Technologies*, 2003, p. 12.

aussi se retrouver dans un thème qui servira à l'élaboration des variations – la notion de double, de miroir, étant de toute façon très importante dans l'œuvre durassienne. Pourtant, je ne peux m'empêcher de réfuter l'idée d'y voir le reflet d'une sonatine : *Moderato cantabile* contient en lui quelque chose de beaucoup plus grand, qui annonce la suite des écrits durassiens, en raison de la trop grande présence musicale qui déborde constamment le texte.

[...] à la rythmicité et à la musicalité inhérentes au texte vient s'ajouter une autre dimension non négligeable : l'apport de la musique elle-même comme élément extérieur et aussi comme élément constituant et signifiant du déroulement textuel⁸⁷.

Alors que la musique prend possession entière du texte, pour ne plus jamais quitter l'écriture de Marguerite Duras, nous avons eu l'occasion de remarquer que son envahissement se faisait à différents niveaux : soit par l'utilisation de procédés typiquement musicaux (la répétition, la polyphonie), soit par la présence immanente d'éléments et de termes musicaux (*Moderato cantabile*, ou encore, la voix, les bruits, la musique de la sonatine), par l'association d'images (le cri, Dionysos) ou encore par l'emprunt à des formes musicales :

Que la musique prête une forme à ce qui n'a pas de nom prend particulièrement son sens ici, surtout pour une écriture comme celle de Marguerite Duras qui tend sans cesse vers une déconstruction⁸⁸.

Écriture qui tend vers la déconstruction romanesque, la musique est pourtant le principal matériau de construction du récit. Il s'agissait, dans mon étude, de mettre en lumière cette double direction musicale. Rien que dans le principe même de la variation musicale reprise ensuite dans l'écriture, réside cette idée de détruire ce qui a été accompli pour le

⁸⁷ Gabrielle Frémont, *op. cit.*, p. 112.

⁸⁸ Midori Ogawa, *op. cit.*, p. 11.

recomposer d'une autre manière. Dans une volonté de faire se joindre musique et littérature, Marguerite Duras n'hésite pas à faire déborder la première dans la seconde, quitte à l'emmenner vers son propre désastre :

[Marguerite Duras] donne à la musique une place importante, voire essentielle, et situe l'écriture à mi-chemin entre musique et silence. On y entend aussi le goût d'un regret mais n'est-ce pas là un de ces désastres durassiens, de ceux qui ont permis à l'écriture de surgir dans son impossibilité même ?⁸⁹

Ainsi, l'écriture surgit, musicale et possédée, menant les personnages durassiens vers le chemin de leur destruction sans aucune crainte : ils réapparaîtront ailleurs, sous une autre forme, comme des variations musicales. Leur fin dans un ouvrage ne signifie pas une fin totale – je pense ici notamment à Anne-Marie Stretter présente dans *Le Vice-Consul* et dans *Le ravissement de Lol V. Stein*, mais aussi, en dépassant le cadre de personnages nominatifs, à toutes les héroïnes de Marguerite Duras, qui sont habitées par la musique, et voyagent de récits en récits : Anne Desbaresdes, Alissa (*Détruire, dit-elle*), Nathalie Granger, Anne-Marie Stretter et la mendicante (*Le Vice-Consul*)... La musique réussit à ouvrir un nouvel espace⁹⁰ dans lequel les héroïnes peuvent s'engouffrer dans une volonté de défier les limites qui leur sont imposées à l'aide d'une connotation destructrice tout à fait nouvelle mais peu surprenante de la part de Duras.

Cette appropriation destructive du texte, ce passage de plus en plus perceptible du langage normatif au langage déstructuré, quasi glossolalique (à la limite, chez Duras), conduit finalement ici au texte-musique⁹¹.

⁸⁹ Isabelle Soraru, *op. cit.*, p. 32.

⁹⁰ Jean-Louis Pautrot (*op. cit.*, p. 209) : « Anne Desbaresdes sera de même, à la fin de *Moderato Cantabile*, emportée vers un espace inconnu, celui-là même que la musique a contribué à ouvrir. »

⁹¹ Gabrielle Frémont, *op. cit.*, p. 102.

Volontairement, Duras se tourne vers l'essence destructive de la musique, pour la charger de faire écho dans toutes ses œuvres, à la manière de variations, et aboutir au texte-musique. Finalement, sa démarche musico-textuelle tient à la fois de la réussite et de l'échec, elle qui n'aurait peut-être pas écrit de livres si elle était devenue musicienne⁹². C'est ainsi que la musique, chant intérieur des livres de Duras, devient peu à peu, sous forme de révélation, l'apocalypse de son œuvre entière.

⁹² Marguerite Duras citée par Isabelle Soraru, *op. cit.*, p. 31.

BIBLIOGRAPHIE

1. Corpus primaire

1.1 Œuvre à l'étude

DURAS, Marguerite, *Moderato cantabile*, Paris, Editions de Minuit, 1980, 164 p., (« Minuit double »).

1.2 Autres textes considérés

DURAS, Marguerite, *Détruire, dit-elle*, Paris, Editions de Minuit, 1969, 140 p.

DURAS, Marguerite, *India Song*, Gallimard, 1973, 152 p., (« Collection Blanche »).

DURAS, Marguerite, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, First Thus, Paris, Gallimard, 1976, 190 p.

DURAS, Marguerite, *Un barrage contre le Pacifique*, Paris, Gallimard, 1978, 364 p.

DURAS, Marguerite, *Le Navire Night - Césarée - Les Mains Négatives - Aurélia Steiner*, Paris, Gallimard, 1989, 192 p.

DURAS, Marguerite, *Nathalie Granger / La Femme du Gange*, Paris, Gallimard, 2010, 210 p.

2. Bibliographie secondaire

2.1 Études générales sur Marguerite Duras

BORDELEAU, Francine, « La passion selon Duras », *Nuit blanche*, 1985, p. 50-52.

BORGOMANO, Madeleine, « Marguerite Duras » *Québec français*, vol.72, 1988, p. 78-80.

BORGOMANO, Madeleine, *Moderato Cantabile*, Paris, Bertrand-Lacoste, 1990, 126 p.

CENAC, Laetitia, *Marguerite Duras. L'écriture de la passion*, Paris, Editions de La Martinière, 2013, 224 p.

DURAS, Marguerite et PORTE, Michelle, *Les lieux de Marguerite Duras*, Paris, Éditions de Minuit, 2012, 103 p., (« Double »).

DURAS, Marguerite et GAUTHIER, Xavière, *Les parleuses*, Paris, Les Editions de Minuit, 2013, 263 p.

FRÉMONT, Gabrielle, « L'effet Duras », *Études littéraires*, vol. 16 / 1, 1983, p. 99-119.

GAGNÉ, Sylvie, « Il était une voix... », *Études françaises*, vol. 22 / 3, 1986, p. 45-60.

GARDIES, André, « Narration et temporalité dans *Moderato cantabile* », *Cinéma : Revue d'études cinématographiques / Cinéma : Journal of Film Studies*, vol. 4 / 1, 1993, p. 88–102.

KAUFFMANN, Judith, « Musique et matière romanesque dans *Moderato cantabile* de Marguerite Duras », *Études littéraires*, vol. 15 / 1, 1982, p. 97-112.

KNAPP Bettina L. and others, *Critical Essays on Marguerite Duras*, éd. Bettina L. Knapp, New York : London, G K Hall, 1998, 268 p.

KNELLER, John W., « Elective Empathies and Musical Affinities », *Yale French Studies*, 1961, p. 114-120.

LIMAM-TNANI, Najet, *Marguerite Duras : altérité et étrangeté ou la douleur de l'écriture et de la lecture*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2013, 254 p., (« Interférences »).

MAGOUTIER, Luc, « Comment Marguerite Duras a déconstruit le roman traditionnel français », [En ligne : <https://philitt.fr/2014/04/23/comment-marguerite-duras-a-deconstruit-le-roman-traditionnel-francais/>].

MASSOUTRE, Guylaine, « Creuser à l'os : le minimalisme de Marguerite Duras », *Jeu : revue de théâtre*, 2007, p. 139-142.

MICHELUCCI, Pascal, « La motivation des styles chez Marguerite Duras : cris et silence dans *Moderato cantabile* et *La douleur* », *Études françaises*, vol. 39 / 2, 2003, p. 95-107.

MURPHY, Carol J., « Marguerite Duras : le texte comme écho », *The French Review*, vol. 50 / 6, 1977, p. 850-857.

OGAWA, Midori, *La musique dans l'œuvre littéraire de Marguerite Duras*, Editions L'Harmattan, 2002, 308 p.

OGAWA, Midori, « Lieu du secret : écrire entre la musique et le silence », 2009, 22 p.

OGAWA, Midori, « Une douceur égorgée : la musique dans l'œuvre de Marguerite Duras », *Québec français*, 2009, p. 51-54.

OGAWA, Midori, *Voix, musique, altérité : Duras, Quignard, Butor : l'invention des ombres*, Paris, Editions L'Harmattan, 2010, 210 p.

OLIVER, Bonita, « Le thème de la violence de *Moderato cantabile* à Nathalie Granger », *Atlantis*, vol. 10 / 2, 1985, p. 31-44.

PAUTROT, Jean-Louis, *La musique oubliée: La nausée, L'écume des jours, A la recherche du temps perdu, Moderato cantabile*, Genève, Librairie Droz, 1994, 248 p.

PERREAULT, Isabelle, « La musique et la transmission manquée : l'exemple des leçons de piano dans *Moderato Cantabile* de Marguerite Duras », [En ligne : https://www.academia.edu/36887692/La_musique_et_la_transmission_manqu%C3%A9e_l_exemple_des_le%C3%A7ons_de_piano_dans_Moderato_Cantabile_de_Marguerite_Duras].

PINTHON, Monique, « L'émergence du silence dans l'œuvre de Marguerite Duras », *Écritures du silence*, vol. 5, 2009, p. 77-87.

ROY, André, « Marguerite Duras, moderne », *24 images*, n°82, 1996, p. 10-11.

ROY, Marie-Soleil, « Petit traité du devenir rien à travers quelques figures féminines durassiennes », *Frontières*, vol. 21 / 2, 2009, p. 41-45.

SORARU, Isabelle, « “La musique, mon amour...” : Écrire l'absence de la musique dans le défaut des mots », *Figura*, n°31, 2012, p. 31-48.

2.2 Sur la musique

ARROYAS, Frédérique, *La lecture musico-littéraire*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2001, 236 p.

HONEGGER, Marc et COLLECTIF, *Connaissance de la musique*, [Nouv. éd.], Paris, Bordas Editions, 1996, 1147 p.

MARCOTTE, Gilles, « Des musiques qui parlent », *Liberté*, vol. 39 / 3, 1997, p. 180-186.

LOCATELLI, Aude, *Littérature et musique au XXe siècle*, 1re éd., Paris, Presses universitaires de France, 2001, 127 p., (« Que sais-je? ; 3611 »).

LOCATELLI, Aude et DELPY, Julie-Anne, « Littérature et musique : points d'achoppement et de rencontre », *Québec français*, 2009, p. 30-33.

YANAKIEVA, Miriana, « La musique et l'indescriptible », *Recherches sémiotiques / Semiotic Inquiry*, vol. 37 / 1-2, 2017, p. 61-73.

« Signification des tonalités d'après Charpentier, Mattheson, Rameau & Schubart » [En ligne : http://www.musebaroque.fr/MB_Archive/Documents/tonalites.htm].

2.3 Sur l'intermédialité

MÉCHOULAN, Eric, « La musique du vulgaire. Arts de seconde rhétorique et constitution de la littérature », *Études littéraires*, vol. 22 / 3, 1990, p. 13-22.

MÉCHOULAN, Éric, « Intermédialité : ressemblances de famille », *Intermédialités : histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques / Intermediality: History and Theory of the Arts, Literature and Technologies*, 2010, p. 233-259.

MÉCHOULAN, Éric, « Intermédialités : le temps des illusions perdues ["Naître / Birth of a concept", no 1 printemps 2003] », *Intermédialités : histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques / Intermediality: History and Theory of the Arts, Literature and Technologies*, 2012, p. 13-31.

VILLENEUVE, Johanne, « La symphonie-histoire d'Alfred Schnittke : Intermédialité, cinéma, musique », *Intermédialités : Histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques / Intermediality : History and Theory of the Arts, Literature and Technologies*, 2003, p. 11-29.

3. Divers

ABELLARD, Alain, « Il n'y a pas d'être plus fictif ou fictionnel qu'elle », 27 juillet 2012, [En ligne : https://www.lemonde.fr/idees/article/2012/07/27/le-monde-hors-serie-marguerite-duras-entretien-avec-dominique-noguez_1739402_3232.html].

COURNOT, Michel, « La si simple grandeur de Marguerite Duras », 31 octobre 1977, [En ligne : https://www.lemonde.fr/archives/article/1977/10/31/la-si-simple-grandeur-de-marguerite-duras_2879372_1819218.html].

DIABELLI, Anton, *Diabelli: 11 Sonatinas, Opp. 151 & 168*, éd. Willard A. Palmer, Alfred Publishing Co Inc, 1984.

« Dionysos », *Wikipédia*, 2019, [En ligne : <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Dionysos&oldid=158537263>].

FIELD, Michel, « Le cercle de minuit - Marguerite Duras », [En ligne : <http://www.ina.fr/video/CPB93010479>].

« Le mythe de Dionysos » [En ligne : <http://www.cndp.fr/archive-musagora/dionysos/dionysosfr/mythe.htm>].

LEQUEUX, Emmanuelle, « Marguerite Duras et l'amour du vide », 26 août 2014, [En ligne : https://www.lemonde.fr/livres/article/2014/08/26/marguerite-duras-et-l-amour-du-vid_4476597_3260.html].

LEYRIS, Raphaëlle, « Il n'y a pas un seul style Duras », 20 octobre 2011, [En ligne : https://www.lemonde.fr/livres/article/2011/10/20/il-n-y-a-pas-un-seul-style-duras_1590683_3260.html].

MAURIAC, Claude, « Marguerite Duras et les territoires du silence », 28 octobre 1977, [En ligne : https://www.lemonde.fr/archives/article/1977/10/28/marguerite-duras-et-les-territoires-du-silence_2879213_1819218.html].

MAUVIGNIER, Laurent, « Duras, le ravissement de la langue », 20 octobre 2011, [En ligne : https://www.lemonde.fr/livres/article/2011/10/20/duras-le-ravissement-de-la-langue_1590681_3260.html].

SARRAUTE, Claude, « RENDEZ-VOUS dans un Square avec Marguerite Duras », 18 septembre 1956, [En ligne : https://www.lemonde.fr/archives/article/1956/09/18/rendez-vous-dans-un-square-avec-marguerite-duras_2233422_1819218.html].

« Tonalité relative », *Wikipédia*, 2018, [En ligne : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Tonalit%C3%A9_relative&oldid=155237819].

ANNEXE I

Tonalités et Affects d'après Charpentier, Mattheson, Rameau & Schubart.

Tableau établi principalement à partir des annexes de Pierre Alain Clerc, Discours sur la Rhétorique Musicale, et plus particulièrement sur la Rhétorique Allemande entre 1600 et 1750, et de notes prises directement d'après l'édition originale de l'ouvrage de Charpentier, visible lors d'une exposition à la Cité de la Musique à La Vilette.

Note : conformément à l'usage, M = Majeur et m = mineur ; italique = en français dans le texte

	<i>M.A. Charpentier (1636-1704), Règles de composition, Paris, 1690.</i>	<i>Johann Mattheson (1681-1764), Das Neneröffnete Orchestre, Hamburg, 1713.</i>	J.P. Rameau (1683/1764) Traité de l'Harmonie – chap. 24, livre second, Paris, 1722	Chr. Fr. D. Schubart (1739 - 1791)
Do M	Gai et guerrier.	Caractère insolent. Réjouissances. On donne libre cours à sa joie.	Chant d'allégresse et de reconnaissance (comme Ré et La majeur).	Parfaitement pur. Innocence, naïveté, éventuellement charmant ou tendre langage d'enfants.
Do m	Obscur et triste.	Surtout agréable, charmant, mais aussi triste, désolé. Porte facilement à la somnolence. Deuil ou sensation caressante.	Convient à la tendresse et aux plaintes (comme Fa mineur)	Déclaration d'amour, et en même temps plainte de l'amour malheureux.
Ré M	Joyeux et très guerrier.	Piquant, brillant, vif, opiniâtre, obstiné, bruyant, amusant, guerrier, stimulant. Événement délicat. Trompettes et tambours.	[cf. Do majeur]	Ton des trompes, des Alleluias, des cris de guerre et de joie de la victoire.
Ré m	Grave et dévot.	Dévoit, calme, grand, agréable, content. Événement. Divertissant, non pas sautillant mais fluide. Tonalité des choses d'église et dans la vie commune, de la tranquillité de l'âme.	Convient à la douceur et à la tendresse (comme les tons de Sol, Si et Mi mineur).	Caractère de femme sombre couvrant le spleen et des idées noires. (sic)
Mi b M	Cruel et dur.	Très pathétique. Jamais grave ou plaintif ou exubérant.		Ton de la dévotion, de la conversation intime avec Dieu. Expression de la trinité avec ses trois bénois.
Mi b m	Horrible, affreux.			Sensation d'anxiété, de trouble de l'âme, de désespoir.
Mi M	Querelleux et criard.	Tristesse désespérée et mortelle, amour désespéré. Séparation fatale du corps et de l'âme. Tranchant, pressant.	Convient aux chants tendres et gais, ou encore au grand et au magnifique.	Allégresse bruyante. Joie souriante mais sans jouissance complète.
Mi m	Efféminé, amoureux et plaintif.	Pensée profonde. Trouble et tristesse, mais de telle manière qu'on espère la consolation : quelque chose d'allégre, mais non pas gai.	[cf. Ré mineur]	Déclaration d'amour de femme naïve, innocente. Plainte sans murmures accompagnés de peu de larmes.
Fa M	Furieux et emporté.	Magnanimité, fermeté, persévérance, amour, vertu, faculté. On ne peut mieux décrire la sagesse, la gentillesse de cette tonalité qu'en la comparant à un homme beau, qui réussit tout ce qu'il entreprend aussi vite qu'il veut et qui a <i>bonne grâce</i> , wie die Franzosen sagen.	convient aux tempêtes, aux furies, et autres sujets de cette espèce (comme Sib majeur).	Complaisance, repos.

Fa # m	Obscur et plaintif.	Herzens-Angst resignée et modérée mais aussi profonde et lourde. Doute. Produit une mélancolie noire et désespérée et plonge les auditeurs dans la grisaille et leur donne le frisson.	Convient à la tendresse et aux plaintes (comme Ut mineur)	Mélancolie profonde, langueur de la tombe.
Fa # M				Triomphe dans l'adversité. On respire librement sur le sommet de la colline.
Fa # m		Grand trouble, plutôt languissant et amoureux. Quelques chose d'abandonné, de solitaire, de misanthrope. Ton obscur. Tiraille la passion comme le chien hargneux la draperie.		Ton obscur. Tiraille la passion comme le chien hargneux la draperie.
Sol M	Doucement joyeux.	Beaucoup d'insinuation, de bagout, de brillant. Convient aussi bien aux choses sérieuses qu'aux gaietés.	[cf. M1 majeur plus haut]	Champêtre, idyllique. Reconnaissance affectueuse pour amitié sincère et amour fidèle.
Sol m	Sérieux et magnifique.	'est presque le plus beau de tous les tons : il mêle au sérieux du précédent une tendresse alerte mais procure aussi grâce et charme. Choses tendres ou ravagorantes ; plaintes modérées ou joie tempérée. Sol mineur est extrêmement flexible.	[cf. Ré mineur plus haut]	Mécontentement, malaise. S'agacer pour un projet avorté, ronger son frein de mauvaise humeur.
La b M				Ton du fossoyeur, mort, décomposition, jugement, éternité.
Sol # m				Morose, grognon, cœur oppressé jusqu'à l'étouffement.
La M	Joyeux et champêtre.	Ce ton doit saisir. Il brille immédiatement, et plus pour les passions plaintives et tristes que pour le divertissement.	[cf. Ut ou Ré majeur plus haut]	Ce ton contient des déclarations d'amour innocent, espoir de ; Il convient particulièrement au violon. Révoit l'être aimé, gainé juvénile, confiance/Dieu.
La m	Tendre et plaintif.	Allure fastueuse et grave. Mais aussi dirigé vers la flatterie. Par nature, bien modéré, un peu plaintif, décent (respectable), tranquille, invitant même au sommeil. Peut être employé pour tous les mouvements de l'âme. Il est modéré et doux pour le public.		Nature de femme dévote et douceur de caractère.
Si b M	Magnifique et joyeux.	Divertissant et fastueux. Et aussi modeste. Peut passer à la fois pour <i>magnifique</i> et <i>mignon</i> . Ad archus animam elevat.	[cf. FA majeur ci-dessus]	Amour enjoué, bonne conscience, espoir, regards vers un monde meilleur.
Si b m	Obscur et terrible.			Un original bourru qui prend rarement une mine complaisante ; se moque de Dieu et du monde. Prépare au suicide.
Si M	Dur et plaintif.	Caractère contraignant, dur et désagréable, et en plus, quelque chose de désespéré. Il est peu employé.		Très coloré, passions farouches : colère, fureur, jalousie, délire, désespoir.
Si m	Solitaire et mélancolique.	Bizarre, maussade et mélancolique : c'est pourquoi il apparaît si rarement. Et c'est peut-être aussi pourquoi les Anciens l'avaient banni de leurs concerts.	[cf. Ré mineur plus haut]	Patience, attente tranquille de son sort, et de la résignation à la volonté de Dieu. Sa plainte est si douce qu'elle n'éclate jamais en murmures ou en vagissements outrageants.

